

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

MARCEL PROUST EN TRAM JUSQU'A LA RASPELIÈRE
GILBERT DE VOISINS ODELETTES
AMIEL FRAGMENTS INÉDITS DU
(Notice de Jacques RIVIÈRE) JOURNAL INTIME
GABRIEL AUDISIO TROMPETTES AU SOLEIL
AMBROSE BIERCE UN INCIDENT AU PONT D'OWL-CREEK
(Trad. V. M. LLONA)

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE, par ALBERT THIBAUDET
LES PHILOSOPHES

CHRONIQUE DRAMATIQUE, par MAURICE BOISSARD

NOTES par ROGER ALLARD, MICHEL ARNAULD, CHARLES DU BOS,
BENJAMIN CRÉMIEUX, FERNAND FLEURET, HENRI GHÉON, ANDRÉ
LHOTE, LOUIS MARTIN-CHAUFFIER ;

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Mars ou la guerre jugée*, par Alain. —
De l'âge divin à l'âge ingrat, par Francis Jammes.

LA POÉSIE. — *Le laboratoire central ; Dos d'Arlequin*, par Max Jacob.

LE ROMAN. — *L'Épithalame*, par Jacques Chardonne. — *La cavalière Elsa*, par
Pierre Mac Orlan. — *Le premier de la classe*, par Benjamin Crémieux. —
Tuwache ou la tragédie pastorale, par Louis-Léon Martin.

LES ARTS. — Réflexions sur le Salon d'Automne.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VI^e, TÉL. FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50.

NOUVELLE ADRESSE : 3, RUE DE GRENELLE (VI^e)



LIBRAIRIE PLON

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française

LE CHEMIN DU SALUT

GAUDIAS

Deux volumes in-16. — Prix des deux volumes 10

Editions de luxe :

20 ex. Chine (1 à 20). Prix des 2 vol. (taxe comprise)	82.50	Paru précédemment :
50 ex. Hollande (21 à 70)	60.50	Le Chemin du Salut
200 ex. pur fil (71 à 270)	33 fr.	IRENE OLETTE
		Un vol. in-16 .. 9

PAUL CAZIN

DECADI OU LA PIEUSE ENFANCE

Un volume in-16 7

Editions de luxe :

10 ex. Japon (1 à 10). Prix (taxe comprise) .. .	66 fr.	DU MÊME AUTEUR :
50 ex. Hollande (11 à 60)	38.50	L'HUMANISTE A LA GUERRE
100 ex. pur fil (61 à 161)	22 fr.	(Prix Marcellin Guérin A. F. 1908)
		Un vol. in-16 .. 7

ERNEST PEROCHON

LE CHEMIN DE PLAINE

RÉCIT POIGNANT DES MISÈRES DU PROLÉTARIAT DE L'ENSEIGNEMENT

Un volume in-16 7

DU MÊME AUTEUR :

NÈNE (Prix Goncourt 1920). 75 ^e mille	7
LES CREUX-DE-MAISONS . 20 ^e mille	7

GEORGES GAUDY

L'AGONIE DU MONT-RENAUD

SOUVENIRS D'UN POILU DU 57^e RÉGIMENT D'INFANTERIE
(Mars-Avril 1918)

Un volume in-16, avec six gravures et une carte 7

JEAN DE FOVILLE

L'ENNEMIE DE L'AMOUR

Un volume in-16 7

A. LICHTENBERGER

LA PETITE

Un volume in-16 (Nouvelle Edition) 7



Imprimeurs-Editeurs, PLON-NOURRIT et C^{ie}

8, Rue Garancière — PARIS (6^e)



BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre seront indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers e, nous paraîtront dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

- | | | | |
|---|--------|--|--------|
| CLAUDE ANET. Quand la terre trem-
bla | 6.75 | 30. VALENTINE MANDELSTAMM. Un af-
franchi | 6.75 |
| ANDRÉ BEAUNIER. Suzanne et le plai-
sir | 7 fr. | 31. PIERRE MAC ORLAN. La Cavalière
Elsa | 7 fr. |
| PIERRE BENOIT. Diadumène | 3.75 | 32. CHARLES MAURRAS. Tombeaux .. | 12.50 |
| CAMILLE BELLAIGUE. Souvenirs de mu-
sique et de musiciens .. | 4 fr. | 33. M. MARYAN. Les maisons du soleil. | 6 fr. |
| PAUL CAZIN. Décadi, ou la pieuse en-
fance | 7 fr. | 34. F. MASSON. Revue d'Ombres. | 12 fr. |
| H. CARTON DE WIART. Le droit à la
joie | 7 fr. | 35. DMITRI MEREJKOWSKY. Le règne de
l'Antéchrist | 4.50 |
| LOUIS CHADOURNE. Terre de Cha-
naan | 6.75 | 36. DMITRI MEREJKOWSKY. Quatorze dé-
cembre | 6.50 |
| OCTAVE CHARPENTIER. Mabrouka .. | 6 fr. | 37. ROBERT MILTON. Les derniers jours des
Romanof | 10 fr. |
| JACQUES CHARDONNE. L'Épithalame. | 5.75 | 38. GEORGES OHNET. Tout se paye .. | 6 fr. |
| ÉDOUARD CHAVANNES. Fables chi-
noises | 4.80 | 39. ERNEST PÉROCHON. Le chemin de
plaine | 7 fr. |
| JACQUES CHEVALIER. Les maîtres de la
pensée française. Descartes .. | 9 fr. | 40. F. PONCETON. L'aventure des 13 filles
de M ^{lle} d'Oche | 6 fr. |
| LÉON DAUDET. L'Entremetteuse .. | 7 fr. | 41. Chanoine L. PRUNEL. La renaissance
catholique en France au XVII ^e s. | 7.50 |
| PIERRE PAYE. Sam | 7 fr. | 42. RACHILDE. Les Rageac | 7 fr. |
| GEORGES DUHAMEL. Les hommes aban-
donnés | 7 fr. | 43. J. JOSEPH RENAUD. Sur le ring .. | 6.75 |
| RAYMOND ESCHOLIER. Cantegril .. | 6 fr. | 44. HENRI DE RÉGNIER. Vestigia Flam-
mæ | 7 fr. |
| PROPOS D'ANATOLE FRANCE | 6.75 | 45. GUSTAVE ROUGET. Sonnets à rebrousse-
poil | 4.50 |
| AUGUSTE GAUVAIN. L'Europe au jour
le jour | 18 fr. | 46. L.-F. ROUQUETTE. Chère petite chose | 5 fr. |
| JOSÉ GERMAIN. Le théâtre des familles.
Prix | 6.75 | 47. ANDRÉ SALMON. Peindre | 8 fr. |
| ANDRÉ GIDE. Morceaux choisis .. | 7.90 | 30 ex. sur Hollande | 30 fr. |
| 300 ex. sur vélin | 15 fr. | 48. SADA OUEK. Le roman d'un Sans-
Nom | 7 fr. |
| V. GIRAUD. Écrivains et soldats. | 12 fr. | 49. MARC SANGNIER. Discours. T. IV. | 8 fr. |
| MARION GOLBERT. Celle qui s'en va. | 6.75 | 50. VICTOR SEGALÉN. Peintures | 6 fr. |
| CHARLES GUIGNEBERT. La vie cachée de
Jésus | 4.50 | 51. AUGUSTE STRINDBERG. La danse de
mort | 5.75 |
| ABEL HERMANT. Le crépuscule tra-
gique | 6.75 | 52. ROBERT DE SOUZA. Mémoires .. | 6 fr. |
| MAURICE HEPP. Le drame moral du
temps présent | 7.50 | 53. MAURICE TALMEYR. La nouvelle légende
dorée | 7 fr. |
| JOSEPH L'HOPITAL. Villevieille .. | 6 fr. | 54. GABRIEL TIMMORY. On danse ! | 3.50 |
| LOUIS DE LAUNAY. Une famille de la
bourgeoisie parisienne pendant la
Révolution | 10 fr. | 55. GEORGES VALOIS. D'un siècle à l'autre.
Chronique d'une génération (1885-
1920) | 7 fr. |
| HENRI LAVEDAN. Gaudias | 10 fr. | 56. PIERRE VILLETARD. Le château sous les
roses | 6.75 |
| MAURICE LEBLANC. Le formidable évé-
nement | 7 fr. | 57. PIERRE WOLFF. Théâtre. (Leurs filles.
Les maris de leurs filles. Celles qu'on
respecte.) | 7 fr. |
| H.-R. LENORMAND. Les Ratés .. | 3 fr. | | |

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

- | | |
|---|---|
| 58. JACQUES ARTHUS. Le problème de la monnaie... .. 6.50 | 69. A. MOZZICONACCI. Le ver à soie mûrier... .. 12 |
| 59. AGENDA MILITAIRE BERGER - LEVRAULT Prix... .. 4.50 | 70. ALEXANDRE MILLERAND. Choix de doyers... .. 1 |
| 60. BISMARCK. Pensées et souvenirs... 12 fr. | 71. HECTOR PÉCHEUX. Traité d'électr industrielle (600 figures)... 58 |
| 61. ANDRÉ BEAUJARD. Faites votre confiserie vous-même... .. 10 fr. | 72. Colonel F.-L.-L. PELLEGRIN. La d'une armée pendant la gr guerre... .. 1 |
| 62. JACQUES BOURCART. L'Albanie et les Albanais... .. 12 fr. | 73. RATOUIS DE LIMAY. Les artistes vains... .. 1 |
| 63. AUGUSTE CALLET. Les origines de la 3 ^e République... .. 9.60 | 74. L. ROUGIER. La matière et l'énergie. |
| 64. HENRI CORDIER. La Chine... .. 4 fr. | 75. JULES SAGERET. La religion de l'a Prix... .. 1 |
| 65. D ^r CONTENEAU. La civilisation assyro-babylonienne... .. 4 fr. | 76. D ^r TOULOUSE. La question sociale. |
| 66. GEORGES GAUDY. L'agonie du mont Renaud (1918)... .. 7 fr. | 77. G. VIDALENC. L'art norvégien con porain... .. 1 |
| 67. RENÉ GUENON. Le Théosophisme. 12 fr. | |
| 68. M ^{me} MILLET-ROBINET. Le livre des jeunes mères... .. 10 fr. | |

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

- | | |
|---|---|
| 78. ENLART et MARTIN. La Renaissance en France.
1 ^{re} série. 2 vol. de 50 pl. Chaque volume... .. 100 fr.
2 ^e série. 2 vol. de 50 pl. Ch. vol. 100 fr. | 80. ERNEST LAVISSE. Histoire de France contemporaine. L'évolution de la III ^e République (1875-1914), Ch. Seignobos. Relié, 45 fr. Br. 30 fr. |
| 79. ANDRÉ LAMBERT. Florilège des lyriques latins.
20 ex. sur Japon... .. 1.210 fr.
75 ex. sur velin d'Arches... 660 fr.
275 ex. sur vergé d'Arches... 550 fr. | 81. MAURICE MAETERLINCK. Le trésor des humbles.
13 ex. sur Japon impérial réimprimé... .. 500 fr.
Prix... .. 500 fr.
35 ex. sur Japon impérial... .. 300 fr.
140 ex. sur Hollande van Gelder. 160 fr. |

RÉIMPRESSIONS

- | | |
|---|---|
| 82. PAUL ACKER. Les exilés... .. 3.30 | 45 ex. sur Hollande... .. 4 |
| 83. PAUL ADAM. La force. 2 vol. .. 15 fr. | 80 ex. sur papier du Marais... 2 |
| 84. MAURICE BARRÈS. Sous l'œil des barbares.
20 ex. sur Chine... .. 55 fr.
30 ex. sur Hollande... .. 38.50
1.100 ex. sur pur fil Lafula... .. 22 fr. | 88. OCTAVE FEUILLET. Julia de Trécœur. |
| 85. JOSEPH BÉDIER. Les légendes épiques. Tomes III et IV... .. 10 fr. | 89. ANATOLE FRANCE. Les contes de Jacques Tournebroke... .. 1 |
| 86. A. FOGAZZARO. Un petit monde d'autrefois... .. 4.90 | 90. ABEL HERMANT. L'autre aventure d'un joyeux garçon... .. 1 |
| 87. CLAUDE FARRÈRE. Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune. Illustré par E. Morin. Un vol. .. 7.50
10 ex. sur Chine... .. 45 fr. | 91. JEAN LORRAIN. Monsieur de Borel... .. 1 |
| | 92. GUY DE MAUPASSANT. Mademoiselle Fifi... .. 1 |
| | 93. GABRIELLE RÉVAL. La bachelière... .. 1 |
| | 94. ALFRED DE VIGNY. Servitude et Conscience. Deux militaires... .. 1 |

VOIR CI-CONTRE LE BULLETIN DE COMMANDE

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

- ALMANACH DU MASQUE D'OR pour l'année 1922. Illustré par E. Halouze.
5 ex. sur Japon impérial, signés. 175 fr.
20 ex. sur Japon impérial. . . . 125 fr.
500 ex. sur Hollande. 60 fr.
- LÉON ARNOULT. La variabilité du goût dans les arts. 100 fr.
- MARCEL ASTRUC. Mon cheval, mes amis et mon amie. 20 illustrations de Martin. 500 ex. numérotés. . . 500 fr.
- JULES BARBEY D'AUREVILLY. Les diaboliques. 55 fr.
- VICTOR BARRUCAND. Le chariot de terre cuite. Adapté du sanscrit. Illustré par Léon Carré de 20 miniatures orientales en couleur et or.
25 ex. sur Japon impérial avec une aquarelle, un état en couleur et un état en noir. 2.000 fr.
135 ex. sur Japon impérial avec un état en noir. 750 fr.
750 ex. sur vélin Blanchet et Kleber. 300 fr.
- HENRY BORDEAUX. La vie au théâtre. Cinquième série (1919-1921). 8 fr.
25 ex. sur Hollande. 50 fr.
- FRANCIS CARCO. Les innocents. Illustré par Chas. La Borde.
15 ex. avec suite des dessins en noir. 300 fr.
50 ex. Hollande van Gelder. . . 150 fr.
434 ex. vélin pur fil. 80 fr.
102. OCTAVE CHARPENTIER. Magnificat.
32 illustr. de A. Bouchet.
65 ex. sur vergé. 20 fr.
390 ex. sur vélin 12 fr.
103. ANATOLE FRANCE. Le miracle de la pie.
1.200 ex. sur vélin d'Arches. . 22 fr.
104. ANDRÉ GIDE. La tentative amoureuse.
Illustré par Marie Laurencin, gravé sur bois par J. Germain et L. Petit-Barat. 160 fr.
105. RÉMY DE GOURMONT. Les chevaux de Diomède.
10 Chine, 20 Japon impérial. . 80 fr.
400 Hollande van Gelder. . . . 25 fr.
560 vergé teinté. 20 fr.
106. D^r J.-C. MARDRUS. La reine de Saba.
Illustré par Émile-Antoine Bourdelle.
251 ex. sur vélin de Rives. . . 400 fr.
107. DE NOISAY. Tableau des courses.
Illustré par BOUSSINGAULT.
15 ex. avec suite sur Japon impérial. 250 fr.
285 ex. 160 fr.
108. ROUBAYAT DE HAFIZ et d'OMAR KHAYYAM.
300 ex. sur Japon, numérotés. 50 fr.
sur vélin. 25 fr.
109. PAUL VERLAINE. Amour.
875 ex. sur vélin de Rives. . . 22 fr.
55 ex. bleu lavande. 27.50
60 ex. grand vélin. 33 fr.
110. CLAUDE VILLIERS. Le bourgeois mal marié. Dessins de Jean Carlu.
550 ex. sur papier vergé crème. 12 fr.
25 ex. sur Hollande à la forme. 100 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Je vous prie de m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le
 débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS
 BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros

NOM
 ADRESSE

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(14)

— POUR LES LIVRES DE LUXE ET LES ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE — TAXE DE LUXE EN SUS —
 FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENELLE, PARIS, VI^e — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

POUR PARAÎTRE EN DÉCEMBRE

J. CONRAD

EN MARGE DES MARÉES

TRADUCTION DE G. JEAN AUBRY

Tout ce que la mer laisse sur des rivages lointains de témoignages de vies aventureuses, tout qu'elle apporte à ceux dont elle est la compagne, toujours diverse, se retrouve dans ces pages où flotte l'odeur des embruns et des coquillages.

L'auteur du *TYPHON* et de *LA FOLIE ALMAYER* apparaît ici sous un nouvel aspect : celui d'un conteur plein de fantaisie et qui ne manquera pas de séduire les nombreux admirateurs du grand romancier anglais.

UN VOLUME IN-18 JÉSUS.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

ÉTAT-CIVIL

On sait avec quelle faveur marquée des esprits comme Maurice Barrès ont accueilli les premiers essais lyriques de M. Drieu la Rochelle. Son recueil de début *INTERROGATION* est un témoignage que l'on ne saurait négliger, pour peu que l'on s'intéresse à l'état d'âme d'une génération d'après-guerre.

Animé d'une force intérieure qui prend sa source dans une volonté de sincérité optimiste, ce roman d'un jeune homme de notre temps qui veut arracher de force à l'époque où le sort l'a placé, les secrets de beauté et de puissance qu'elle tient cachés sous l'apparence burlesque ou banale. En un mot, une de ces œuvres originales et singulières, qui classent d'emblée un écrivain.

UN VOLUME IN-18 JÉSUS.

MAX JACOB

LE ROI DE BÉOTTE

Fantaisie amère et brillante, observation fine et malicieuse, telles sont les qualités qui frappent dès l'abord les lecteurs de ce roman qui ressemble si peu aux récits conventionnels dont le public est saturé.

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace.....

disait Boileau qui eût excusé quelques bouffonneries macaroniques qui se rencontrent dans la prose de Max Jacob, toujours si fluide et si harmonieuse en faveur de l'émotion profonde et de la compréhension délicate de la nature humaine et des passions nobles ou vulgaires des gens de notre temps.

UN VOLUME IN-18 JÉSUS.

H. DAVID THOREAU

WALDEN

TRADUCTION DE L. FABULET

Un homme a vécu 30 mois dans une cabane construite de ses propres mains au bord d'un étang dans une campagne sauvage du Massachussets pourvoyant à sa subsistance par ses propres moyens et retranché du commerce de ses semblables. Il a voulu revivre toutes les sensations de l'homme primitif en face de la nature. Sans être taxé d'exagération, on peut prononcer le mot de cécité d'œuvre à propos de ce livre où rayonne l'éclat d'une intelligence merveilleuse, vivifiée par tous les souffles des prairies et de la forêt.

C'est à M. Louis Fabulet, qui fit tout pour la réputation de Rudyard Kipling et de Walt Whitman, que le nom de Henry David Thoreau doit d'être révélé aujourd'hui au public français.

UN VOLUME IN-16 JÉSUS.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENELLE, PARIS, VI^e — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

VIENNENT DE PARAÎTRE

COLLECTION

ES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX

FRANCIS CARCO

UTRILLO

TRENTE REPRODUCTIONS ET UN PORTRAIT GRAVÉ

PAR G. AUBERT

UN VOLUME.. .. 4 FR.

ROGER ALLARD

MARIE LAURENCIN

VINGT-HUIT REPRODUCTIONS ET UN PORTRAIT GRAVÉ

PAR DUMSER

UN VOLUME 4 FR.

COLLECTION

UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT"
L'ÂGE DE L'HUMANITÉ

POÈME D'ANDRÉ SALMON

Avec un portrait de l'auteur en lithographie, par MARIE LAURENCIN

volume de 88 pages, in-18 jésus, tiré à 500 exemplaires, sur papier vergé d'Arches.
RIX NET 20 fr.

es extraits de ce poème qui ont été publiés dans différentes revues ont suscité la plus vive curiosité.
PRIKAZ" avait manifesté chez M. André Salmon un sens de poème épique sous une forme
ui convient à l'esprit de notre époque.

ndré Salmon renouvelle ici sa tentative, en élargissant le cadre de son inspiration. C'est le
ème de la genèse où se débat l'humanité au sortir du chaos de la Grande Guerre : Conflits
appétits, d'instincts, de sentiments, onde des vieilles passions soulevées du fond des âges
squ'à la surface de la vie moderne, appels de la sensualité mystique auquel répond l'enthous-
asme des croyants révolutionnaires : voilà le sujet de ce poème où l'on sent vivre un esprit
énèreux et clairvoyant, qui ne veut garder d'autre illusion que celle de l'amour nécessaire et de
sainte pitié.

e volume, le cinquième de la série "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT" est orné d'un curieux
charmant portrait de l'auteur par Marie Laurencin.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT
DANS LA MÊME COLLECTION

LA BOHÈME ET MON CŒUR

PAR FRANCIS CARCO

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENNELLE, PARIS, VI^e — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

COLLECTION D'OUVRAGES DE LUXE ILLUSTRÉS
A TIRAGE RESTREINT

VIENT DE PARAÎTRE

TABLEAU DES COURSES

OU ESSAI SUR LES COURSES DE CHEVAUX EN FRANCE

par M. DE NOISAY

ILLUSTRÉ DE ONZE LITHOGRAPHIES EN COULEUR
de J.-L. BOUSSINGAULT

Un fort volume de 262 pages, in-4^o couronne, imprime en caractères Didot de Peignecorps 14, sur papier vélin de pur fil Lafuma-Navarre, par Coulouma, sous la direction H. Barthelemy. Les lithographies, en 4 et 5 couleurs, ont été tirées à la presse à bras Marchizet, à Paris.

Ce volume est le premier d'une nouvelle collection qui, sous le titre général **TABLEAUX CONTEMPORAINS**, offrira, sur les aspects les plus caractéristiques de notre temps, les impressions conjuguées d'un écrivain et d'un artiste particulièrement qualifiés.

Parmi les plaisirs de la société actuelle, les courses de chevaux occupent sans conteste le premier rang. Si le cadre ne change guère, les acteurs sont sans cesse renouvelés. Ceux de notre temps nous sont décrits par M. de Noisay d'une main ferme et d'un ton précis que La Bruyère n'eût pas désavoués. Car ce sont de vrais "caractères" que l'on trouvera dans ce livre et non de simples impressions d'atmosphère. Jockeys, propriétaires, entraîneurs, simples figurants, et aussi metteurs en scènes, nous sont présentés par un observateur sagace doublé d'un connaisseur en matière hippique. Directeur d'une importante publication sportive, M. Maurice de Noisay, que son amour du cheval n'a pas éloigné des muses, est un écrivain délicieux.

Les lithographies de M. J.-L. Boussingault offrent au lecteur, au seuil de chaque chapitre, la surprise d'une invention souple et distinguée, où se mêle la sensibilité la plus moderne à ce sens des fastes sportifs qui rend un Carle Vernet si cher aux amateurs.

15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 15, ACCOMPAGNÉS D'UNE SUITE DE GRAVURES, SUR JAPON IMPÉRIAL, SOUS FORT FOLIO. PRIX NET **250**

285 EXEMPLAIRES (DE 16 A 300) NET **160**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à exemplaire de l'ouvrage **TABLEAU DES COURSES**, par M. DE NOISAY, illustré par J.-L. BOUSSINGAULT au prix de l'exemplaire.

Ma commande s'élève à la somme de que veuillez trouver en un mandat (1) — chèque — ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

Nom A le 192

Adresse (Signature)

(1) Rayer les indications inutiles.

VIENNENT DE PARAÎTRE

ANDRÉ GIDE

MORCEAUX CHOISIS

de maîtres ont exercé sur les jeunes écrivains de notre temps une influence comparable à celle de l'auteur des NOURRITURES TERRESTRES et des PRETEXTES. Tout le monde a lu ses romans et ses récits émouvants et délicats, mais seuls les lettrés connaissent toute son œuvre critique si attachante en sa diversité.

Il paraît désirable de mettre le grand public à même de posséder, en un volume copieux, fait d'un format commode, un choix des plus belles pages de l'éminent écrivain, en même temps que l'essentiel de sa philosophie et sa pensée critique. C'est ainsi qu'on trouvera, recueillis et groupés par matières, des articles parus à différentes époques dans des revues aujourd'hui introuvables et dont la plupart seront une révélation pour beaucoup de lecteurs, des extraits de ces nombreux "traités", "essais" ou conférences. M. André Gide a dispersé tant d'idées neuves et fécondes.

UN VOLUME. 470 pages **7.50**
10 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ **15 fr.**

PIERRE MAC ORLAN

LA CAVALIÈRE ELSA

À un moment où le monde a les yeux fixés sur l'immense et trouble Russie, le nouveau roman de M. Pierre Mac Orlan est vraiment l'œuvre capable d'étonner et de passionner tous ceux qui demandent à la fiction romanesque d'illustrer le tragique de la vie contemporaine. À travers l'Europe frappée de stupeur, la Cavalière Elsa entraîne les hordes révolutionnaires, charmante et monstrueuse image de l'inconsciente fatalité, idole créée de toutes pièces par un aventurier sceptique et corrompu, curieux de faire sur la plus haute échelle possible et pour son plaisir personnel, l'expérience de l'âme humaine en proie au mysticisme sensuel et à l'enthousiasme religieux.

À la suite des protagonistes de cette aventure, le lecteur traverse des paysages étranges et pittoresques et il ressent, à chaque chapitre, l'impression de pénétrer dans un climat nouveau.

UN VOLUME 220 pages. **7 fr.**

10 exemplaires de luxe sur VERGÉ PUR FIL LAFUMA NAVARRÉ (en sus des 10 exemplaires réservés aux BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE et des 8 exemplaires hors commerce).

UN VOLUME.. .. . **45 fr.**

10 EXEMPLAIRES DE L'ÉDITION ORIGINALE SUR VÉLIN PUR FIL (EN SUS DES 10 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE ET DES 30 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE).

UN VOLUME.. .. . **16 fr.**

DU MÊME AUTEUR

LE NÈGRE LÉONARD ET MAÎTRE JEAN MULLIN

UN VOLUME **7 fr.**

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENNELLE, PARIS, VI^e — TÉLÉPHONE : FLEURS 12-27

COLLECTION D'OUVRAGES DE LUXE ILLUSTRÉS
A TIRAGE RESTREINT

VIENT DE PARAÎTRE

ANDRÉ GIDE

LA TENTATIVE AMOUREUSE

AVEC NEUF AQUARELLES

DE MARIE LAURENCIN

GRAVÉES SUR BOIS EN COULEURS

PAR JULES GERMAIN ET L. PETITBARAT

Tous les lettrés ont goûté cette œuvre pleine de fraîcheur et de souplesse, où le pessimisme même se fait aimable et insinuant. Madame Marie Laurencin, dont le pinceau semblable à la baguette d'une fée a peuplé l'art de notre temps d'êtres mystérieux et charmants, a composé pour cette édition des aquarelles où l'on voit se joindre sous forme de gracieuses démons, les personnages de cette légende psychologique. L'un des premiers ouvrages où s'affirma la maîtrise de l'excellent écrivain.

UN VOLUME TIRÉ A 412 EXEMPLAIRES, IMPRIMÉ PAR COULOUMA D'ARGENTEUIL SOUS LA DIRECTION DE M. BARTHÉLEMY, AVEC LES CARACTÈRES DIDOT PAR PEIGNOT SUR PAPIER VÉLIN DES PAPETERIES LAFUMA, ILLUSTRÉ DE NEUF AQUARELLES, REPRODUITES EN FAC-SIMILE PAR LA GRAVURE SUR BOIS ET TIRÉES DANS LE TEXTE EN HUIT COULEURS.

UN VOLUME 160

EXEMPLAIRE UNIQUE (exemplaire n° 1) auquel est joint un encartage de grand luxe de format identique à celui de l'ouvrage et renfermant 11 AQUARELLES ORIGINALES DE MARIE LAURENCIN montées sur papier pur fil, signées par l'artiste avec remarque à l'aquarelle sur la page de faux-titre. .. 8.000

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à exemplaire de l'ouvrage **LA TENTATIVE AMOUREUSE**, par ANDRÉ GIDE, illustré par MARIE LAURENCIN au prix de 160 fr. l'exemplaire.

Ma commande s'élève à la somme de que veuillez trouver en un mandat (1) — chèque — ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

Nom A le 19 ..

Adresse (Signature)

(1) Rayer les indications inutiles.

EN TRAM JUSQU'A LA RASPELIÈRE¹

A JACQUES BOULENGER.

Dans le petit chemin de fer que je venais de prendre, à Balbec, pour aller dîner à la Raspelière, je tenais beaucoup à ne pas manquer Cottard à la gare de Saint-Wast où un nouveau téléphonage de M^{me} Verdurin m'avait dit que je le retrouverais. Il devait monter dans mon train et m'indiquerait où il fallait descendre pour trouver les voitures qu'on envoyait à la gare. Aussi, le petit tram ne s'arrêtant qu'un instant à Graincourt, première station après Doncières, d'avance je m'étais mis à la portière tant j'avais peur de ne pas voir Cottard ou de ne pas être vu de lui. Craintes bien vaines ! Je ne m'étais pas rendu compte à quel point le petit clan ayant façonné tous les « habitués » sur le même type, ceux-ci, par surcroît en grande tenue de dîner, attendant sur le quai d'une gare, se laissaient tout de suite reconnaître à un certain air d'assurance, d'élégance et de familiarité, à des regards qui franchissaient, comme un espace vide où rien n'arrête l'attention, les rangs pressés du vulgaire public, guettaient l'arrivée de quelque habitué qui avait pris le train à une station précédente et pétillaient déjà de la causerie prochaine. Ce signe d'élection, dont l'habitude de dîner ensemble avait marqué les membres du petit groupe, ne les distinguait pas seulement, quand nombreux, en force, ils étaient massés, faisant une tache plus brillante au milieu du troupeau des voyageurs — ce que Brichot appelait le « pecus »

1. Extrait de *Sodome et Gomorrhe II*, ouvrage à paraître aux éditions de la Nouvelle Revue Française.

— sur les ternes visages desquels ne pouvait se lire aucune notion relative aux Verdurin, aucun espoir de jamais dîner à la Raspelière. D'ailleurs ces voyageurs vulgaires eussent été moins intéressés que moi si devant eux on eût prononcé — et malgré la notoriété acquise par plusieurs — les noms de ces fidèles que je m'étonnais de voir continuer à dîner en ville, alors que plusieurs le faisaient déjà, d'après les récits que j'avais entendus, avant ma naissance, à une époque à la fois assez distante et assez vague pour que je fusse tenté de m'en exagérer l'éloignement. Le contraste entre la continuation non seulement de leur existence, mais du plein de leurs forces, et l'anéantissement de tant d'amis que j'avais déjà vus, ici ou là, disparaître, me donnait ce même sentiment que nous éprouvons quand à la dernière heure des journaux nous lisons précisément la nouvelle que nous attendions le moins, par exemple celle d'un décès prématuré et qui nous semble fortuit parce que les causes dont il est l'aboutissant nous sont restées inconnues. Ce sentiment est celui que la mort n'atteint pas uniformément tous les hommes, mais qu'une lame plus avancée de sa montée tragique emporte une existence située au niveau d'autres que longtemps encore les lames suivantes épargneront. Puis je voyais qu'avec le temps non seulement des dons réels qui peuvent coexister avec la pire vulgarité de conversation se dévoilent et s'imposent, mais encore des individus médiocres arrivent à ces hautes places, attachées dans l'imagination de notre enfance à quelques vieillards célèbres sans songer que le seraient un certain nombre d'années plus tard leurs disciples devenus maîtres, et inspirant maintenant le respect et la crainte qu'eux-mêmes éprouvaient jadis. Mais si les noms des fidèles n'étaient pas connus du « pecus », leur aspect pourtant les désignait à ses yeux. Même dans le train, (lorsque le hasard de ce que les uns et les autres d'entre eux avaient eu à faire dans la journée les y réunissait tous ensemble), n'ayant plus à cueillir à une station suivante qu'un isolé, le

wagon dans lequel ils se trouvaient assemblés, désigné par le coude du sculpteur Ski, pavoisé par le « Temps » de Cottard, fleurissait de loin comme une voiture de luxe et ralliait, à la gare voulue, le camarade retardataire. Le seul à qui eussent pu échapper, à cause de sa demi-cécité, ces signes de promission, était Brichot. Mais aussi l'un des habitués assurait volontairement à l'égard de l'aveugle les fonctions de guetteur et dès qu'on avait aperçu son chapeau de paille, son parapluie vert et ses lunettes bleues, on le dirigeait avec douceur et hâte vers le compartiment d'élection. De sorte qu'il était sans exemple qu'un des fidèles, à moins d'exciter les plus graves soupçons de bamboche, ou même de ne pas être venu « par le train », n'eût pas retrouvé les autres en cours de route. Quelquefois l'inverse se produisait ; un fidèle avait dû aller assez loin dans l'après-midi et en conséquence devait faire une partie du parcours seul avant d'être rejoint par le groupe ; mais même ainsi isolé, seul de son espèce, il ne manquait pas le plus souvent de produire quelque effet. Le Futur vers lequel il se dirigeait le désignait à la personne assise sur la banquette d'en face, laquelle se disait : « Ce doit être quelqu'un », discernait, fût-ce autour du chapeau mou de Cottard ou du sculpteur, une vague auréole et n'était qu'à demi étonnée quand, à la station suivante, une foule élégante, si c'était le point terminus, accueillait le fidèle à la portière et s'en allait avec lui vers l'une des voitures qui attendaient, salués tous très bas par l'employé de Doville, ou bien si c'était à une station intermédiaire envahissait le compartiment. C'est ce que firent, et avec précipitation car plusieurs étaient arrivés en retard, juste au moment où le train déjà en gare allait repartir, la troupe que Cottard mena au pas de course vers le wagon à la fenêtre duquel il avait vu mes signaux. Brichot, qui se trouvait parmi ces fidèles, l'était devenu davantage au cours de ces années qui pour d'autres avaient diminué leur assiduité. Sa vue baissant progressivement, l'avait obligé, même à Paris, à diminuer de plus en

plus les travaux du soir. D'ailleurs il avait peu de sympathie pour la Nouvelle Sorbonne où les idées d'exactitude scientifique, à l'allemande, commençaient à l'emporter sur l'humanisme. Il se bornait exclusivement maintenant à son cours et aux jurys d'examen; aussi avait-il beaucoup plus de temps à donner à la mondanité, c'est-à-dire aux soirées chez les Verdurin, ou à celles qu'offrait parfois aux Verdurin tel ou tel fidèle, tremblant d'émotion. Brichot tirait de son intimité chez les Verdurin un éclat qui le distinguait entre tous ses collègues de la Sorbonne. Ils étaient éblouis par les récits qu'il leur faisait de dîners auxquels on ne les inviterait jamais, par la mention dans des revues, ou par le portrait exposé au Salon, qu'avaient fait de lui tel écrivain ou tel peintre réputés dont les titulaires des autres chaires de la Faculté des Lettres prisaient le talent mais n'avaient aucune chance d'attirer l'attention, enfin par l'élégance vestimentaire elle-même du philosophe mondain, élégance qu'ils avaient prise d'abord pour du laisser-aller jusqu'à ce que leur collègue leur eût bienveillamment expliqué que le chapeau haute forme se laisse volontiers poser par terre, au cours d'une visite, et n'est pas de mise pour les dîners à la campagne, si élégants soient-ils, où il doit être remplacé par le chapeau mou, fort bien porté avec le smoking. Pendant les premières secondes où le petit groupe se fut engouffré dans le wagon je ne pus même pas parler à Cottard, car il était suffoqué, moins d'avoir couru pour ne pas manquer le train, que par l'émerveillement de l'avoir attrapé si juste. Il en éprouvait plus que la joie d'une réussite, presque l'hilarité d'une joyeuse farce. « Ah ! elle est bien bonne ! dit-il quand il se fut remis. Un peu plus ! — Nom d'une pipe, c'est ce qui s'appelle arriver à pic ! » ajouta-t-il en clignant de l'œil non pas pour demander si l'expression était juste car il débordait maintenant d'assurance, mais par satisfaction. Enfin il put me nommer aux autres membres du petit clan. Je fus honteux de voir qu'ils étaient presque tous dans la

tenue qu'on appelle à Paris smoking. J'avais oublié que les Verdurin commençaient vers le monde une évolution timide ralentie par l'affaire Dreyfus, accélérée par la musique « nouvelle », évolution d'ailleurs démentie par eux et qu'ils continueraient de démentir jusqu'à ce qu'elle eût abouti, comme ces objectifs militaires qu'un général n'annonce que lorsqu'il les a atteints, de façon à ne pas avoir l'air battu s'il les manque. Le monde était d'ailleurs, de son côté, tout préparé à aller vers eux. Il en était encore à les considérer comme des gens chez qui n'allait personne de la société, mais sans qu'ils en éprouvassent aucun regret, peut-être même parce qu'ils ne le voulaient pas.

Enfin certains jeunes gens du faubourg s'étant avisés qu'ils devraient être aussi instruits que des bourgeois, il y en avait trois parmi eux qui avaient appris la musique et auprès desquels le salon Verdurin jouissait d'une réputation énorme. Ils en parlaient, rentrés chez eux, à la mère intelligente qui les avait poussés à se cultiver. Et s'intéressant aux études de leurs fils, au concert elle regardait avec un certain respect M^{me} Verdurin dans sa première loge qui suivait sur la partition. Jusqu'ici cette mondanité latente ne se traduisait que par deux faits. D'une part, M^{me} Verdurin disait de la Princesse de Caprarola : « Ah ! celle-là est intelligente, c'est une femme agréable. Ce que je ne peux pas supporter ce sont les imbéciles, les gens qui m'ennuient, ça me rend folle. » Ce qui eût donné à penser à quelqu'un d'un peu fin que la Princesse de Caprarola, femme du plus grand monde, avait fait une visite à M^{me} Verdurin. Elle avait même prononcé leur nom au cours d'une visite de condoléances qu'elle avait faite à M^{me} Swann après la mort du mari de celle-ci et lui avait demandé si elle les connaissait. « Comment dites-vous, ? » avait répondu Odette d'un air subitement triste. — Verdurin. — Ah ! alors je sais, avait-elle repris avec désolation, je ne les connais pas, ou plutôt je les connais sans les connaître, ce

sont des gens que j'ai vus souvent autrefois chez des amis, il y a longtemps, ils sont agréables. » M^{me} de Caprarola partie, Odette aurait bien voulu avoir dit simplement la vérité. Mais le mensonge immédiat était non le produit de ses calculs, mais la révélation de ses craintes, de ses désirs. Elle niait non ce qu'il eût été adroit de nier, mais ce qu'elle aurait voulu qui ne fût pas, même si l'interlocuteur devait apprendre dans une heure que cela était en effet. Peu après elle avait repris son assurance et avait même été au devant des questions en disant pour ne pas avoir l'air de les craindre : « M^{me} Verdurin, mais comment, je l'ai énormément connue » avec une affectation d'humilité comme une grande dame qui raconte qu'elle a pris le tramway. « On parle beaucoup des Verdurin depuis quelque temps, disait M^{me} de Souvré. » Odette avec un sourire de duchesse répondait : « Mais oui, il me semble en effet qu'on en parle beaucoup. De temps en temps il y a comme cela des gens nouveaux qui arrivent dans la société », sans penser qu'elle était elle-même une des plus nouvelles. « La Princesse de Caprarola y a dîné, reprit M^{me} de Souvré. — Ah ! répondit Odette en accentuant son sourire, cela ne m'étonne pas. C'est toujours par la Princesse de Caprarola que ces choses là commencent, et puis il en vient une autre, par exemple la Comtesse Molé ». Odette en disant cela avait l'air d'avoir un profond dédain pour les deux grandes dames qui avaient l'habitude d'essuyer les plâtres dans les salons nouvellement ouverts. On sentait à son ton que cela voulait dire qu'elle, Odette, comme M^{me} de Souvré, on ne réussissait pas à les embarquer dans ces galères-là. Après l'aveu d'intelligence de M^{me} Verdurin par la Princesse de Caprarola, le second signe que les Verdurin avaient conscience du destin futur était que (sans l'avoir formellement demandé, bien entendu) ils souhaitaient assez vivement qu'on vînt dîner chez eux en habit du soir ; M. Verdurin eût pu maintenant être salué sans honte par son neveu, celui qui était « dans les choux ».

Parmi ceux qui montèrent dans mon wagon à Graincourt se trouvait un illustre philosophe norvégien qui avait ces deux particularités : quoique sachant à fond le français (sauf quelques expressions sans importance), il mettait une petite pause presque entre chaque mot, d'une part parce que, obligé sans cesse de se reporter à une sorte de dictionnaire intérieur, il tenait à y trouver le terme juste, ce qui demandait un instant, d'autre part parce que parallèlement à ce travail grammatical il en faisait un d'un ordre plus relevé, et qui consistait à bien concevoir mentalement ce qu'il disait. C'est une habitude philosophique et qui ralentit la conversation. L'autre particularité, inexplicable est qu'en quittant des amis il se précipitait loin d'eux avec frénésie comme s'il montait à l'assaut. La première fois on supposait qu'il avait une pressante colique, même une complète indigestion ; la seconde fois qu'il avait tout d'un coup vu l'heure et avait peur de manquer son train. Puis on finissait par s'y habituer et il plaisait ainsi car il était non seulement éminent mais délicieux.

Il y avait encore dans le groupe un monsieur très cérémonieux, célèbre avocat de Paris, de famille nobiliaire, qui était une récente recrue des Verdurin. C'était un de ces hommes à qui leur expérience professionnelle consommée fait un peu mépriser leur profession et qui disent par exemple : « Je sais que je plaide bien, aussi cela ne m'amuse plus de plaider », ou « cela ne m'intéresse plus d'opérer ; je sais que j'opère bien ». Intelligents, *artistes*, ils voient autour de leur maturité fortement rentée par le succès, briller cette « intelligence », cette nature d'« artistes » que leurs confrères leur reconnaissent et qui leur confère un à peu près de goût et de discernement. Ils se prennent de passion pour la peinture non d'un grand artiste, mais d'un artiste cependant très distingué, et à l'achat des œuvres duquel ils emploient les gros revenus que leur procure leur carrière. Le Sidaner était l'artiste élu par l'ami des Verdurin lequel était du reste très agréable. Il parlait bien des

livres mais pas de ceux des vrais maîtres, de ceux qui se sont maîtrisés. Le seul défaut gênant qu'offrit cet amateur, était qu'il employait certaines expressions toutes faites d'une façon constante (par exemple « en majeure partie », qui donnait à ce dont il voulait parler quelque chose d'important et d'incomplet).

Enfin, parmi les anciens fidèles je vis monter Saniette qui jadis avait été chassé de chez les Verdurin par son cousin Forcheville mais était revenu. Ses défauts, au point de vue de la vie mondaine, étaient autrefois — malgré des qualités supérieures — un peu du même genre que ceux de Cottard, timidité, désir de plaire, efforts infructueux pour y réussir. Mais si la vie, — en faisant revêtir à Cottard sinon chez les Verdurin, où il était, par la suggestion que les minutes anciennes exercent sur nous quand nous nous retrouvons dans un milieu accoutumé, resté quelque peu le même, du moins dans sa clientèle, dans son service d'hôpital, à l'Académie de Médecine, des dehors de froideur, de dédain, de gravité qui s'accroissaient pendant qu'il débitait devant ses élèves complaisants ses calembours, — avait creusé une véritable coupure entre le Cottard actuel et l'ancien, les mêmes défauts s'étaient au contraire exagérés chez Saniette au fur et à mesure qu'il cherchait à s'en corriger. Sentant qu'il ennuyait souvent, qu'on ne l'écoutait pas, au lieu de ralentir alors comme l'eût fait Cottard, de forcer l'attention par l'air d'autorité, non seulement il tâchait par un ton badin de se faire pardonner le tour trop sérieux de sa conversation, mais il pressait son débit, déblayait, usait d'abréviations pour paraître moins long, plus familier avec les choses dont il parlait, et parvenait seulement en les rendant inintelligibles, à sembler interminable. Son assurance n'était pas comme celle de Cottard qui glaçait ses malades lesquels, aux gens qui vantaient son aménité dans le monde, répondaient : « Ce n'est plus le même homme quand il vous reçoit dans son cabinet, vous dans la lumière, lui à contre-jour et les yeux perçants. »

Elle n'imposait pas, on sentait qu'elle cachait trop de timidité, qu'un rien suffirait à la mettre en fuite. Saniette à qui ses amis avaient toujours dit qu'il se défiait trop de lui-même, et qui en effet voyait des gens qu'il jugeait avec raison fort inférieurs obtenir aisément les succès qui lui étaient refusés, ne commençait plus une histoire sans sourire de la drôlerie de celle-ci, de peur qu'un air sérieux ne fît pas suffisamment valoir sa marchandise. Quelquefois, faisant crédit au comique que lui-même avait l'air de trouver à ce qu'il allait dire, on lui faisait la faveur d'un silence général. Mais le récit tombait à plat. Quelque convive doué d'un bon cœur lui glissait parfois l'encouragement privé, presque secret, d'un sourire d'approbation, le lui faisant parvenir furtivement, sans éveiller l'attention, comme on vous glisse un billet. Mais personne n'allait jusqu'à assumer la responsabilité, à risquer l'adhésion publique d'un éclat de rire. Longtemps après l'histoire finie et tombée, Saniette désolé restait seul à se sourire à lui-même, comme trouvant en elle et pour soi la délectation qu'il feignait de trouver suffisante et que les autres n'avaient pas éprouvée. Quant au sculpteur Ski, appelé ainsi à cause de la difficulté qu'on trouvait à prononcer son nom polonais, et parce que lui-même affectait depuis qu'il vivait dans une certaine société de ne pas vouloir être confondu avec des parents fort bien posés, mais un peu ennuyeux et très nombreux, il avait, à quarante-cinq ans et fort laid, une espèce de gaminerie, de fantaisie rêveuse qu'il avait gardée pour avoir été jusqu'à dix ans le plus ravissant enfant prodige du monde, coqueluche de toutes les dames. M^{me} Verdurin prétendait qu'il était plus artiste qu'Elstir. Il n'avait d'ailleurs avec celui-ci que des ressemblances purement extérieures. Elles suffisaient pour qu'Elstir qui avait une fois rencontré Ski eût pour ce dernier la répulsion profonde que nous inspirent plus encore que les êtres tout à fait opposés à nous, ceux qui nous ressemblent en moins bien, en qui s'étale ce que nous

avons de moins bon, les défauts dont nous nous sommes guéris, nous rappelant fâcheusement ce que nous avons pu paraître à certains avant que nous fussions devenus ce que nous sommes. Mais M^{me} Verdurin croyait que Ski avait plus de tempérament qu'Elstir parce qu'il n'y avait aucun art pour lequel il n'eût de la facilité et elle était persuadée que cette facilité il l'eût poussée jusqu'au talent s'il avait eu moins de paresse. Celle-ci paraissait même à M^{me} Verdurin un don de plus, étant le contraire du travail qu'elle s'imaginait le lot des êtres sans génie. Je crus devoir prendre contre lui la défense d'Elstir. « Mais oui, interrompit l'avocat, il avait bien commencé, on avait cru qu'il serait de l'avant-garde. En tous cas, ajouta-t-il avec un fin sourire, je donnerais tous les Elstir du monde, même ses anciens tableaux, pour un Le Sidaner. » Ski peignait tout ce qu'on voulait, sur des boutons de manchette ou sur des dessus de porte. Il chantait avec une voix de compositeur, jouait de mémoire en donnant au piano l'impression de l'orchestre, moins par sa virtuosité que par ses fausses basses signifiant l'impuissance des doigts à indiquer qu'ici il y a un piston que du reste il imitait avec la bouche. Cherchant ses mots en parlant pour faire croire à une impression curieuse, de la même façon qu'il retardait un accord plaqué ensuite en disant : Ping, pour faire sentir les cuivres il passait pour merveilleusement intelligent, mais ses idées se ramenaient en réalité à deux ou trois extrêmement courtes. Ennuyé de sa réputation de fantaisiste, il s'était mis en tête de montrer qu'il était un être pratique, positif, d'où chez lui une triomphante affectation de fausse précision, de faux bon sens, aggravés parce qu'il n'avait aucune mémoire et des informations toujours inexactes. Ses mouvements de tête, de cou, de jambes, eussent été gracieux s'il eût eu encore neuf ans, des boucles blondes, un grand col de dentelles et de petites bottes de cuir rouge. Arrivés en avance avec Cottard et Brichot à la gare de Graincourt, ils avaient laissé Brichot

dans la salle d'attente et étaient allés faire un tour. Quand Cottard avait voulu revenir, Ski avait répondu : « Mais rien ne presse. Aujourd'hui ce n'est pas le train local, c'est le train départemental. » Ravi de voir l'impression que cette nuance dans la précision produisait sur Cottard, il ajouta parlant de lui-même : « Oui, parce que Ski aime les arts, parce qu'il modèle la glaise, on croit qu'il n'est pas pratique. Personne ne connaît la ligne mieux que moi. » Néanmoins ils étaient revenus vers la gare, quand tout d'un coup apercevant la fumée du petit train qui arrivait, Cottard poussant un hurlement avait crié : « Nous n'avons qu'à prendre nos jambes à notre cou. » Ils étaient en effet arrivés juste, la distinction entre le train local et départemental n'ayant jamais existé que dans l'esprit de Ski. « Mais est-ce que la Princesse n'est pas dans le train ? » demanda d'une voix vibrante Brichot dont les lunettes énormes, resplendissantes comme ces réflecteurs que les laryngologues s'attachent au front pour éclairer la gorge de leurs malades, semblaient avoir emprunté leur vie aux yeux du professeur, et peut-être à cause de l'effort qu'il faisait pour accommoder sa vision avec elles, semblaient même dans les moments les plus insignifiants, regarder elles-mêmes avec une attention soutenue et une fixité extraordinaire. D'ailleurs la maladie, en retirant peu à peu la vue à Brichot, lui avait révélé les beautés de ce sens comme il faut souvent que nous nous décidions à nous séparer d'un objet, à en faire cadeau par exemple pour le regarder, le regretter, l'admirer... « Non, non, la Princesse a été reconduire jusqu'à Maineville des invités de M^{me} Verdurin qui prenaient le train de Paris. Il ne serait même pas impossible que M^{me} Verdurin qui avait à faire à Saint-Mars fût avec elle ! Comme cela elle voyagerait avec nous et nous ferions route tous ensemble, ce serait charmant. Il s'agira d'ouvrir l'œil à Maineville et le bon ! Ah ! ça ne fait rien, on peut dire que nous avons bien failli manquer le coche. Quand j'ai vu le train j'ai été

sideré. C'est ce qui s'appelle arriver au moment psychologique. Voyez-vous que nous ayons manqué le train, M^{me} Verdurin voyant la voiture venir sans nous : Tableau ! dit le Docteur qui n'était pas encore remis de son émoi. Voilà une équipée qui n'est pas banale. Dites donc, Brichot, qu'est-ce que vous dites de notre petite escapade ? demanda-t-il avec une certaine fierté. — Par ma foi, répondit Brichot, en effet si vous n'aviez plus trouvé le train, ç'eût été, comme eût parlé feu Villemain, un sale coup pour la fanfare ! Je croyais, ajouta-t-il avec une intention de finesse, que vous vous étiez oubliés auprès de quelque péripatéticienne. » Puis : « Dites-moi, mon cher confrère, demanda-t-il au philosophe norvégien, resterez-vous, quelques jours à la Raspelière ? — Non, mon cher confrère — pardon, collègue — répondit le philosophe norvégien, je dois retourner lundi pour un dîner sur les évocations spiritueuses, que mon collègue, M. Boutroux, donne chez la Tour d'Argent, ou peut-être chez l'Hôtel Meurice. Et de là je pars à Cap de bonne Espérance. » Mais moi, distrait les premiers instants par ces gens que je ne connaissais pas, je me rappelai tout d'un coup ce que Cottard m'avait dit dans la salle de danse du petit casino, et comme si un chaînon invisible eût pu relier un organe et les images du souvenir, celle d'Albertine appuyant ses seins contre ceux d'Andrée, me faisait un mal terrible au cœur. Ce mal ne dura pas ; l'idée de relations possibles entre Albertine et des femmes ne me semblait plus possible depuis l'avant-veille où les avances que mon amie avait faites à Saint-Loup avaient excité en moi une nouvelle jalousie qui m'avait fait oublier la première. J'avais la naïveté des gens qui croient qu'un goût en exclut forcément un autre. A Haranbonville comme le train était bondé, un fermier en blouse bleue qui n'avait qu'un billet de troisième monta dans notre compartiment. Le Docteur trouvant qu'on ne pourrait pas laisser voyager la Princesse avec lui, appela un employé, exhiba sa carte de médecin d'une grande compagnie de

Chemins de Fer et força le chef de gare à faire descendre le fermier. Cette scène peina et alarma à un tel point la timidité de Saniette que dès qu'il la vit commencer, craignant déjà à cause de la quantité de paysans qui étaient sur le quai qu'elle ne prît les proportions d'une jacquerie, il feignit d'avoir mal au ventre et pour qu'on ne pût l'accuser d'avoir sa part de responsabilité dans la violence du docteur il enfila le couloir en feignant de chercher ce que Cottard appelait les « Water ». N'en trouvant pas, il regarda le paysage de l'autre extrémité du petit tram. « Si ce sont vos débuts chez M^{me} Verdurin, Monsieur, me dit Brichot, qui tenait à montrer ses talents à un « nouveau », vous verrez qu'il n'y a pas de milieu où l'on sente mieux la « douceur de vivre », comme disait un des inventeurs du dilettantisme, du je m'enfichisme, de beaucoup de mots en isme à la mode chez nos snobinettes, je veux dire M. le Prince de Talleyrand ». Car quand il parlait de grands seigneurs du passé il trouvait spirituel et « couleur locale » de faire précéder leur titre de M. et disait M. le Duc de la Rochefoucauld, M. le Cardinal de Retz, qu'il appelait d'ailleurs aussi de temps en temps : « ce struggle for lifer de Gondi », ce « boulangiste » de Marsillac. Et il ne manquait jamais avec un sourire d'appeler Montesquieu, quand il parlait de lui, « Monsieur le Président Secondat de Montesquieu ». Un homme du monde spirituel eût été agacé de ce pédantisme qui sent l'école. Mais dans les parfaites manières de l'homme du monde en parlant d'un Prince, il y a un pédantisme aussi qui trahit une autre caste, celle où l'on fait précéder le nom Guillaume de « l'Empereur » et où l'on parle à la troisième personne à une Altesse. « C'est un milieu charmant, me dit Cottard, vous trouverez un peu de tout, car M^{me} Verdurin n'est pas exclusive, des savants illustres comme Brichot, de la haute noblesse comme, par exemple, la Princesse Sherbatoff, une grande dame russe, amie de la Grande-Duchesse Eudoxie qui même la voit

seule aux heures où personne n'est admis. » En effet la Grande-Duchesse Eudoxie, ne se souciant pas que la Princesse Sherbatoff qui depuis longtemps n'était plus reçue par personne vînt chez elle quand elle eût pu y avoir du monde, ne la laissait venir que de très bonne heure quand l'Altesse n'avait auprès d'elle aucun des amis à qui il eût été aussi désagréable de rencontrer la Princesse que cela eût été gênant pour celle-ci. Comme depuis trois ans, aussitôt après avoir quitté, comme une manucure, la Grande-Duchesse, M^{me} Sherbatoff partait chez M^{me} Verdurin qui venait seulement de s'éveiller, et ne la quittait plus, on peut dire que la fidélité de la Princesse passait infiniment celle même de Brichot, si assidu pourtant à ces mercredis où il avait le plaisir de se croire à Paris une sorte de Chateaubriand à l'Abbaye aux bois et à la campagne, où il se faisait l'effet de devenir l'équivalent de ce que pouvait être chez M^{me} de Châtelet celui qu'il nommait toujours (avec une malice et une satisfaction de lettré) : « M. de Voltaire ». Son absence de relations avait permis à la princesse Sherbatoff de montrer depuis quelques années aux Verdurin une fidélité qui faisait d'elle plus qu'une « fidèle » ordinaire, la fidèle type, l'idéal que M^{me} Verdurin avait longtemps cru inaccessible et qu'arrivée au retour d'âge, elle trouvait enfin incarnée en cette nouvelle recrue féminine. De quelque jalousie qu'en eût été torturée la Patronne, il était sans exemple que les plus assidus de ses fidèles n'eussent « lâché » une fois. Les plus casaniers se laissaient tenter par un voyage ; les plus continents avaient eu une bonne fortune ; les plus robustes pouvaient attraper la grippe ; les plus oisifs être pris par leurs vingt-huit jours ; les plus indifférents aller fermer les yeux à leur mère mourante. Et c'était en vain que M^{me} Verdurin leur disait alors, comme l'Impératrice romaine, qu'elle était le seul général à qui dût obéir sa légion, comme le Christ ou le Kaiser, que celui qui aimait son père et sa mère autant qu'elle et n'était pas prêt à les quitter pour la suivre n'était pas digne d'elle,

qu'au lieu de s'affaiblir au lit ou de se laisser bernier par une grue ils feraient mieux de rester près d'elle, elle, seul remède et seule volupté. Mais la destinée qui se plaît parfois à embellir la fin des existences qui se prolongent tard avait fait rencontrer à M^{me} Verdurin la Princesse Sherbatoff. Brouillée avec sa famille, exilée de son pays, ne connaissant plus que la Baronne Putbus et la Grande-Duchesse Eudoxie, chez lesquelles, parce qu'elle n'avait pas envie de rencontrer les amies de la première, et parce que la seconde n'avait pas envie que ses amies rencontrassent la Princesse, elle n'allait qu'aux heures matinales où M^{me} Verdurin dormait encore, ne se souvenant pas d'avoir gardé la chambre une seule fois, depuis l'âge de douze ans où elle avait eu la rougeole, ayant répondu le 31 décembre à M^{me} Verdurin qui, inquiète d'être seule, lui avait demandé si elle ne pourrait pas rester coucher à l'improviste, malgré le jour de l'an : « Mais qu'est-ce qui pourrait m'en empêcher n'importe quel jour ? D'ailleurs ce jour-là on reste en famille et vous êtes ma famille », vivant dans une pension et changeant de pension quand les Verdurin déménageaient, les suivant dans leurs villégiatures ; la Princesse avait si bien réalisé pour M^{me} Verdurin le vers de Vigny remis en lumière par une épigraphe de Robert de Montesquiou : « Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours », que la Présidente du petit cercle, désireuse de s'assurer une « fidèle » jusque dans la mort, lui avait demandé que celle des deux qui mourrait la dernière se fit enterrer à côté de l'autre. Vis-à-vis des étrangers, — parmi lesquels il faut toujours compter celui à qui nous mentons le plus parce que c'est celui par qui il nous serait le plus pénible d'être méprisé : nous-même, — la Princesse Sherbatoff avait soin de représenter ses trois seules amitiés — avec la Grande-Duchesse, avec les Verdurin, avec la Baronne Putbus — comme les seules, non que des cataclysmes indépendants de sa volonté eussent laissé émerger au milieu de la destruction de tout le reste, mais qu'un libre choix lui avait fait élire de

préférence à toutes autres, et auxquelles un certain goût de solitude et de simplicité l'avait fait se borner. « Je ne vois *personne* d'autre, » disait-elle en insistant sur le caractère inflexible de ce qui avait plutôt l'air d'une règle qu'on s'impose que d'une nécessité qu'on subit. Elle ajoutait : « Je ne fréquente que trois maisons », comme les auteurs qui craignant de ne pouvoir aller jusqu'à la quatrième annoncent que leur pièce n'aura que trois représentations. Que M. et M^{me} Verdurin ajoutassent foi ou non à cette fiction, ils avaient aidé la Princesse à l'inculquer dans l'esprit des fidèles. Et ceux-ci étaient persuadés à la fois que la Princesse, entre des milliers de relations qui s'offraient à elle, avait choisi les seuls Verdurin, et que les Verdurin, sollicités en vain par toute la haute aristocratie, n'avaient consenti à faire qu'une exception en faveur de la Princesse.

La Princesse était fort riche ; elle avait à toutes les premières une grande baignoire où, avec l'autorisation de M^{me} Verdurin, elle emmenait les fidèles et jamais personne d'autre. On se montrait cette personne énigmatique et pâle qui avait vieilli sans blanchir et plutôt en rougissant comme certains fruits durables et ratatinés des haies. On admirait à la fois sa puissance et son humilité, car ayant toujours avec elle un académicien, Brichot, un célèbre savant, Cottard, le premier pianiste du temps, plus tard M. de Charlus, elle s'efforçait pourtant de retenir exprès la baignoire la plus obscure, restait au fond, ne s'occupait en rien de la salle, vivait exclusivement pour le petit groupe, qui un peu avant la fin de la représentation se retirait en suivant cette souveraine étrange, et non dépourvue d'une beauté timide, fascinante et usée. Or si M^{me} Sherbatoff ne regardait pas la salle, restait dans l'ombre, c'était pour tâcher d'oublier qu'il existait un monde vivant qu'elle désirait passionnément et ne pouvait pas connaître : la « coterie » dans une « baignoire » était pour elle ce qu'est pour certains animaux l'immobilité quasi-cadavérique en présence du danger. Néanmoins le goût de nouveauté et de curiosité qui travaille les gens du

monde faisait qu'ils prêtaient peut-être plus d'attention à cette mystérieuse inconnue qu'aux célébrités des premières loges chez qui chacun venait en visite. On s'imaginait qu'elle était autrement que les personnes qu'on connaissait, qu'une merveilleuse intelligence jointe à une bonté divine retenaient autour d'elle ce petit milieu de gens éminents. La Princesse était forcée si on lui parlait de quelqu'un ou si on lui présentait quelqu'un de feindre une grande froideur pour maintenir la fiction de son horreur du monde. Néanmoins, avec l'appui de Cottard ou de M^{me} Verdurin, quelques nouveaux réussissaient à la connaître et son ivresse d'en connaître un était telle qu'elle en oubliait la fable de l'isolement voulu, et se dépensait follement pour le nouveau venu. S'il était fort médiocre, chacun s'étonnait. « Quelle chose singulière que la Princesse qui ne veut connaître personne, aille faire une exception pour cet être si peu caractéristique ! » Mais ces fécondantes connaissances étaient rares, et la Princesse vivait étroitement confinée au milieu des fidèles.

Cottard disait beaucoup plus souvent : « Je le verrai mercredi chez les Verdurin » que : « Je le verrai mardi à l'Académie. » Il parlait aussi des mercredis comme d'une occupation aussi importante et aussi inéluctable. D'ailleurs Cottard était de ces gens peu recherchés qui se font un devoir aussi impérieux de se rendre à une invitation que si elle constituait un ordre, comme une convocation militaire ou judiciaire. Il fallait qu'il fût appelé par une visite bien importante pour qu'il « lâchât » les Verdurin le mercredi, l'importance ayant trait d'ailleurs plutôt à la qualité du malade qu'à la gravité de la maladie. Car Cottard, quoique bon homme, renonçait aux douceurs du mercredi non pour un ouvrier frappé d'une attaque, mais pour le coryza d'un ministre. Encore dans ce cas disait-il à sa femme : « Excuse-moi bien auprès de M^{me} Verdurin. Préviens que j'arriverai en retard. Cette Excellence aurait bien pu choisir un autre jour pour être enrhumée. » Un mer-

credi leur vieille cuisinière s'étant coupé la veine du bras, Cottard déjà en smoking pour aller chez les Verdurin avait haussé les épaules quand sa femme lui avait timidement demandé s'il ne pourrait pas panser la blessée : « Mais je ne peux pas, Léontine, s'était-il écrié en gémissant, tu vois bien que j'ai mon gilet blanc. » Pour ne pas impatienter son mari, M^{me} Cottard avait fait chercher au plus vite le chef de clinique. Celui-ci pour aller plus vite avait pris une voiture, de sorte que la sienne entrant dans la cour au moment où celle de Cottard allait sortir pour le mener chez les Verdurin, on avait perdu cinq minutes à avancer, à reculer. M^{me} Cottard était gênée que le chef de clinique vît son maître en tenue de soirée. Cottard pestait du retard, peut-être aussi par remords, et partit avec une humeur exécrable qu'il fallut tous les plaisirs du mercredi pour arriver à dissiper.

Si un client de Cottard lui demandait : « Rencontrez-vous quelquefois les Guermantes ? » c'est de la meilleure foi du monde que le Professeur répondait : « Peut-être pas justement les Guermantes, je ne sais pas. Mais je vois tout ce monde-là chez des amis à moi. Vous avez certainement entendu parler des Verdurin. Ils connaissent tout le monde. Et puis eux du moins ce ne sont pas des gens chics décatis. Il y a du répondant. On évalue généralement que M^{me} Verdurin est riche à trente-cinq millions. Dame ! trente-cinq millions c'est un chiffre. Aussi elle n'y va pas avec le dos de la cuiller. Vous me parliez de la duchesse de Guermantes. Je vais vous dire la différence : M^{me} Verdurin c'est une grande dame ; la Duchesse de Guermantes est probablement une purée. Vous saisissez bien la nuance, n'est-ce pas ? En tous cas que les Guermantes aillent ou non chez M^{me} Verdurin, elle reçoit, ce qui vaut mieux, les d'Sherbatoff, les d'Forcheville, et *tutti quanti* des gens de la plus haute volée, toute la noblesse de France et de Navarre à qui vous me verriez parler de pair à compagnon. D'ailleurs ce genre d'individus recherche volontiers les princes de la

science, » ajoutait-il avec un sourire d'amour-propre béat, amené à ses lèvres par la satisfaction orgueilleuse, non pas tellement que l'expression jadis réservée aux Potain, aux Charcot, s'appliquât maintenant à lui, mais qu'il sût enfin user comme il convenait de toutes celles que l'usage autorise et qu'après les avoir longtemps piochées, il possédait à fond. Aussi après m'avoir cité la Princesse Sherbatoff parmi les personnes que recevait M^{me} Verdurin, Cottard ajoutait en clignant de l'œil : « Vous voyez le genre de la maison, vous comprenez ce que je veux dire ? »

« La Princesse sera à Maineville. Elle voyagera avec nous. Mais je ne vous présenterai pas tout de suite. Il vaudra mieux que ce soit M^{me} Verdurin qui fasse cela. A moins que je ne trouve un joint. Comptez alors que je sauterai dessus. — De quoi parliez-vous, dit Saniette, qui, le tram en marche, cessa d'avoir peur et était revenu parmi nous, feignant d'avoir été prendre l'air. — Je citais à Monsieur, dit Brichot, un mot que vous connaissez bien de celui qui est à mon avis le premier des fins de siècle (du siècle XVIII s'entend), le prénommé Charles Maurice, abbé de Périgord. Il avait commencé par promettre d'être un très bon journaliste. Mais il tourna mal, je veux dire qu'il devint ministre ! La vie a de ces disgrâces. Politicien peu scrupuleux au demeurant qui avec des dédains de grand seigneur racé ne se gênait pas de travailler à ses heures pour le Roi de Prusse, c'est le cas de le dire, et mourut dans la peau d'un centre gauche. »

« On doit être toujours sans nouvelles du violoniste », dit Cottard. L'événement du jour dans le petit clan était en effet le lâchage du violoniste favori de M^{me} Verdurin. Celui-ci qui faisait son service militaire près de Doncières venait trois fois par semaine dîner à la Raspelière car il avait la permission de minuit. Or l'avant-veille, pour la première fois, les fidèles n'avaient pu arriver à le découvrir dans le tram. On avait supposé qu'il l'avait manqué. Mais M^{me} Verdurin avait eu beau envoyer, au tram suivant, enfin au

dernier, la voiture était revenue vide. « Il a sûrement été fourré au bloc, il n'y a pas d'autre explication de sa fugue. Ah ! dame, vous savez dans le métier militaire avec ces gaillards-là, il suffit d'un adjudant grincheux. — Ce sera d'autant plus mortifiant pour M^{me} Verdurin, dit Brichot, s'il lâche encore ce soir, que notre aimable hôtesse reçoit justement à dîner pour la première fois les voisins qui lui ont loué la Raspelière, le Marquis et la Marquise de Cambremer. — Ce soir, le Marquis et la Marquise de Cambremer ! s'écria Cottard. Mais je n'en savais absolument rien. Naturellement je savais comme vous tous qu'ils devaient venir un jour, mais je ne savais pas que ce fût si proche. Sapristi, dit-il en se tournant vers moi, qu'est-ce que je vous ai dit : la Princesse Sherbatoff, le Marquis et la Marquise de Cambremer. » Et après avoir répété ces noms en se berçant de leur mélodie : « Vous voyez que nous nous mettons bien, me dit-il. N'importe, pour vos débuts, vous mettez dans le mille. Cela va être une chambrée exceptionnellement brillante. » Et se tournant vers Brichot il ajouta : « La patronne doit être furieuse. Il n'est que temps que nous arrivions lui prêter main forte. » Depuis que M^{me} Verdurin était à la Raspelière elle affectait vis-à-vis des fidèles d'être en effet dans l'obligation et au désespoir d'inviter une fois ses propriétaires. Elle aurait ainsi de meilleures conditions pour l'année suivante, disait-elle, et ne le faisait que par intérêt. Mais elle prétendait avoir une telle terreur, se faire un tel monstre d'un dîner avec des gens qui n'étaient pas du petit groupe, qu'elle le remettait toujours. Il l'effrayait du reste un peu pour les motifs qu'elle proclamait, tout en les exagérant, si par un autre côté il l'enchantait pour des raisons de snobisme qu'elle préférait taire. Elle était donc à demi sincère, elle croyait le petit clan quelque chose de si unique au monde, un de ces ensembles comme il faut des siècles pour en constituer un pareil, qu'elle tremblait à la pensée d'y voir introduits ces gens de province, ignorants de la Tétralogie et des « Maîtres », qui ne sauraient pas

tenir leur partie dans le concert de la conversation générale et étaient capables en venant chez M^{me} Verdurin de détruire un des fameux mercredis, chefs-d'œuvre incomparables et fragiles, pareils à ces verreries de Venise qu'une fausse note suffit à briser. « De plus ils doivent être tout ce qu'il y a de plus *anti*, et galonnards, avait dit M. Verdurin. — Ah ! ça par exemple, ça m'est égal, voilà assez longtemps qu'on en parle de cette histoire-là », avait répondu M^{me} Verdurin qui sincèrement dreyfusarde eût cependant voulu trouver dans la prépondérance de son salon dreyfusiste une récompense mondaine. Or le dreyfusisme triomphait politiquement mais non pas mondainement. Labori, Reinach, Picquart, Zola, restaient pour les gens du monde des espèces de traîtres qui ne pouvaient que les éloigner du petit noyau. Aussi, après cette incursion dans la politique, M^{me} Verdurin tenait-elle à rentrer dans l'art. D'ailleurs d'Indy, Debussy, n'étaient-ils pas « mal » dans l'Affaire ? « Pour ce qui est de l'Affaire nous n'aurions qu'à les mettre à côté de Brichot, dit-elle (l'universitaire étant le seul des fidèles qui avait pris le parti de l'Etat-Major, ce qui l'avait fait beaucoup baisser dans l'estime de M^{me} Verdurin). On n'est pas obligé de parler éternellement de l'affaire Dreyfus. Non, la vérité c'est que les Cambremer m'embêtent. » Quant aux fidèles, aussi excités par le désir inavoué qu'ils avaient de connaître les Cambremer, que dupes de l'ennui affecté que M^{mo} Verdurin disait éprouver à les recevoir, ils reprenaient chaque jour en causant avec elle les vils arguments qu'elle donnait elle-même en faveur de cette invitation, tâchaient de les rendre irrésistibles. « Décidez-vous une bonne fois, répétait Cottard, et vous aurez les concessions pour le loyer, ce sont eux qui paieront le jardinier, vous aurez la jouissance du pré. Tout cela vaut bien de s'ennuyer une soirée. Je n'en parle que pour vous, » ajoutait-il, bien que le cœur lui eût battu une fois que dans la voiture de M^{me} Verdurin il avait croisé celle de la vieille M^{me} de Cambremer sur la route, et surtout qu'il fût humilié

pour les employés du chemin de fer, quand, à la gare, il se trouvait près du marquis. De leur côté les Cambremer, vivant bien trop loin du mouvement mondain pour pouvoir même se douter que certaines femmes élégantes parlaient avec quelque considération de M^{me} Verdurin, s'imaginaient que celle-ci était une personne qui ne pouvait connaître que des bohèmes, n'était même peut-être pas légitimement mariée, et en fait de gens « nés » ne verrait jamais qu'eux. Ils ne s'étaient résignés à y dîner que pour être en bons termes avec des locataires dont ils espéraient le retour pour de nombreuses saisons, surtout depuis qu'ils avaient, le mois précédent, appris qu'ils venaient d'hériter de tant de millions. Mais comme ils étaient mieux élevés que les Verdurin, c'est en silence et sans plaisanteries de mauvais goût qu'ils se préparaient au jour fatal. Les fidèles n'espéraient plus qu'il vînt jamais, tant de fois M^{me} Verdurin en avait déjà fixé devant eux la date toujours changée. Ces fausses résolutions avaient pour but, non seulement de faire ostentation de l'ennui que lui causait ce dîner, mais de tenir en haleine les membres du petit groupe qui habitaient dans le voisinage et étaient parfois enclins à lâcher. Non que la patronne devinât que le « grand jour » leur était aussi agréable qu'à elle-même, mais parce que leur ayant persuadé que ce dîner était pour elle la plus terrible des corvées, elle pouvait faire appel à leur dévouement. « Vous n'allez pas me laisser seule en tête à tête avec ces chinois-là ! Il faut au contraire que nous soyons en nombre pour supporter l'ennui. Naturellement nous ne pourrons parler de rien de ce qui nous intéresse. Ce sera un mercredi de raté, que voulez-vous ! »

« En effet, répondit Brichot, en s'adressant à moi, je crois que M^{me} Verdurin, qui est très intelligente et apporte une grande coquetterie à l'élaboration de ses mercredis, ne tenait guère à recevoir ces hobereaux de grande lignée mais sans esprit. Elle n'a pu se résoudre à inviter la Marquise douairière, mais s'est résignée au fils et à la belle-fille. »

La marquise douairière de Cambremer, que M^{me} Verdurin avait exclue de son invitation, était celle qui allait autrefois chez M^{me} de Saint-Euverte. Notons seulement pour l'instant, à son sujet, qu'elle avait deux singulières habitudes qui tenaient à la fois à son amour exalté pour les arts (surtout pour la musique), et à son insuffisance dentaire. Chaque fois qu'elle parlait esthétique ses glandes salivaires — comme celles de certains animaux au moment du rut — entraient dans une phase d'hypersecrétion telle que la bouche édentée de la vieille dame laissait passer au coin des lèvres légèrement moustachues, quelques gouttes dont ce n'était pas la place. Aussitôt elle les ravalait avec un grand soupir, comme quelqu'un qui reprend sa respiration. Enfin s'il s'agissait d'une trop grande beauté musicale, dans son enthousiasme elle levait les bras et proférait quelques jugements sommaires, énergiquement mastiqués et au besoin venant du nez. « Ah ! vous connaissez Chopin ! » me dit-elle la première fois, d'une voix où le ravissement mettait plus de galets qu'il n'y en eut jamais dans la bouche de Démosthène, et comme si elle avait dit « Ah ! vous connaissez Madame de Franquetôt » ce qui lui eût fait beaucoup moins de plaisir. « Comment, vous l'aimez aussi, ajouta-t-elle, stupéfaite, car sa belle-fille professait que les *Nocturnes* étaient des sortes de vieilles rengaines. Elodie ! Elodie ! il aime Chopin ! Cela ne m'étonne pas, il est si harttiste ! » Et le flux salivaire, ayant roulé ces galets, blanchit un instant la moustache et trempa la voilette.

« Ah ! nous verrons la marquise de Cambremer ? » dit Cottard avec un sourire où il crut devoir mettre de la pailardise et du marivaudage, bien qu'il ignorât si M^{me} de Cambremer était jolie ou non. Mais le titre de marquise éveillait en lui des images prestigieuses et galantes. « Ah ! je la connais, dit Ski qui l'avait rencontrée une fois qu'il se promenait avec M^{me} Verdurin. — Vous ne la connaissez pas au sens biblique, » dit, en coulant un regard louche sous

son Iorgnon, le docteur, dont c'était une des plaisanteries favorites.

Enfin le train s'arrêta à la station de Doville-Féterne, laquelle étant située à peu près à égale distance du village de Féterne et de celui de Doville, portait à cause de cette particularité leurs deux noms. « Saperlipopette, s'écria le Docteur Cottard, quand nous fûmes devant la barrière où on prenait les billets, et feignant seulement de s'en apercevoir, je ne peux pas retrouver mon ticket, j'ai dû le perdre. » Mais l'employé, ôtant sa casquette, assura que cela ne faisait rien et sourit respectueusement. La Princesse (donnant des explications au cocher, comme eût fait une espèce de dame d'honneur de M^{me} Verdurin, laquelle à cause des Cambremer n'avait pu venir à la gare, ce qu'elle faisait du reste rarement) me prit ainsi que Brichot avec elle dans une des voitures. Dans l'autre montèrent le Docteur, Saniette et Ski. Nous traversâmes d'abord Doville. Des mamelons herbus y descendaient jusqu'à la mer en amples pâtés auxquels la saturation de l'humidité et du sel donnait une épaisseur, un moelleux, une vivacité de tons extrêmes. Les îlots et les découpures de Rivebelle, beaucoup plus rapprochés ici qu'à Balbec, donnaient à cette partie de la mer l'aspect, nouveau pour moi, d'un plan en relief. Nous passâmes devant de petits châlets loués presque tous par des peintres ; nous prîmes un sentier où des vaches en liberté, aussi effrayées que nos chevaux, nous barrèrent dix minutes le passage, et nous nous engageâmes dans la route de la corniche. « Mais par les Dieux immortels, demanda tout à coup Brichot, revenons à ce pauvre Dechambre ; croyez-vous que Madame Verdurin *sache* ? Lui a-t-on *dit* ? » M^{me} Verdurin, comme presque tous les gens du monde, justement parce qu'elle avait besoin de la société des autres, ne pensait plus un seul jour à eux après qu'étant morts ils ne pouvaient plus venir aux mercredis, ni aux samedis, ni dîner en robe de chambre. Et on ne pouvait pas dire du petit clan, image en cela de tous les salons, qu'il se com-

posât de plus de morts que de vivants, vu que dès qu'on était mort c'était comme si on n'avait jamais existé. Mais pour éviter l'ennui d'avoir à parler des défunts, voire de suspendre les dîners, chose impossible à la Patronne, à cause d'un deuil, M. Verdurin feignait que la mort des fidèles affectât tellement sa femme que, dans l'intérêt de sa santé, il ne fallait pas en parler. D'ailleurs, et peut-être justement parce que la mort des autres lui semblait un accident si définitif et si vulgaire, la pensée de la sienne propre lui faisait horreur et il fuyait toute réflexion pouvant s'y rapporter. Quant à Brichot, comme il était très brave homme et parfaitement dupe de ce que M. Verdurin disait de sa femme, il redoutait pour son amie les émotions d'un pareil chagrin. « Oui, elle *sait tout* depuis ce matin, dit la princesse, on n'a *pas pu lui cacher*. — Ah ! mille tonnerres de Zeus, s'écria Brichot, ah ! ça a dû être un coup terrible, un ami de vingt-cinq ans. En voilà un qui était des nôtres. — Evidemment, évidemment, que voulez-vous, dit Cottard. Ce sont des circonstances toujours pénibles ; mais M^{me} Verdurin est une femme forte, c'est une cérébrale encore plus qu'une émotive. — Je ne suis pas tout à fait de l'avis du Docteur, dit la princesse à qui son parler rapide et murmuré donnait l'air à fois boudeur et mutin. M^{me} Verdurin sous une apparence froide cache des trésors de sensibilité. M. Verdurin m'a dit qu'il avait eu beaucoup de peine à l'empêcher d'aller à Paris pour la cérémonie ; il a été obligé de lui faire croire que tout se ferait à la campagne. — Ah ! diable, elle voulait aller à Paris. Mais je sais bien que c'est une femme de cœur, peut-être de trop de cœur même. Pauvre Dechambre ! Comme le disait encore M^{me} Verdurin il n'y a pas deux mois : « A côté, de lui Planté, Paderewski, Risler même, rien ne tient. » Ah ! il a pu dire plus justement que ce m'as-tu vu de Néron qui a trouvé le moyen de rouler la science allemande elle-même : « Qualis artifex pereo » ! Mais lui du moins, Dechambre, a dû mourir dans l'accomplissement du sacerdoce, en odeur

de dévotion beethovenienne ; et bravement, je n'en doute pas ; en bonne justice cet officiant de la musique allemande aurait mérité de trépasser en célébrant la messe en Ré. Mais il était au demeurant homme à accueillir la Camarde avec un trille, car cet exécutant de génie retrouvait parfois dans son ascendance de Champenois parisianisé, des crâneries et des élégances de garde-française. »

De la hauteur où nous étions, déjà la mer n'était plus, ainsi qu'à Balbec, pareille aux ondulations de montagnes soulevées, mais au contraire, comme d'un pic, ou d'une route qui contourne la montagne, un glacier bleuâtre, ou une plaine éblouissante, situés à une moindre altitude. Le déchiquetage des remous y semblait immobilisé, et avoir dessiné pour toujours ses cercles concentriques ; l'émail même de la mer qui changeait insensiblement de couleur, prenait vers le fond de la baie, où se creusait un estuaire, la blancheur bleue d'un lait où de petits bacs noirs qui n'avançaient pas semblaient empêtrés comme des mouches. Je ne croyais pas qu'on pût découvrir de nulle part un tableau plus vaste. Mais à chaque tournant une partie nouvelle s'y ajoutait et quand nous arrivâmes à l'octroi de Doville, l'éperon de falaise qui nous avait caché jusque-là une moitié de la baie, rentra, et je vis tout à coup à ma gauche un golfe aussi profond que celui que j'avais eu jusque-là devant moi, mais dont il changeait les proportions et doublait la beauté. L'air à ce point si élevé devenait d'une vivacité et d'une pureté qui m'enivraient. J'aimais les Verdurin ; qu'ils nous eussent envoyé une voiture me semblait d'une bonté attendrissante. J'aurais voulu embrasser la Princesse. Je lui dis que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Elle fit profession d'aimer aussi ce pays plus que tout autre. Mais je sentais bien que pour elle comme pour les Verdurin la grande affaire était non de le contempler en touristes, mais d'y faire de bons repas, d'y recevoir une société qui leur plaisait, d'y écrire des lettres, d'y lire, bref d'y vivre, laissant passi-

vement la beauté de la nature les baigner plutôt qu'ils n'en faisaient l'objet de leurs préoccupations.

De l'octroi, la voiture s'étant arrêtée pour un instant à une telle hauteur au-dessus de la mer que comme d'un sommet la vue du gouffre bleuâtre donnait presque le vertige, j'ouvris le carreau ; le bruit distinctement perçu de chaque flot qui se brisait avait dans sa douceur et dans sa netteté quelque chose de sublime. N'était-il pas comme un indice de mensuration qui renversant nos impressions habituelles nous montre que les distances verticales peuvent être assimilées aux distances horizontales, au contraire de la représentation que notre esprit s'en fait d'habitude ; et que, rapprochant ainsi de nous le ciel, elles ne sont pas plus grandes ; qu'elles sont même moins grandes pour un bruit qui les franchit comme faisait celui de ces petits flots car le milieu qu'il a à traverser est plus pur. Et en effet si on allait seulement de deux mètres en arrière de l'octroi on ne distinguait plus ce bruit de vagues auquel deux cents mètres de falaise n'avaient pas enlevé sa délicate, minutieuse et douce précision. Je me disais que ma grand'mère aurait eu pour lui cette admiration que lui inspirait toutes les manifestations de la nature ou de l'art, dans la simplicité desquelles on lit la grandeur. Je sais que la Princesse dit plus tard à Cottard qu'elle me trouvait bien enthousiaste ; il lui répondit que j'étais trop émotif et que j'aurais eu besoin de calmants et de faire du tricot. Je faisais remarquer à M^{me} Sherbatoff chaque arbre, chaque petite maison croulant sous ses roses, je lui faisais tout admirer. Elle me dit qu'elle voyait que j'étais doué pour la peinture, que je devrais dessiner, qu'elle était surprise qu'on ne me l'eût pas encore dit. Nous traversâmes, perché sur la hauteur, le petit village d'Englesqueville. « Mais êtes-vous bien sûr que le dîner de ce soir a lieu malgré la mort de Dechambre, Princesse, ajouta-t-il sans réfléchir que la venue à la gare des voitures dans lesquelles nous étions était déjà une réponse ? — Oui, M. Verdurin a tenu à ce qu'il

ne soit pas remis justement pour empêcher sa femme de « penser ». Et puis après tant d'années qu'elle n'a jamais manqué de recevoir le mercredi, ce changement dans ses habitudes aurait pu l'impressionner. Elle est très nerveuse ces temps-ci. M. Verdurin était particulièrement heureux que vous veniez dîner ce soir parce qu'il savait que ce serait une grande distraction pour M^{me} Verdurin, ajouta la princesse oubliant sa feinte de ne pas avoir entendu parler de moi. — Je crois que vous ferez bien de ne parler de rien devant M^{me} Verdurin, ajouta-t-elle. — Ah ! vous faites bien de me le dire, répondit naïvement Brichot. Je transmettrai la recommandation à Cottard. » La voiture s'arrêta de nouveau un instant. Elle repartit, mais le bruit que faisaient les roues dans le village avait cessé. Nous étions entrés dans l'allée d'honneur de la Raspelière où M. Verdurin nous attendait au perron. « J'ai bien fait de mettre un smoking, dit-il, en constatant avec plaisir que les fidèles avaient le leur, puisque j'ai des hommes si chic. » Et comme je m'excusais de mon veston. « Mais voyons, c'est parfait. Ici ce sont des dîners de camarades. Je vous offrirais bien de vous prêter un de mes habits du soir mais il ne vous irait pas. » Le shake-hand plein d'émotion qu'en pénétrant dans le vestibule de la Raspelière, et en manière de condoléances pour la mort du pianiste, Brichot donna au patron, ne provoqua de la part de celui-ci aucun commentaire. Je lui dis mon admiration pour ce pays. « Ah ! tant mieux, et vous n'avez rien vu, nous vous le montrerons. Pourquoi ne viendriez-vous pas habiter quelques semaines ici, l'air est excellent. » Brichot craignait que sa poignée de mains n'eût pas été comprise. « Hé bien ! ce pauvre Dechambre ! dit-il mais à mi-voix dans la crainte que M^{me} Verdurin ne fût pas loin. — C'est affreux, répondit allègrement M. Verdurin. — Si jeune, reprit Brichot. » Agacé de s'attarder à ces inutilités, M. Verdurin répliqua d'un ton pressé et avec un gémissement suraigu, non de chagrin, mais d'impatience irritée : « Hé bien oui, mais qu'est-ce que vous voulez, nous n'y

pouvons rien, ce ne sont pas nos paroles qui le ressusciteront, n'est-ce pas ? » Et la douceur lui revenant avec la jovialité : « Allons, mon brave Brichot, posez vite vos affaires. Nous avons une bouillabaisse qui n'attend pas. Surtout, au nom du ciel, n'allez pas parler de Dechambre à M^{me} Verdurin ! Vous savez qu'elle cache beaucoup ce qu'elle ressent, mais elle a une véritable maladie de la sensibilité. Non, mais je vous jure, quand elle a appris que Dechambre était mort, elle a presque pleuré, » dit M. Verdurin d'un ton profondément ironique. A l'entendre on aurait dit qu'il fallait une espèce de démence pour regretter un ami de trente ans, et d'autre part on devinait que l'union perpétuelle de M. Verdurin avec sa femme n'allait pas, de la part de celui-ci, sans qu'il la jugeât toujours et qu'elle l'agaçât souvent. « Si vous lui en parlez, elle va encore se rendre malade. C'est déplorable, trois semaines après sa bronchite. Dans ces cas-là c'est moi qui suis le garde-malade. Vous comprenez que je sors d'en prendre. Affligez-vous sur le sort de Dechambre dans votre cœur tant que vous voudrez. Pensez-y, mais n'en parlez pas. J'aimais bien Dechambre, mais vous ne pouvez pas m'en vouloir d'aimer encore plus ma femme. Tenez, voilà Cottard, vous allez pouvoir lui demander. » Et en effet il savait qu'un médecin de la famille sait rendre bien des petits services comme de prescrire par exemple qu'il ne faut pas avoir de chagrin. M. Verdurin fut heureux de constater que Saniette, malgré les rebuffades que celui-ci avait essuyées l'avant-veille, n'avait pas déserté le petit noyau. En effet, M^{me} Verdurin et son mari avaient contracté dans l'oisiveté des instincts cruels à qui les grandes circonstances, trop rares, ne suffisaient plus. On avait bien pu brouiller Odette avec Swann, Brichot avec sa maîtresse. On recommencerait avec d'autres, c'était entendu. Mais l'occasion ne s'en présentait pas tous les jours. Tandis que grâce à sa sensibilité frémissante, à sa timidité craintive et vite affolée, Saniette leur offrait un souffre-douleurs quotidien. Aussi de peur qu'il

lâchât, avait-on soin de l'inviter avec des paroles aimables et persuasives comme en ont au lycée les vétérans, au régiment les anciens, pour un bleu qu'on veut amadouer afin de pouvoir s'en saisir, à seules fins alors de le chatouiller et de lui faire des brimades quand il ne pourra plus s'échapper. « Surtout, rappela à Brichot Cottard qui n'avait pas attendu M. Verdurin, motus devant M^{me} Verdurin. — Soyez sans crainte, ô Cottard, vous avez affaire à un sage, comme dit Théocrite. D'ailleurs M. Verdurin a raison, à quoi servent nos plaintes, ajouta-t-il, car capable d'assimiler des formes verbales et les idées qu'elles amenaient en lui, mais n'ayant pas de finesse, il avait admiré dans les paroles de M. Verdurin le plus courageux stoïcisme. N'importe, c'est un grand talent qui disparaît. — Comment, vous parlez encore de Dechambre, dit M. Verdurin qui nous avait précédés et qui, voyant que nous ne le suivions pas, était revenu en arrière. Ecoutez, dit-il à Brichot, il ne faut d'exagération en rien. Ce n'est pas une raison parce qu'il est mort pour en faire un génie qu'il n'était pas. Il jouait bien, c'est entendu, il était surtout bien encadré ici ; transplanté, il n'existait plus. Ma femme s'en était engouée et avait fait sa réputation. Vous savez comme elle est. Je dirai plus, dans l'intérêt même de sa réputation il est mort au bon moment, à point comme j'espère que le sera le poulet que nous allons manger (à moins que vous ne nous éternisiez par vos jérémiades dans cette kasbah ouverte à tous les vents). Vous ne voulez tout de même pas nous faire crever tous parce que Dechambre est mort et quand depuis un an il était obligé de faire des gammes avant de donner un concert, pour retrouver momentanément, bien momentanément, sa souplesse. Du reste vous allez entendre ce soir, ou du moins rencontrer, car ce matin-là délaisse trop souvent après dîner l'art pour les cartes, quelqu'un qui est un autre artiste que Dechambre, un petit que ma femme a découvert (comme elle avait découvert Dechambre du reste et Paderewski et le reste) : Morel. Il n'est

pas encore arrivé ce bougre-là. Je vais être obligé d'envoyer une voiture au dernier train. Il vient avec un vieil ami de sa famille qu'il a retrouvé et qui l'embête à crever, mais avec qui il aurait été obligé pour ne pas avoir des plaintes de son père de rester sans cela à Doncières à lui tenir compagnie, le Baron de Charlus. » Les fidèles entrèrent, M. Verdurin, resté en arrière avec moi pendant que j'ôtai mes affaires, me prit le bras en plaisantant, comme fait à un dîner un maître de maison qui n'a pas d'invitée à vous donner à conduire. « Vous avez fait bon voyage ? — Oui, M. Brichot m'a appris des choses qui m'ont beaucoup intéressé », dis-je en pensant à certaines étymologies et parce que j'avais entendu dire que les Verdurin admiraient beaucoup Brichot. « Cela m'aurait étonné qu'il ne vous eût rien appris, me dit M. Verdurin, c'est un homme si effacé, qui parle si peu des choses qu'il sait. » Ce compliment ne me parut pas très juste. « Il a l'air charmant, dis-je. — Exquis, délicieux, pas pion pour un sou, fantaisiste, léger, ma femme l'adore, moi aussi ! » répondit M. Verdurin sur un ton d'exagération et de réciter une leçon. Alors seulement je compris que ce qu'il me disait de Brichot était ironique. Et je me demandai si M. Verdurin depuis le temps lointain dont j'avais entendu parler n'avait pas secoué la tutelle de sa femme.

« J'entends la voiture qui revient », murmura tout à coup la Patronne. Disons en un mot que M^{me} Verdurin, en dehors même des changements inévitables de l'âge, ne ressemblait plus à ce qu'elle était au temps où Swann et Odette écoutaient chez elle la petite phrase. Même quand on la jouait, elle n'était plus obligée à l'air exténué d'admiration qu'elle prenait autrefois, car celui-ci était devenu sa figure. Sous l'action des innombrables névralgies que la musique de Bach, de Wagner, de Vinteuil, de Debussy lui avait occasionnées, le front de M^{me} Verdurin avait pris des proportions énormes, comme ces membres qu'un rhumatisme finit par déformer. Ses tempes pareilles à deux belles sphè-

res brûlantes, endolories et laiteuses, où roule immortellement l'Harmonie, rejetaient de chaque côté des mèches argentées, et proclamaient, pour le compte de la Patronne, sans que celle-ci eût besoin de parler : « Je sais ce qui m'attend ce soir. » Les traits ne prenaient plus la peine de formuler successivement des impressions esthétiques trop fortes, car ils étaient eux-mêmes comme leur expression permanente dans un visage frais, ravagé et superbe. Cette attitude de résignation aux souffrances toujours prochaines infligées par le Beau, et du courage qu'il y avait eu à mettre une robe quand on relevait à peine de la dernière sonate, faisait que M^{me} Verdurin, même pour écouter la plus cruelle musique, gardait un visage dédaigneusement impassible et ne se cachait même plus pour avaler des cuillerées d'aspirine.

« Ah ! oui, les voici », s'écria M. Verdurin avec soulagement en voyant la porte s'ouvrir sur Morel suivi de M. de Charlus. Celui-ci pour qui dîner chez les Verdurin n'était nullement aller dans le monde, mais dans un mauvais lieu, était intimidé comme un collégien qui entre pour la première fois dans une maison publique et a mille respects pour la patronne. Aussi le désir habituel qu'avait M. de Charlus de paraître viril et froid fut-il dominé (quand il apparut dans la porte ouverte) par ces idées de politesse traditionnelles qui se réveillent dès que la timidité détruit une attitude factice et fait appel aux ressources de l'inconscient. Quand c'est dans un Charlus, qu'il soit d'ailleurs noble ou bourgeois, qu'agit un tel sentiment de politesse instinctive et atavique envers des inconnus, c'est toujours l'âme d'une parente du sexe féminin auxiliaatrice comme une déesse ou incarnée comme un double qui se charge de l'introduire dans un salon nouveau et de modeler son attitude jusqu'à ce qu'il soit arrivé devant la maîtresse de maison. Tel jeune peintre élevé par une sainte cousine protestante entrera la tête oblique et chevrotante, les yeux au ciel, les mains cramponnées à un manchon

invisible dont la forme évoquée et la présence réelle et tutélaire aideront l'artiste intimidé à franchir sans agoraphobie l'espace creusé d'abîmes qui va de l'antichambre au petit salon. Ainsi la pieuse parente dont le souvenir le guide aujourd'hui, entrait il y a bien des années et d'un air si gémissant qu'on se demandait quel malheur elle venait annoncer, jusqu'à ce qu'à ses premières paroles on comprît, comme maintenant pour le jeune peintre, qu'elle venait faire une visite de digestion. En vertu de cette même loi, qui veut que la vie dans l'intérêt de l'acte encore inaccompli, fasse servir, utilise, dénature dans une perpétuelle prostitution les legs les plus respectables, parfois les plus saints, quelquefois seulement les plus innocents du passé, et bien qu'elle engendrât alors un aspect différent, celui des neveux de M^{me} Cottard qui affligeait sa famille par ses manières efféminées et ses fréquentations, faisait toujours une entrée joyeuse comme s'il venait vous faire une surprise ou vous annoncer un héritage, illuminé d'un bonheur dont il eût été vain de lui demander la cause qui tenait à son hérédité inconsciente et à son sexe déplacé. Il marchait sur les pointes, était sans doute lui-même étonné de ne pas tenir à la main un carnet de cartes de visites, tendait la main en ouvrant la bouche en cœur comme il avait vu sa tante le faire et son seul regard inquiet était pour la glace où il semblait vouloir vérifier, bien qu'il fût nu-tête, si son chapeau, comme avait un jour demandé M^{me} Cottard à Swann, n'était pas de travers. Quant à M. de Charlus à qui la société où il avait vécu fournissait, à cette minute critique, des exemples différents, d'autres arabesques d'amabilité, et enfin la maxime qu'on doit avoir dans certains cas pour de simples petits bourgeois, mettre au jour et faire servir ses grâces les plus rares habituellement gardées en réserve, c'est en se trémoussant, avec mièvrerie et la même ampleur dont un enjuponnement eût élargi et gêné ses dandinements, qu'il se dirigea vers M^{me} Verdurin avec un air si flatté et si honoré qu'on eût dit qu'être présenté chez

elle était pour lui une suprême faveur. Son visage à demi incliné, où la satisfaction le disputait au comme il faut, se plissait de petites rides d'affabilité. On aurait cru voir s'avancer M^{me} de Marsantes, tant ressortait à ce moment la femme qu'une erreur de la nature avait mise dans le corps de M. de Charlus. Certes cette erreur, le Baron avait durement peiné pour la dissimuler et prendre une apparence masculine. Mais à peine y était-il parvenu que, ayant pendant le même temps gardé les mêmes goûts, cette habitude de sentir en femme lui donnait une nouvelle apparence féminine née celle-là, non de l'hérédité, mais de la vie individuelle. Et comme il arrivait peu à peu à penser même les choses sociales au féminin, et cela sans s'en apercevoir, car ce n'est qu'à force de mentir aux autres mais aussi de se mentir à soi-même qu'on cesse de s'apercevoir qu'on ment, bien qu'il eût demandé à son corps de rendre manifeste au moment où il entrerait chez les Verdurin toute la courtoisie d'un grand seigneur, ce corps qui avait bien compris ce que M. de Charlus avait cessé d'entendre, déployait au point que le baron eût mérité l'épithète de ladylike, toutes les séductions d'une grande dame. Au reste peut-on séparer entièrement l'aspect de M. de Charlus du fait que les fils, n'ayant pas toujours la ressemblance paternelle, même en recherchant les femmes consomment dans leur visage la profanation de leur mère. Mais laissons ici ce qui mériterait un chapitre à part. Bien que d'autres raisons présidassent à cette transformation de M. de Charlus et que des ferments purement physiques fissent « travailler chez lui » la matière, et passer peu à peu son corps dans la catégorie des corps de femme, pourtant le changement que nous marquons ici était d'origine spirituelle. A force de se croire malade, on le devient, on maigrit, on n'a plus la force de se lever, on a des entérites nerveuses. A force de penser tendrement aux hommes on devient femme, et une robe postiche entrave vos pas. L'idée fixe peut modifier (aussi bien que dans d'autres cas la santé), dans ceux-là le sexe.

Mais M. de Charlus n'était pas seulement ce que nous avons dit, mais de plus un Guermantes. Aussi le redressement de la situation fut-il rapide. Le patron et la patronne avaient décidé que la place d'honneur serait pour le Marquis de Cambremer puisqu'il était plus haut « en grade » que M. de Charlus. Néanmoins M. Verdurin tint à s'excuser auprès de ce dernier après que M. de Cambremer, après avoir protesté, eut offert le bras à la Patronne : « Nous vous mettons seulement à gauche... » dit le Patron à M. de Charlus. — Mais cela n'a aucune importance *ici*, répondit avec un sourire insolent M. de Charlus. — Permettez, je l'ai fait à dessein, répliqua M. Verdurin blessé. Comme M. de Cambremer est marquis et vous seulement baron... — Mais, Monsieur, dit M. de Charlus à M. Verdurin stupéfait, je suis aussi Duc de Brabant, Damoiseau de Montargis, Prince d'Oléron, de Viarreggio, de Carency et des Dunes. Mais encore une fois cela ne fait rien, j'ai tout de suite vu que vous n'aviez pas l'habitude. »

MARCEL PROUST

ODELETTES

DANS L'OMBRE

*Dans l'ombre, un pin noir murmure ;
Cela convient à la tristesse obscure
De mes pensées,
A l'heure, au temps, à la teinte de l'air.*

*Un concert d'oiseaux, fût-il dispersé,
Serait encor trop clair,
Et trop sombre le bruit du vent,
Et trop décevant
L'écho de mes souvenirs...*

*Mais le pin qui, dans ses ramures,
Filtre ce fugitif murmure
A bien su me ravir*

PRÉFÉRENCES

*Ce soir, en écoutant tinter une heure lente,
Je goûterai donc seul
Les effusions odorantes
Du feuillage de ce tilleul,*

*Cependant que, d'un nez narquois,
Vous humerez, au cours de votre promenade,
L'émanation fade
Du chaud pavé de bois,
Des parfums omnibus ou de vaine pâture,
Quelques relents gâtés
Et des souvenirs de friture...*

Effluves qu'en passant nous laisse un jour d'été.

L'ABSENTE

*Que faire,
Puisque, décidément, je ne sais plus lui plaire ?...*

*Ah ! retrouver une seule fois,
Dans le fond de ses yeux,
Cette image qui naissait pour moi !
J'aimerais mieux
La contempler de nouveau que jouir
Du baiser éperdu de la reine d'Ophir,
(Par exemple) ou du ventre embaumé
De la princesse des Hespérides...*

*Or, quand ses yeux ne sont pas fermés,
Ses yeux sont vides.*

SOUS-BOIS

*Couché dans la fougère,
J'écoute les bruits sourds de la terre :*

*Le susurrement d'une source
Au sein secret des mousses,
Un craquement de feuilles mortes,
Le passage d'une cohorte
D'insectes invisibles...*

*Le soleil criblé
De disques jaunes
La ramure qui me sert de toit,
Et je reçois
Ces belles pièces d'or vivant comme une aumône.*

GILBERT DE VOISINS

FRAGMENTS INÉDITS DU JOURNAL INTIME

AMIEL

La pudeur est une terrible maladie. Pour peu qu'elle ne soit pas combattue assez tôt, et vaincue, elle peut produire dans l'organisme moral autant de ravages que la tuberculose par exemple dans l'organisme physique. « Ce sont les premières manifestations et certains désordres de la puberté, écrit M. Bernard Bouvier à propos d'Amiel, qui ont rempli d'étonnement, puis d'appréhension, cet être pur et vrai, jusqu'à troubler son imagination et paralyser sa volonté ¹. » Il a été effrayé, et n'ayant pas su prendre conseil, il a commencé à songer. Cela devait durer toute sa vie.

Le *Journal intime*, — surtout tel que vont le transformer les fragments inédits qu'apportera la nouvelle édition ² et dont nous donnons ci-après un choix — montre le long progrès de la pudeur dans une âme, la solitude dont elle l'imprègne de plus en plus, l'inertie qu'elle y favorise, et par le même phénomène qui rend phosphorescents les corps en décomposition, la croissante lumière qu'elle y développe. Les dispositions philosophiques d'Amiel, son goût pour l'introspection ne suffisent pas à expliquer le caractère rongeur de sa clairvoyance : il ne peut correspondre qu'à une voie qui lui a été fermée ; il y a une

1. *La Semaine littéraire* (de Genève) du 20 nov. 1920, p. 541.

2. Que prépare M. Bernard Bouvier et qui doit paraître prochainement dans la Collection Helvétique chez les éditeurs Crès à Paris et Georg à Genève.

force en lui qui, pour s'être vu refuser l'expansion, s'exerce à rebours.

Je ne veux pas dire d'ailleurs que la lucidité d'Amiel soit sans égale, ni qu'on n'ait jamais été plus loin que lui dans la connaissance de soi. Trop de piété, trop d'habitude de la morale, trop de regret de l'action le retiennent sur le bord des grandes, des profondes découvertes. Mais par personne peut-être la souffrance de se connaître n'a été ressentie avec autant d'intensité à la fois et de patience ; personne peut-être ne s'est jamais aussi douloureusement imprégné de la faiblesse que la force de l'esprit peut développer dans l'âme.

Pourtant ce livre n'est pas d'un lâche ; la souffrance d'Amiel garde quelque chose de la discrétion qui en fut l'origine ; elle n'accuse personne ; elle ne cherche pas la consolation rétrospective du mauvais hasard. Ce qu'il y a de beau ici et d'héroïque, c'est que pas une fois — que je sache — les événements extérieurs ne sont inculpés ; en même temps que son impuissance, Amiel accepte d'en être la seule cause, faisant ainsi preuve du plus difficile courage qui est de se solidariser avec ses échecs.

JACQUES RIVIÈRE

30 JANVIER 1861

(matin) Levé tard, songeries vides, vaines ou érotiques. Pensé aussi que dans huit mois j'aurai quarante ans. — « Sois homme une fois avant de mourir, » ce mot adressé à Saint-Preux résonnait à mon oreille comme un tonnerre lointain. — Senti avec effroi mon incapacité croissante de tension, d'effort, d'énergie, de virilité physique ou morale. — Un livre et un fils ! était, il y a quelques jours, le résumé de mes vœux. Il est peut-être trop tard pour ce double engendrement. Toutes les ardeurs semblent taries en moi ; la puissance fécondante, la flamme, la passion, la volonté, l'amour, l'espérance, la foi, ne sont plus pour moi que des souvenirs. L'« esprit de joie » dont parle Victor Cherbuliez m'est incon-

nu. Mon volcan s'affaisse sous les cendres ; mon puits s'est comblé ; mon arbre a séché. Je suis indigent, dénué, vieux d'âme sinon de corps. La puissance d'illusion, d'enchantement, de création, d'éloquence, le feu sacré, l'enthousiasme, le talent, le stimulus générateur, le charme, le prestige, le diable au corps, l'élan, tout cela s'est perdu, dissipé, évaporé, envolé. Ma mémoire est dépouillée, mon cerveau stérile, mon cœur aride, ma force consumée, mon courage aboli, mon imagination usée, mon âme abattue et solitaire. Je me sens inutile, misérable, impuissant, et muré dans mon impuissance, sans pouvoir fuir, ni me cacher, ni oublier. Le brouillard gris, froid et morne qui enveloppe à cette heure notre ville n'est pas plus triste que les pensées de mon cœur. Une femme qui sent mourir son fruit dans ses entrailles, sent aussi la vie comme l'abandonner elle-même. Quelque chose aussi en moi est mort, c'est l'espérance, et ce mal intérieur est la source de tous mes maux : apathie, énervement, découragement, désabusement, lâcheté, indifférence, dégoût.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! » — Tu t'enfermes trop avec toi-même, par ascétisme, orgueil, habitude ou curiosité. Tu as besoin de Dieu et des hommes pour conserver la santé de l'âme. Tu le sais, mais tu l'oublies. Tu rougis, tu te caches et tu boucles ta cuirasse. Mauvais moyen : pourquoi y reviens-tu donc toujours ? par lassitude et par défiance. Vivre c'est lutter, vivre c'est se confier. Or l'effort fatigue et l'expérience détache. Tout casse, tout passe, tout lasse, et l'on cesse de s'éprendre pour n'avoir plus à se méprendre ou à se dépandre. Surtout l'on se dégoûte de soi-même. Or l'on oublie que la vie est une épreuve, que Dieu est là, que le bonheur n'est pas la chose essentielle, que l'on ne peut donner sa démission de la vie, que le désespoir est un péché et une révolte.

Rappelle-toi Noël !

Rachète le temps. Ceins tes reins. Obéis. Supporte. Surtout combats contre toi-même, contre ton fatal instinct

d'hypocondrie, contre ta perpétuelle tentation de découragement. — Il faudra une fois rendre compte ; il faut chaque jour rendre grâce. — Nul ne vit pour lui-même ; pense à la mort, et songe à te préparer l'oreiller d'une conscience en repos. Tu n'as maintenant ni quiétude, ni contentement, ni sérénité, ni joie, parce que tu ne fais pas ce que tu devrais faire, parce que tu n'es pas ouvrier avec Dieu, parce que tu n'as pas la paix du cœur. Ta mollesse agitée vient des fluctuations perpétuelles de ton être central, qui n'a ni consistance, ni convictions, ni fixité, ni caractère. Tout chez toi est flottant, indécis, incertain, vague et mobile ; tu crains de conclure, d'affirmer, de vouloir, et même de vivre. Tu n'es qu'hésitation, doute, appréhension, suspension. C'est-à-dire que tu n'es rien de positif, que tu n'es rien ni personne, tu n'es qu'un point d'interrogation, un nuage, une ombre, un soupir, une apparence sans corps. Ce manque de personnalité, d'individualité vient du manque de résolution. Tu es tellement objectif, que tu n'es plus un sujet, un homme. Tu te dissous continuellement dans les choses extérieures, et ne retrouves de toi que la capacité psychologique de t'apercevoir, de faire miroir, écho, aux phénomènes involontaires de ton être. — Tu as presque aliéné ta liberté, et perdu la disposition de tes forces. — Et cependant vivre c'est vouloir sans relâche, c'est restaurer perpétuellement sa volonté.

JEUDI 20 SEPTEMBRE 1866

(9 h. matin). Temps merveilleusement beau. La tentation du voyage grésille tout au fond de mon être. « Comme un oiseau, je voudrais m'envoler ». Calvisson, Sion, Berlin m'ont offert des asiles, et nos monts et nos lacs sourient à l'ermite. Qui sait d'ailleurs pour combien le désir d'échapper à la nécessité, de narguer la raison, de fuir le devoir est dans cette démangeaison de départ. Je

voudrais surtout sauter hors de mon ombre, me débarrasser de moi-même, mettre au rebut ma vieille peau, mon vieil homme, mes sottises, mes fautes, mon passé, mon présent et plonger dans la chaudière d'Eson, pour ressortir changé. Changé de *moi*, renouvelé d'esprit et de volonté, métamorphosé, car rajeuni n'est point suffisant. On se lasse d'être quarante ans dans sa propre compagnie ; on finit par se subir comme un ennui et se traîner comme un boulet. On aspire à devenir un autre. Cette inclination est peut-être un argument contre l'immortalité de l'âme. L'éternité peut apparaître comme une fatigue et un tourment, et non pas seulement comme une récompense. L'impérieux besoin de rafraîchissement et de renouvellement peut aller jusqu'à l'effroi de ce qui dure sans fin. Le cœur loge cette antinomie étrange : soif du toujours, aversion du toujours. Il hait et il adore l'inconstance ; il maudit et il implore le changement. Il veut et il ne veut pas. Monstre incompréhensible ! disait Pascal. — Les anachorètes arrivent même à la satiété de Dieu, comme les gens du monde à la satiété des hommes. Tout finit par ennuyer. L'ennui est l'héritier universel de tous nos désirs. Le gouffre intérieur où toutes nos illusions aboutissent, bâille à son tour d'avoir à dévorer cette fumée renaissante. Vanité des vanités, tout est vanité.

Autre contradiction : toi qui t'amuses d'un rien, tu peux donc t'ennuyer de tout. Est-ce donc le châtiment du badinage d'arriver à ce *fastidium* suprême, où c'est de soi qu'on est écoeuré ? De soi, c'est-à-dire de ses défaites, de ses irrésolutions, de ses misères, de son inguérissable fragilité, de son travail stérile, de ses agitations infécondes, de ses velléités impuissantes. — Es-tu tout neuf ? es-tu tout usé ? qu'es-tu et qui es-tu, insupportable bayard, qui as la monomanie des fustigations inutiles et des admonestations sans résultat ? — Que de tapage, de verbiage et de tortillements, pour retarder ce qui te fait peur, la décision et l'action.

Le vrai bonheur est un abîme ;

Qui se plonge au gouffre sublime

Ressuscite vainqueur !

Il est mille moyens de se tromper soi-même.

Un seul d'avoir la paix : Prendre et porter sa croix !

Es-tu au niveau de tes affaires, en règle avec la vie ? Non, et pourtant tu n'es pas léger, pas libre même. — Cette abominable habitude de vivre à l'aventure, sans but précis, sans projet, sans plan, au hasard des jours, des livres et des circonstances, a fini par te rendre incapable d'adopter un nouveau régime. Tu souffres de ce vide et pourtant le contraire t'épouvante. On peut donc se faire une nourriture de ce qui empoisonne, et une volupté de sa peine. Volupté malsaine, séduction terrible qui est au fond de toutes les habitudes dépravées. Le fin mot de cette séduction, c'est la joie de l'irresponsabilité, le bonheur de se sentir ou de se croire sans maître, la suppression de l'obéissance. La conscience, assoupie comme la mère de Gretchen par un narcotique, laisse carrière ouverte au Faust qui est en nous. Oui, et l'on finit par l'immense solitude et par la satiété de soi-même, jointes à l'horreur de tout remède, horreur que nous inocule régulièrement Satan, avec son habileté de Parthe.

Deux penchants sont en toi qui bravent la raison :

Le goût du suicide et l'amour du poison ;

Cœur solitaire, à toi prends garde !

La passion de se nuire : oh comme je la connais bien, cette passion subtile, fille de la pudeur outrée et du désintéressement honteux ! Il s'agit d'étouffer son cœur, de comprimer ses instincts, de cacher sa sensibilité, de mettre une muselière et un masque à toutes ses tendresses malades qui pourraient appeler ou pleurer, et l'on s'accoutume à ce rôle de bourreau et l'on y prend plaisir. On se couperait la langue plutôt que de parler, et le bras plutôt que de faire un geste. On jouit même à doubler son tour de chaînes et à serrer plus fort ses écrous. — Le tout est de ne pas se livrer, de ne donner aucune prise au monde sur

notre palladium, de sauvegarder notre orgueil. — Mourir dans sa haute tour, invincible au monde, inexpugnable à sa malignité, c'est le vœu de l'être indépendant, qui ne sait obéir qu'à l'amour.

Mais c'est l'amour qui te sollicite et te requiert, en te disant :

Plus de provisoire, il t'est mauvais ; plus de solitude, elle t'est fatale. Tu dois te faire un intérieur, pour dépenser ton âme, pour prendre goût à la vie, pour t'obliger à un travail sérieux.

11 NOVEMBRE 1872

(11 h. matin). La démocratie a ceci d'assommant que les vérités élémentaires y sont toujours à redémontrer, parce que le souverain y est toujours à l'état du mineur le jour de sa majorité. L'avènement continu de masses qui ont le droit avant la capacité et pour lesquelles l'expérience est ridiculisée par le préjugé commode du progrès facile, rend nécessaire cette prédication perpétuelle des rudiments. En outre, il faut parler respectueusement au souverain, en même temps qu'on essaie de lui enseigner l'alphabet. Cette comédie est ennuyeuse.

La démocratie est la forme du gouvernement où les majorités commandent et où les minorités pensent ; où le pouvoir est en raison inverse de l'intelligence, où le droit et la force sont d'un autre côté que la réflexion et que le mérite. La fiction légale est que la majorité sera dominée par la justice et la raison, tandis qu'en fait c'est la passion et le préjugé qui sont les forces prépondérantes. — Les bonnes mesures et les bonnes lois y sont donc un accident heureux ; l'ordinaire, c'est le barbouillage et l'imperfection. L'ère démocratique est l'avènement de la médiocrité en tout genre, et le triomphe des faiseurs. Résultat forcé, parce qu'il est dans la notion même d'égalité, prin-

cipe de la démocratie, et que ce principe, chéri de l'envie et de la jalousie des médiocres, se traduit en aversion secrète pour les supériorités. La démocratie donnera donc habituellement le pouvoir non aux meilleurs et aux plus capables, mais à ceux qui sauront lui plaire ou l'entortiller, se faire valoir ou se mettre en avant. Les remuants, les courtisans, les adroits, les habiles seront ses héros. — Il semble donc que la démocratie est comme la vertu : il en faut, mais pas trop n'en faut. L'élément démocratique dans l'état est précieux, la démocratie pure est le moins recommandable des états. Mais invitez la démocratie à se modifier elle-même, à se donner un contre-poids, à s'élever jusqu'à la sagesse ? Elle vous rira au nez, car sa volonté étant la loi, cette volonté lui paraît en même temps la sagesse et la justice. Le despotisme de la moitié plus un lui paraît la liberté. Se défait-on des illusions qui satisfont nos goûts et flattent notre amour-propre ? Guères. L'amour de la vérité à tout prix n'est la maladie que de peu d'esprits courageux et désintéressés.

18 NOVEMBRE 1872

Le destin me dit : Apprends à te taire, etc. Je n'ai jamais pu ni voulu accepter cette fausse position de parler soi-disant par vanité personnelle et désir de renommée, quand c'était le désir d'être utile ou de faire plaisir qui seul était mon mobile. Dès qu'il m'a été démontré que le public genevois tenait fort peu à m'entendre, il m'a été extrêmement facile de rester coi, car personne n'éprouve moins le besoin de s'imposer que ma *Wenigkeit* ; et je suis trop fier aussi pour chercher à plaire et à séduire. Marc Monnier me disait : Vous tâteriez si bien le pouls au public ! c'est possible, mais je ne sais faire de frais que par sympathie et pour des amis, et le public est la masse des frivoles, des indifférents et des moqueurs. Etre orateur, acteur, courtisan, enjôleur m'est

impossible ; ma douceur devient revêche et raide, sitôt qu'il lui faut entrer dans ce rôle. S'offrir en cible à toutes les malveillances et à toutes les sottises qui font le gros des lecteurs, n'est nullement de mon goût. Il faudrait pour cela ou la démangeaison de la renommée, ou le besoin de gagner de l'argent, ou le sentiment d'un devoir positif, le sentiment net de sa supériorité incontestable ; or ces motifs n'existent pas pour moi. Ma défiance de moi-même a, pour se vaincre, besoin d'appel, d'encouragement et de sympathie ; sinon elle s'esquive et s'efface. Le succès donne seul de l'aplomb et de l'entrain. Le succès m'a manqué, non peut-être au fond, mais il est resté silencieux et ce n'était point assez pour ma modestie. Les témoignages flatteurs ont été trop tardifs et trop rares. Je ne me suis senti en communication qu'avec quelques personnes choisies, et l'on ne fait pas des livres ou des cours pour une demi-douzaine de bons lecteurs. D'ailleurs, pour d'autres causes morales, le bouddhisme m'a envahi ; je me suis dégoûté du vouloir et détaché de tout désir. Avec Épicète, je me suis dit : Abstiens-toi et contiens-toi. Le renoncement est devenu mon habitude. J'ai pris en aversion tous les regrets, en horreur toutes les déceptions, et par conséquent, j'ai dit adieu en bloc à toutes les espérances. Puisqu'il est impossible de satisfaire son cœur, son esprit, sa conscience, son idéal, à quoi bon l'entreprendre ? Puisque le naufrage est sûr, et la noyade certaine, pourquoi disputer sa vie aux flots ? Le laisser-aller, l'abattement, l'indifférence est au bout de cette philosophie. Désillusion et bienveillance, c'est à quoi je suis arrivé. Je crois encore aux belles âmes, mais je ne crois plus qu'à cela. Institutions, croyances, systèmes, préjugés divers, n'ont plus pour moi de prestige et font pour moi question. Le monde m'apparaît comme une fantasmagorie colorée, et ma vie individuelle comme un rêve. Je sens que tout est fluide, fugitif et nous échappe, et que j'échappe à moi-même. La seule réalité incontestable, c'est la douleur.

(1 h. 1/2 soir). Matinée de rêverie. Demandé par lettre à deux personnes si elles connaissent mon individualité ; à supposer que leur jugement coïncide, il y aurait probabilité qu'elles ont raison. Pour moi, j'ai perdu la clef de moi-même et ne connais plus la chose essentielle, mon don particulier, la chose pour laquelle je suis fait, par conséquent ma force, ma mission, ma charge ;

*Edlen Seelen vorzufühlen
Ist der wertheste Beruf.*

« Penser aujourd'hui ce qui sera admis et populaire dans trente ans. » — Voilà deux réponses : celles de Goëthe et de Schopenhauer. Pour moi, je me disais plutôt : comprendre tous les modes de la nature humaine, et faire bien tout ce qu'on fait. — Cette dernière devise semble indiquer peu d'originalité, peu de force créatrice, inventive, peu de volonté, une sorte d'indifférence pour l'action. Agir correctement, sentir et penser juste, ce n'est pas l'idéal d'un artiste, d'un ambitieux, d'un orateur, mais tout simplement d'un critique attentif et d'un brave homme. Dominer les gens, bouleverser les choses n'est point mon fait. Contempler, deviner, aimer, consoler, a toujours eu plus d'attrait. Mon talent est la neutralité désintéressée et l'impersonnalité de l'esprit ; mon goût est la vie des affections. J'ai l'intelligence objective et le cœur tendre. Ce qui m'est antipathique, c'est la vie vulgaire tissée de préjugés, de passions, d'intérêts à la fois égoïstes et ardents, étroits et résolus. Ce qui m'est insupportable, c'est d'agir pour mon compte et pour moi-même. Je ne sais pas m'intéresser à ma personne, à ma carrière, à mes projets, à mon avenir. Cela me paraît grossier, ignoble et vil. Et comme le monde est l'arène où tous les appétits luttent pour se satisfaire, je ne me sens pas du monde livré aux convoiteux, aux forts et aux habiles.

Entre le relatif qui m'assomme et l'absolu que je désespère d'atteindre, je flotte nonchalamment, et je n'agis qu'à la dernière extrémité, toute action étant une loterie, sauf

quand elle est un devoir positif. Dans le doute abstiens-toi, dit le proverbe : or dans toute action facultative, je doute ; et dans toute décision spéculative, j'hésite. — Je n'ai pas ce qui fait la détermination, c'est-à-dire cette illusion qui prend parti pour sa volonté et la croit bonne parce qu'elle est sienne. Pour moi, j'ai toujours l'arrière-pensée que le contraire de ce que je vais dire ou faire était peut-être aussi vrai ou aussi bon. Il me manque l'infatuation de moi-même ou cette obstination de la volonté qui remplace l'infatuation. Je ne suis jamais assez de mon opinion ni de mon parti pour travailler énergiquement dans leur sens. Je n'ai nullement l'évidence de ce qui me convient ou de ce qu'il convient que je fasse. Ma sagacité, mon tact, ma résolution, mon zèle ne peuvent servir que pour autrui.

Singulière organisation : vraiment bouddhique et monastique. J'étais fait pour le dévouement, à condition qu'une tendresse dévouée prît la conduite de mes intérêts personnels. Et la destinée a eu l'ironie de me condamner au *self government* depuis mon enfance, à l'isolement et au célibat, dans mon âge mûr. A quoi m'a servi mon indépendance ? simplement à m'abstenir. Je n'ai pas su me bâtir une existence à mon gré ; je n'ai fait que retirer pieds et pattes sous ma carapace pour soutenir les intempéries extérieures. Et encore, je n'ai pas osé être stoïcien ou bouddhiste jusqu'au bout, avec une logique intrépide. Je n'ai été ni oriental ni occidental, ni homme ni femme tout à fait, je suis demeuré amorphe, atone, agame, neutre, tiède et partagé. Pouah !

10 JUIN 1875

Le pessimisme contemporain me fait mal aux moelles. C'est le système de la désolation et comme la gageure du désespoir. Et ce qui me navre c'est la force de ses arguments. Un penseur sans parti pris souffre de toutes les douleurs de tous les systèmes. Sa vie est l'inoculation à lui-même de toutes les maladies spirituelles de l'humanité.

11 JUIN 1875

(8 h. matin). Ciel strié de cirres, température charmante... Le bleu dévore peu à peu les nuages, le bien surmonte le mal : accroc au pessimisme. Mais un détail s'efface dans l'ensemble.

La vie en somme est-elle un bien ? Voilà la question. Vaudrait-il mieux que le monde ne fût pas ? Tel est le problème.

19 MAI 1878

... Ceux qui savent répugnent à quereller constamment ceux qui jugent sans savoir. Ils n'ont point de terrain commun. Les premiers croient que nos idées ont à se conformer aux faits, les seconds que nos idées créent les faits, qu'il n'y a point de faits. L'ère démocratique ramène toujours la tendance de Protagoras, mais le sophisme reste inconscient chez les multitudes de perroquets dont se composent les foules et les coteries.

Les naïfs cherchent la vérité ; les autres ne reconnaissent que les opinions dont peuvent se nourrir ou s'étayer leur intérêt, leur vanité ou leur passion ; la vérité est une bête de somme qu'ils exploitent, bâtent, enchaînent, dressent pour leur service. Quelle église, quel parti politique ne dénature l'histoire à son profit ? Dans les questions humaines, la vérité n'arrive à se faire jour qu'après l'épuisement de toutes les formes de l'erreur, de tous les modes de l'abus.

Ce qu'il y a de plus rare, c'est la parfaite droiture de volonté, et ce qui l'est presque autant c'est la liberté de l'esprit, la dépréoccupation lucide. — Aussi les jugements de milliers d'individus ne sont-ils que des insignifiances numériques. Qu'importe ce verbiage de gens qui ne sont pas dans les conditions visuelles et morales où l'on peut être un témoin. La critique des opinions conduit au mépris

presque général des opinions. « Un homme en vaut pour moi trente mille, » disait Héraclite.

La critique est-elle une science ? oui, dans un sens, puisqu'on peut dresser le catalogue de ses conditions préalables et de ses exercices préliminaires ; mais elle est surtout un don, un tact, un flair, une intuition, un instinct et dans ce sens, elle ne s'enseigne pas et ne se démontre pas, elle est un art. Le génie critique, c'est l'aptitude à discerner le vrai sous les apparences et dans les imbroglio qui le dérobent, à le découvrir malgré les erreurs du témoignage, les fraudes de la tradition, la poussière des temps, la perte ou l'altération des textes. C'est la sagacité chasserresse que rien n'abuse longtemps et qu'aucun stratagème ne dépiste. C'est le talent du juge d'instruction qui sait interroger les circonstances et faire jaillir un secret inconnu de la pression de mille mensonges. Le vrai critique sait tout comprendre, mais il ne consent à être la dupe de rien, et ne fait à aucune convention le sacrifice de son devoir, qui est de trouver et de dire le vrai. — Avec les vivants, avec les institutions présentes, avec tout ce qui est vindicatif, armé, menaçant, irritable, il peut être obligé à des égards et à des prudences, à des attentions et à des sourdines qui le vexent ; mais il veut voir clair, s'il n'ose ou ne peut faire voir clair. Les affectations, les poses, les masques, les charlatanismes, les boniments, les supercheries l'ont en aversion. Il doit être pour le faux, comme la voix redoutée et légendaire,

..... qui fait dire aux roseaux :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

O le critique ouvert et indulgent mais incorruptible et infailible, l'Éaue de la littérature, sans faiblesse et sans humeur, où est-il ? combien y en a-t-il ? lequel a pris la devise de Jean-Jacques : *Vitam impendere vero* ? Hélas !

31 JUILLET 1878

Il y a du cuistre, du butor, du rustre, du lourdaud, du manant, du pédant, c'est-à-dire du sot dans une quantité de savants en us, qui ne sont pas hommes du monde. Cela justifie l'antipathie de bien des Français instruits pour les pesanteurs germaniques. Le Germain n'a pas la finesse de race, la distinction innée ou acquise, la politesse des hommes du midi ; il manque de grâce et de légèreté.

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

Dès qu'il sort de sa *Gründlichkeit*, de son *Innerlichkeit*, de sa profondeur et de son intimité, il se montre à son désavantage, et il va jusqu'au bout de ses défauts, n'étant pas averti par le tact social, de la limite à ne pas dépasser. Une fois dévoyé, émancipé, perverti, il sera plus grossier, plus vil, plus ignoble que personne.

Loi d'ironie. *Corruptio optimi pessima*. Il serait bien fâcheux qu'il n'existât que des Allemands ; car si l'Allemand a des qualités de premier ordre, il a des défauts proportionnels. Aucun peuple ne peut être supprimé sans dommage. Toutes les nations réunies ne sont pas de trop pour représenter l'homme un peu complet. Chaque nation prise par son côté faible est une grimace, une caricature de l'humanité ; il faut qu'elles se contrebalancent. Réciproquement les beaux spécimens de chaque nation se font valoir par leurs contrastes.

Je m'aperçois que je n'aime que l'homme type, l'homme idéal et que le nationalisme ne me retient pas sous son préjugé. Les défauts genevois me choquent autant que les laidiers bernoises, et je ne suis pas sûr de préférer les Suisses aux Américains, les Français aux Allemands, les Européens aux Asiatiques, les chrétiens aux musulmans.

Il me semble pourtant mettre le Blanc au-dessus des races de couleur, et placer l'Hellène du temps de Miltiade au-dessus de la plupart des peuples. Pourtant mes affinités instinctives sont plutôt individuelles. Il y a certaines créatures qui m'attirent, mais dans le cours de l'histoire et dans le présent, je ne les crois pas nombreuses ; du moins à cette minute je n'en saurais nommer beaucoup. Toutes les insuffisances et imperfections me blessent esthétiquement, et quoique je les entoure d'indulgence, elles m'ôtent cette admiration qui est une des conditions de l'amour. Mon individu tombe sous le coup de cette loi, et je me trouve trop laid, trop faible, trop mauvais, pour m'honorer de mon amour.

L'amour-enthousiasme ne m'est donc plus possible. Reste l'amour-charité, l'amour fraternel et paternel, celui qui veut secourir, fortifier, réjouir, ennoblir son objet. Celui-là peut aimer un être et un peuple pour ses misères et ses souffrances, pour ce qui lui manque et pour ses difformités morales, plutôt que pour ses excellences et ses privilèges. L'amour-compassion trouve toujours de l'emploi, quand l'amour-admiration n'en a plus.

26 MAI 1880

Une chose me révolte toujours, c'est la frivolité des motifs qui en démocratie décident des grandes choses. L'accident, la niaiserie, la passion jouent un rôle exorbitant dans les affaires. Une bétise du président, l'absence de tel ou tel député, une surprise, une négligence, en un mot le hasard peut amener oui au lieu de non. Cela ôte tout prestige à l'assemblée législative et toute majesté à ses décrets. Ce n'est que par une fiction légale que nous respectons la loi. — Il ne faut regarder de près ni le Tribunal, ni le collège des médecins, ni la réunion des députés, ni les Consistoires ni les Conciles, si l'on veut croire à la justice, à la science, à

la sagesse, à la foi, à l'inspiration. — Il faut protéger sa naïveté, si l'on ne veut pas arriver au scepticisme. — Du reste, toutes ces choses idéales, la Patrie, l'Eglise, la Nation, l'Humanité, la Science, la Civilisation, l'Art, ne s'aperçoivent qu'à distance, lorsqu'on cesse de distinguer les individus qui les représentent. L'imagination et l'enthousiasme noient toutes les misères, imperfections, défauts des individus réels et présents dans l'ensemble grandiose qu'ils sont censés composer. La Postérité, le Public, sont encore de ces belles chimères que l'esprit personnifie. Le réel nous remplit d'ironie, de dédain ou d'amertume, et nous devons le poétiser pour le rendre supportable. Pour voir le Christianisme, il faut oublier presque tous les chrétiens. Pour reprendre un peu de foi, il faut reconstituer le nimbe que l'expérience dissout et disperse, il faut se refaire de l'illusion.

Le sentiment critique est chez toi si vif, que toutes les laideurs, les pauvretés, les erreurs, les insuffisances humaines te sautent aux yeux et te prennent à la gorge. Tout ce qui n'est pas parfait te fait souffrir. Aussi la solitude t'est nécessaire pour reprendre l'équilibre et revenir à l'indulgence. Elle t'est bonne aussi pour oublier le train de ce monde où c'est le plus souvent la queue qui conduit la tête, la force qui l'emporte sur l'esprit, la volonté qui précède l'intelligence, où c'est rarement le plus autorisé, le plus expert qui dirige, qui prononce, qui organise, qui exécute. — Tu as le malheur de ne pouvoir t'agenouiller devant l'Opinion, devant le Journalisme, devant le Suffrage universel, devant la Démocratie, parce qu'un moindre mal n'est pas un bien, et qu'une fiction n'est pas une vérité. Tous ces prétendus principes sont presque aussi nuisibles qu'utiles et faux que vrais. Bref, tu ne reconnais que des supériorités individuelles ; les collectivités ne sont point organes de science ni de sagesse. Tous les fétiches te répugnent. Mais tu sais que cette disposition désabusée est un malheur.

On ne se doit jamais brouiller avec son temps. Il faut au contraire remercier les gens qui veulent bien être législateurs, médecins, administrateurs, pédagogues, journalistes, etc. et se dire que sans eux tout irait plus mal encore. Tout nombre comparé à l'infini devient nul, mais comparé à zéro devient quelque chose. Il ne faut mépriser rien de ce qui agit. Les préjugés régnants sont des moteurs. Ce n'est pas la vérité qui produit des effets, c'est ce qui est tenu pour vrai, donc la croyance et l'opinion ; et comme l'opinion résulte moins des arguments que des intérêts, des goûts, des aversions, des habitudes, l'opinion est à consulter comme un fait. Se garder de l'esprit polémique, frondeur et mécontent. On serait pris dans les querelles jusqu'à la mort. Il faut au contraire réduire au minimum la surface de flottement et ne se heurter au monde que juste pour conquérir son indépendance personnelle. Du reste renoncer à tout donquichottisme ; ne pas vouloir corriger les gens malgré eux, ni les rendre heureux de la manière qui les agace. Réclamer la paix et accorder la paix. Neutralité armée. Respect pour le droit de chacun de déraisonner et de dérailler à sa fantaisie. Ne dégâiner que pour la justice, et n'obliger personne à boire sans soif. Tels sont les conseils de la sagesse.

Mais ceux de la générosité, c'est d'offrir le pain de son four, le fruit de son arbre, l'eau de son puits. Le sage doit contribuer au travail de l'espèce. Sa contribution c'est de dégager de la lumière. Son devoir c'est de mettre son lumignon sur un boisseau, pour que le passant en profite s'il veut.

N'exagérons rien. Qu'un professeur professe, il a payé sa dette principale. Il ne doit pas son verdict sur les questions qu'on ne lui soumet point. Il peut dire comme ce Lacédémonien : « Je suis heureux que Sparte ait trois cents citoyens mieux qualifiés que moi pour diriger la chose publique. » Dans les choses que je connais le moins mal, mon avis n'est pas demandé et ne pèse pas : qu'est-ce à

dire ? C'est que je ne fais pas l'effet compétent et qu'on n'a pas besoin de moi. Ma paresse s'en accommode et ma modestie y acquiesce. — Cela me laisse ce que j'aime le mieux, ma liberté.

Une grande partie de mes aptitudes n'auront servi de rien. Genève n'a pas tiré de moi la sixième partie des utilités qui étaient dans ma nature. A qui la faute ? La concurrence double l'activité des ambitieux qui se font valoir ; la jalousie rencontrée décourage le zèle désintéressé qui ne sait que s'offrir. Depuis trente et un ans j'ai appris à me circonscrire toujours plus, et à cette heure je tourne dans un cercle de trois pieds de large, dont le centre est mon encrier. Je répète avec Descartes, et le grillon :

Pour vivre heureux vivons caché.

AMIEL

TROMPETTES AU SOLEIL

*Délire des cuivres éclatants,
Fanfares, cavalcades, pavois de l'escadre,*

*Pour tout cela crie et gesticule
Une joie âpre de foule drue.*

*Mais je sais que cette matinée
Ne veut pas d'un tel cérémonial :
La mer le dément de tous ses bleus
Que remue doucement une brise,
Et par cette unique voile blanche.*

*Non ! ce ne devrait être qu'un jour
De caresses et de confidences sans mots.*

*Et pourtant nulle amertume en moi :
J'en remercie les filets qui sèchent
Sur le quai brûlant, la barque verte,
Et cet enfant aux pieds nus
Qui se regarde sourire
Dans le miroir de l'eau claire.*

CITRONS

*Les citrons, dans le soleil,
Jaillis de toutes les branches
Font de dures lumières dorées
Pareilles à de secs coups de poings.*

*Il m'en vient à la bouche une âpre saveur
Comme si j'avais mordu dans cette pulpe.*

*Ah! depuis ces petits fruits
Jusqu'aux iris blancs cambrés
Il n'y a qu'un goût acide
Dans ce jardin de midi.*

*Il n'y a que des parfums
Impitoyables aux sens
Comme un toucher de soie rêche.*

J'en frissonne.

*Mais voici qu'il me vient un doux soupir
À découvrir, seules grâces,
Des pamplemousses gonflés, mais si pâles,*

Et ton regard dans mon souvenir.

LES BOUÉES

*Feux verts, feu rouge,
Les trois bouées qui marquent la passe
Me sont douces comme une habitude.*

*Elles m'ont suivi :
Je les ai connues sous le Pharo
Par des soirs d'hiver
Où les brumes brouillaient leurs fanaux,
Et maint navire,
Aux arrivées nocturnes,
M'a conduit dans leur sûr intervalle.*

*Mais je les retrouve plus fixées,
Dans certaine nuit de la mi-août,
A l'entrée d'un calme port d'Afrique.*

*De la terrasse qui dominait,
Par-dessus les jardins et les fleurs,
Nous les apercevions tout au loin
Luisant sur des cimes de feuillages,
Il nous venait de tièdes senteurs...*

*Douces bouées,
N'est-ce pas un signe de ma vie
Vos clartés fidèlement présentes,
Et par elles, sur mes lèvres,
Ce goût de baisers ?*

GABRIEL AUDISIO

AMBROSE BIERCE

Depuis Edgar Poe, à qui on le compare souvent, il n'y a pas eu dans la littérature américaine de figure plus captivante et de plus noble allure que celle d'Ambrose Bierce. Sa vie fut un véritable roman de cape et d'épée : soldat valeureux, polémiste virulent, romancier, nouvelliste, poète, journaliste et aventurier, il a choisi de finir dans le mystère et, à l'âge où les écrivains qui ont fait preuve de longévité ne songent qu'à terminer paisiblement leurs jours sous la coupole d'un institut ou les mélancoliques tonnelles d'une maison de retraite, cet extraordinaire paladin des lettres s'engagea comme un jeune homme dans l'armée révolutionnaire de Villa. Depuis lors (c'était en 1913) on ne sait au juste ce qu'est devenu Bierce. Des récits circonstanciés existent de son exécution par les *Fédéraux* mexicains. Mais il semble qu'il convient d'accueillir ces reportages avec scepticisme. D'ailleurs Bierce, s'il était vivant, aurait aujourd'hui soixante-dix-neuf ans. Il a vraisemblablement terminé sa carrière d'écrivain. Elle fut remarquable. De ses œuvres — une dizaine de volumes — il restera deux recueils de nouvelles : *In the Midst of Life* et *Can Such Things Be ?* contes d'horreur et de mystère où se donna libre cours la « brutale imagination »¹ du maître, et une poignée d'épigrammes en vers et en prose où flamboie son mordant esprit satirique. Les meilleures de celles-ci se trouvent dans son *Devil's Dictionary*. M. Vincent Starrett a publié une précieuse plaquette biographique et critique : *Ambrose Bierce*, Chicago, Walter M. Hill éditeur, 1920. Le conte qu'on va lire est extrait de *The Great Modern American Stories*, anthologie compilée par feu William Dean Howells et publiée à New-York par MM. Boni and Liveright.

V. M. LLONA

1. L'épithète est de Gertrude Atherton.

UN INCIDENT AU PONT D'OWL-CREEK ¹

I

Ceci se passait dans le nord de l'Alabama. Un homme était debout sur un pont de chemin de fer, les yeux baissés vers l'eau rapide qui coulait à vingt pieds sous lui. Il avait les mains derrière le dos, les poignets liés par une cordelette. Une corde encerclait étroitement son cou. Elle était attachée à une forte poutre transversale au-dessus de sa tête et retombait jusqu'au niveau de ses genoux. Quelques planches jetées sur les traverses soutenant les rails supportaient l'homme et ses exécuteurs — deux soldats de l'armée fédérale ² dirigés par un sergent qui, dans la vie civile, avait dû être shériff-adjoint ³. A peu de distance et sur la même plateforme se tenait un officier en grande tenue, armé. C'était un capitaine. Une sentinelle se dressait à chacune des extrémités du pont, l'arme au bras, c'est-à-dire le fusil maintenu verticalement devant l'épaule gauche,

1. Le mot « creek » aux Etats-Unis signifie un cours d'eau sans importance géographique, plus large et plus profond qu'un ruisseau, moins considérable qu'une rivière.

2. L'Armée fédérale, ou Armée du nord, luttait pour le maintien de l'Union Fédérale entre les différents Etats de la nation américaine, contre l'Armée confédérée ou sudiste.

3. Aux Etats-Unis, les shériffs sont les exécuteurs des lois et, comme tels, procèdent aux exécutions capitales. Leurs adjoints font office de valets de bourreau.

la gâchette sur l'avant-bras barrant la poitrine, — position de parade qui oblige le corps à se tenir raide. Il ne paraissait pas qu'il entrât dans les attributions de ces hommes de s'inquiéter de ce qui se passait au centre du pont ; ils étaient simplement chargés d'interdire l'accès de la passerelle qui le traversait.

Passé l'une de ces sentinelles, on n'apercevait personne ; on voyait le chemin de fer filer tout droit, s'enfoncer dans une forêt sur une distance d'environ cent yards, puis, s'incurvant à cet endroit, disparaître à la vue. Sans doute y avait-il plus loin un poste avancé. L'autre rive du cours d'eau était en terrain découvert — une pente douce surmontée d'une palissade de troncs d'arbres verticaux, percée de meurtrières pour les tireurs avec une embrasure par laquelle sortait la gueule d'un canon de bronze commandant le pont. A mi-chemin sur la pente entre le pont et le fortin se tenaient les spectateurs — une compagnie d'infanterie en rang, au « repos de parade », les crosses des fusils posées sur le sol, les canons légèrement inclinés en arrière contre l'épaule droite, les mains croisées sur la monture. Un lieutenant était debout à la droite de la compagnie, la pointe de son épée piquée en terre, les mains à plat sur le pommeau. A l'exception du groupe des quatre hommes au centre du pont, personne ne bougeait. La compagnie faisait face au pont, les yeux figés, immobile. On aurait pu prendre les sentinelles, tournées vers les rives, pour des statues destinées à orner le pont. Le capitaine se dressait, les bras croisés, silencieux, surveillant ses subordonnés, mais sans faire un geste. La mort est un personnage de marque : lorsqu'elle arrive précédée d'un annonciateur, il faut qu'elle soit reçue avec des marques de respect cérémonieux, même par ses familiers. Dans le code de l'étiquette militaire, le silence et l'immobilité sont des formes de déférence.

L'homme qu'on s'occupait à pendre paraissait avoir trente-cinq ans. C'était un civil, à en juger par son costume, qui était celui d'un planteur. Ses traits étaient beaux — le

nez droit, la bouche ferme, le front large et découvert, car ses cheveux longs et bruns étaient rejetés en arrière et retombaient sur le col d'une redingote bien ajustée. Il portait la moustache et l'impériale ; ses yeux, grands et d'un gris foncé, avaient une expression de bonté assez inattendue chez un homme dont le cou se cravatait de chanvre. Evidemment il ne s'agissait pas d'un vulgaire assassin. Dans sa libéralité, le code militaire pourvoit à la pendaison d'une grande variété de personnes dont les gentlemen ne sont pas exclus.

Leurs préparatifs terminés, les deux soldats s'écartèrent et chacun retira la planche sur laquelle il s'était tenu. Le sergent se tourna vers le capitaine, salua et se plaça derrière l'officier qui, à son tour, s'écarta d'un pas. Ces mouvements laissèrent le condamné et le sergent debout aux extrémités opposées de la même planche qui reposait sur trois des traverses du pont. Le bout sur lequel se tenait le condamné atteignait presque une quatrième traverse. Cette planche avait été maintenue en place par le poids du capitaine ; elle l'était à présent par celui du sergent. Sur un signe du premier, l'autre allait faire un pas de côté, la planche basculerait et l'homme tomberait entre deux traverses. Ces dispositions étaient parlantes, même pour la victime. Son visage n'avait pas été voilé ni ses yeux bandés. Il abaissa un moment son regard vers son « support précaire », puis le laissa errer sur l'eau tourbillonnant sous ses pieds. Un bout de bois qui dansait à la surface attira son attention et ses yeux le suivirent au fil du courant. Comme il allait lentement ! Que cette rivière était paresseuse !

Il ferma les yeux afin de concentrer ses dernières pensées sur sa femme et sur ses enfants. L'eau, muée en or par la magie du soleil matinal, la brume mélancolique traînant sur le rivage, le fort, les soldats, la planche à la dérive, tout cela avait détourné son attention. Mais soudain il éprouva une nouvelle sensation. Frappant à travers le sou-

venir de ceux qui lui étaient chers, c'était un son dont il ne pouvait se délivrer, ni comprendre l'origine, une percussion aiguë, nette, métallique comme les coups de marteau sur l'enclume : ce bruit en avait exactement les vibrations. Qu'était cela ? Était-ce incommensurablement éloigné ou tout proche ? On aurait dit l'un et l'autre. Les résonnances en étaient régulières, mais aussi lentes qu'un glas d'agonie. Il attendait chaque nouveau son avec impatience et — il ne savait pourquoi — avec appréhension. Les intervalles de silence devinrent progressivement plus longs jusqu'à l'affoler. Mais, tout en s'espaçant, les sons augmentaient en force et en acuité. Ils blessaient son oreille comme des coups de couteau. L'homme eut peur de ne pouvoir s'empêcher de crier. Ce qu'il entendait, c'était le tic-tac de sa montre.

Il ouvrit les yeux et revit l'eau au-dessous de lui. « Si seulement je pouvais libérer mes mains, pensa-t-il, je me débarrasserais du nœud coulant et je sauterais dans l'eau. En plongeant, j'esquiverais peut-être les balles et, en nageant vigoureusement, j'atteindrais la rive pour me jeter dans les bois et m'enfuir jusque chez moi. Ma maison, grâce à Dieu, est toujours en dehors de leurs lignes ; ma femme et mes enfants ne se trouvent pas encore au pouvoir des envahisseurs. »

Comme ces pensées qui doivent ici être traduites par des mots passaient en éclairs dans le cerveau du condamné plutôt qu'elles ne s'y formaient, le capitaine fit un signe de tête au sergent. Le sergent s'écarta d'un pas.

II

Peyton Farquhar était un planteur fortuné, d'une famille de l'Alabama, ancienne et hautement respectée. Propriétaire d'esclaves et, comme tel, politicien, il s'était naturellement trouvé sécessionniste du premier jour et

ardemment dévoué à la cause du Sud. Certaines circonstances lui avaient formellement interdit de s'enrôler dans cette armée, vaillante mais malheureuse, dont la campagne s'était terminée par la chute de Corinthe et il s'irritait de cette entrave inglorieuse, souhaitant ardemment de pouvoir libérer ses énergies, de trouver l'occasion de se distinguer dans la vie plus large du soldat. Cette occasion, il le sentait, devait se présenter, comme elle se présente à tous en temps de guerre. En attendant, il faisait tout ce qu'il pouvait. Aucune mission n'était trop humble pour qu'il ne l'acceptât, s'il pouvait par là aider le Sud, aucune aventure trop périlleuse pour qu'il ne s'y lançât, si elle était compatible avec la dignité d'un civil qui était soldat de cœur et qui, candidement et sans y regarder de trop près, appliquait le proverbe un peu facile que tout est permis en amour et en guerre.

Un soir que Farquhar et sa femme étaient assis sur un banc rustique près de l'entrée de leur propriété, un cavalier tout poudreux portant l'uniforme gris ¹, s'approcha de la grille et demanda à boire. Mrs. Farquhar se leva pour le servir elle-même. Pendant qu'elle allait chercher l'eau, son mari s'enquit avec avidité des nouvelles du front.

— Les Yanks ² sont en train de réparer les chemins de fer, dit l'homme, et se préparent à une nouvelle marche en avant. Ils ont atteint le pont d'Owl-Creek, l'ont remis en état et ont construit une palissade sur la rive nord. Le commandant a lancé un avis, qui est affiché partout, pour faire savoir que tout civil surpris à détériorer le chemin de fer, les ponts, les tunnels ou les trains, sera pendu sans jugement. J'ai vu l'avis.

— A quelle distance se trouve le pont d'Owl-Creek ?

— A une trentaine de milles.

1. Les armées du Sud étaient vêtues de gris ; celles du Nord de bleu.

2. Sobriquet que donnaient aux soldats de l'Armée fédérale leurs adversaires de l'Armée confédérée.

— N'y a-t-il aucun corps de troupes de ce côté-ci de la crique ?

— Seulement un piquet posté à un demi-mille plus loin, sur le chemin de fer, et une seule sentinelle au bout du pont, de notre côté.

— Supposez qu'un homme — un civil, candidat à la potence, réussisse à éviter le petit poste et — qui sait — à se débarrasser de la sentinelle, dit Farquhar en souriant. Que pourrait-il accomplir ?

Le soldat réfléchissait.

— J'étais là il y a un mois, répondit-il. J'ai remarqué que les inondations de l'hiver dernier avaient déposé une grande quantité de bois flottant contre la pile de ce côté du pont, qui est également en bois. Il est sec à présent et brûlerait comme de l'étoupe.

La dame avait apporté de l'eau. Le soldat but. Il remercia cérémonieusement, s'inclina devant le mari et s'éloigna. Une heure après, la nuit tombée, il repassa devant la plantation, galopant vers le nord, dans la direction même d'où il était venu. C'était un espion fédéral.

III

Précipité à travers l'armature du pont, Peyton Farquhar perdit connaissance et fut comme s'il était déjà mort. Il sortit de cet état — après des siècles, lui sembla-t-il — par le fait de la souffrance que lui infligeait une pression violente sur la gorge, immédiatement suivie par une sensation d'étouffement. De vives, de poignantes douleurs semblaient fulgurer de son cou, de haut en bas, le long de toutes les fibres de son corps. Ces douleurs paraissaient jaillir comme de la lumière le long de ramifications bien définies et battre comme un pouls, périodiquement, avec une rapidité inouïe. On aurait dit des courants de flammes palpitantes. Il n'était conscient de rien, si ce n'est

d'une sensation de plénitude allant jusqu'à la congestion. Aucune de ces sensations n'était accompagnée de pensée. La partie intellectuelle de son être était déjà annihilée ; il ne lui restait que la faculté de sentir, et sentir était un tourment. Il se rendait compte qu'il remuait. Enfermé dans un lumineux nuage, dont il n'était que le cœur enflammé, sans substance matérielle, il se balançait suivant des arcs d'oscillation inconcevables, comme un vaste pendule. Puis tout à coup, avec une soudaineté terrible, la lumière qui l'enveloppait fut projetée en l'air avec le bruit que fait un gros jaillissement d'eau ; un rugissement terrifiant remplit ses oreilles et tout devint noir et froid. La faculté de penser lui fut rendue : il comprit que la corde s'était rompue et qu'il était tombé dans l'eau. La sensation de strangulation ne s'était pas aggravée ; le nœud coulant serré autour de son cou le suffoquait et empêchait l'eau de pénétrer dans ses poumons. Mourir par pendaison au fond d'une rivière — l'idée lui sembla plaisante. Il ouvrit les yeux dans l'obscurité et vit au-dessus de lui un rayon de lumière, mais combien distant, combien inaccessible. Il continuait à descendre, car la lumière devenait de plus en plus faible, jusqu'à n'être plus à peine qu'une lueur. Puis, elle commença à croître et à s'aviver, et il comprit qu'il remontait vers la surface — il le comprit avec répugnance, car il se sentait très bien. « Etre pendu et noyé, pensa-t-il, cela n'est point si mal ; mais je ne souhaite pas d'être fusillé par surcroît. Non ; je ne veux point être fusillé : cela n'est pas de jeu. »

Il ne se rendait pas compte qu'il accomplissait un effort, mais une vive douleur aux poignets l'avertit qu'il cherchait à dégager ses mains. Il prêta à cette lutte son attention, en quelque sorte avec un intérêt d'amateur, comme un badaud observe les tours d'un acrobate. Quel splendide effort ! Quelle force magnifique et presque surhumaine ! Ah ! voilà du beau travail ! Bravo ! Les liens se relâchent ; ses bras s'écartent et flottent au-dessus de sa tête ; il aperçoit

vaguement ses mains de chaque côté dans la lumière grandissante. Il les regarde avec curiosité tandis que l'une après l'autre elles s'agrippent à son col sur le nœud coulant. Elles l'arrachent et le rejettent furieusement, et il semble onduler comme un serpent d'eau. « Remettez-le en place ! Remettez-le en place. » Il lui parut qu'il criait cela à ses mains, car à la suppression de son carcan avaient succédé les affres les plus horribles qu'il eût encore ressenties. Son cou lui faisait atrocement mal ; son cerveau était en feu ; son cœur, qui ne palpitait que faiblement, fit un grand bond, comme s'il cherchait à s'échapper de sa gorge. Son corps entier était torturé et tordu par une angoisse insupportable. Mais ses désobéissantes mains ne prêtaient aucune attention à ses ordres. Elles battaient l'eau vigoureusement, à coups rapides, se dirigeant vers le bas, le forçant à gagner la surface. Il sentit sa tête émerger ; ses yeux furent aveuglés par la lumière du soleil ; sa poitrine se dilata convulsivement et avec un suprême spasme d'agonie, ses poumons engouffrèrent un grand trait d'air qu'instantanément il rejeta dans un grand cri.

Il se trouvait à présent en pleine possession de ses facultés physiques. Elles étaient, en vérité, surnaturellement avivées et alertes. Quelque chose dans la terrible perturbation de son organisme les avait exaltées et affinées à un tel point qu'elles enregistraient des détails de choses qu'auparavant il n'aurait jamais aperçus. Il sentait les rides de l'eau sur son visage et entendait les sons qu'elles produisaient en le frappant l'une après l'autre. Il tourna les yeux vers la forêt, distingua chacun de ses arbres, les feuilles et les veinules de chaque feuille ; y aperçut même des insectes, des sauterelles, des mouches aux corps brillants, de grises araignées tendant leurs toiles de rameau à rameau. Il nota les couleurs prismatiques de toutes les gouttes de rosée sur un million de brins d'herbe. Le bourdonnement des moucheron qui dansaient au-dessus des remous du courant, le frémissement des ailes des libellules, les batte-

ments des pattes des araignées d'eau, pareilles à des avirons — tout cela formait une musique qu'il percevait. Un poisson glissa sous ses yeux et il entendit l'élan de son corps divisant l'eau.

Il était venu à la surface, tourné dans le sens du courant ; en un instant, le monde visible parut virer lentement, lui-même servant de pivot au mouvement, et il vit le pont, le fort, les soldats sur le pont, le capitaine, le sergent, ses deux bourreaux. Ils se silhouettaient sur le ciel bleu. Ils criaient et gesticulaient, le montrant du doigt. Le capitaine avait préparé son pistolet, mais il ne tira pas : les autres étaient sans armes. Leurs mouvements semblaient grotesques et en même temps horribles, leurs formes gigantesques.

Tout à coup il entendit une violente détonation et quelque chose frappa rudement l'eau à quelques pouces de sa tête, lui éclaboussant le visage de poussière d'eau. Il entendit une deuxième explosion et vit une des sentinelles, le fusil à l'épaule, un léger nuage s'élevant au bout. L'homme dans l'eau vit l'œil de l'homme sur le pont fixant le sien à travers la hausse du fusil. Il observa que cet œil était gris et se rappela avoir lu que les yeux gris étaient les plus perçants et que tous les tireurs célèbres avaient les yeux de cette couleur. Pourtant, celui-ci l'avait manqué.

Un contre-tourbillon avait saisi Farquhar et lui avait fait faire un demi-tour ; il regardait à nouveau la forêt sur la rive opposée au fort. Une voix claire et qui psalmodiait s'éleva derrière lui et franchit l'eau avec une netteté qui dominait tous les autres sons, même le battement des vaguelettes dans ses oreilles. Bien qu'il ne fût pas militaire, il avait suffisamment fréquenté les camps pour connaître la signification redoutable de ce chantonnement ; le lieutenant posté sur la rive venait prendre part aux travaux de la matinée. Avec quelle froideur — avec quelle intonation impitoyable et calme, imposant le flegme à ses hommes — tombèrent ces mots cruels à intervalles exactement mesurés :

— Garde... à vous.... Apprêtez... armes..... En joue.... Feu.....

Farquhar plongea — plongea aussi profondément qu'il le put. L'eau mugit à ses oreilles comme la voix du Niagara, et cependant il entendit le tonnerre assourdi de la décharge et, s'élevant de nouveau vers la surface, il rencontra des morceaux de métal brillants, singulièrement aplatis, oscillant lentement dans leur descente. Plusieurs d'entre eux touchèrent son visage et ses mains, puis glissèrent, continuant leur chute. L'un se logea entre son col et sa peau ; comme il le brûlait, il l'arracha.

En s'élevant de nouveau à la surface, la bouche ouverte pour respirer, il vit qu'il était resté longtemps en plongée ; il était perceptiblement plus loin dans le courant et plus près du salut. Les soldats avaient presque fini de recharger leurs armes ; les baguettes de métal brillèrent toutes à la fois dans le soleil lorsqu'elles furent retirées des canons des fusils, retournées en l'air et enfoncées dans leurs douilles. Les deux sentinelles tirèrent encore une fois, séparément et sans résultat.

L'homme aux abois vit tout cela par-dessus son épaule ; il nageait à présent avec vigueur dans le sens du courant. Son cerveau était aussi fort que ses bras et ses jambes ; il pensait avec la rapidité de l'éclair.

— L'officier, raisonna-t-il, ne commettra pas une deuxième fois cette erreur de blanc-bec. Il n'est pas plus difficile d'éviter un seul coup de feu qu'une décharge. Il a probablement donné l'ordre à présent, de tirer à volonté. Que Dieu m'aide, je ne puis les éviter tous !

Un éclaboussement jaillit à deux yards de lui, suivi par un son violent, tumultueux, décroissant, qui parut retourner au fort et y mourir dans une explosion dont la rivière elle-même fut agitée dans ses profondeurs. Une nappe d'eau jaillit, se recourbant sur lui, tomba sur lui, l'aveugla, l'étouffa. Le canon s'était mis de la partie. Comme le fugitif secouait sa tête après la commotion, il entendit le

boulet chanter en ricochant en avant de lui et puis — au loin — fracasser les branches dans la forêt.

« Ils ne recommenceront pas, pensa-t-il ; la prochaine fois ils tireront à mitraille. Il faut que j'aie l'œil sur le canon ; la fumée m'avertira — la détonation arrive trop tard ; elle traîne derrière le projectile. C'est un bon canon. »

Soudain, il se sentit tourner, tourner en rond, tourner comme une toupie. L'eau, les rives, les forêts, le pont, le fort, les hommes — maintenant éloignés — tout se mêlait et s'estompait. Les objets n'étaient plus représentés que par leurs couleurs ; des raies horizontales de couleur — voilà tout ce qu'il voyait. Il avait été pris dans un remous qui le faisait avancer en tournoyant dans une giration qui lui donnait le vertige et le rendait affreusement malade. Quelques instants plus tard, il était projeté sur le gravier au pied de la rive sud du cours d'eau, derrière un promontoire qui le cachait à ses bourreaux. Le brusque arrêt de mouvement, les écorchures d'une de ses mains sur les cailloux, lui rendirent les sens et il pleura de joie. Il plongea ses mains dans le sable, en jeta sur lui-même à poignées et il bénissait ce sable à voix haute. Il lui semblait composé de diamants, de rubis, d'émeraudes ; il n'imaginait rien de plus beau. Les arbres de la forêt lui apparaissaient comme de gigantesques plantes de jardin ; il crut remarquer un ordre défini dans leur alignement, il aspira leur parfum. Une étrange lumière rosée luisait dans les intervalles des troncs et le vent faisait dans les branches une musique de harpes éoliennes. Il n'avait plus aucun désir de continuer sa fuite ; il demeurerait dans ce coin enchanté, jusqu'à ce qu'on le reprît.

Un sifflement, un râle de mitraille dans les hautes branches au-dessus de sa tête, le tirèrent de son rêve. Déconcerté, le canonnier lui jetait un adieu au jugé. Il bondit sur ses pieds, gravit l'escarpement et plongea dans la forêt.

Toute la journée il voyagea, se guidant dans sa course sur l'arc de cercle que traçait le soleil. La forêt paraissait

interminable ; il n'y découvrit aucune clairière, pas même un sentier de bûcheron. Il s'étonnait d'avoir vécu dans une région aussi sauvage. Il y avait quelque chose de sinistre dans cette révélation.

Au soir, il était fatigué, affamé. Il avait les pieds en sang. Le souvenir de sa femme et de ses enfants aiguillonna sa lassitude. Enfin il rencontra une route : elle allait le conduire dans la bonne direction, il le savait. Cette route était large et droite comme une rue citadine, et pourtant il semblait que nul n'y voyageât jamais. Aucun champ ne la bordait, aucune habitation. Nul aboiement de chien qui suggérât la présence d'une demeure humaine. Les troncs noirs des arbres formaient une paroi rigide des deux côtés, se terminant en pointe à l'horizon, comme un diagramme de perspective. Au-dessus de sa tête brillaient de grandes étoiles d'or d'un aspect inconnu, groupées en d'étranges constellations. Il était persuadé qu'elles étaient disposées dans un ordre qui avait une secrète et maligne signification. La forêt était pleine de bruits singuliers, parmi lesquels — une fois, deux fois, plusieurs fois — il entendit des murmures proférés dans une langue inconnue.

Son cou lui faisait mal et, y portant la main, il le trouva horriblement enflé. Il devinait un cercle noir à l'endroit où la corde l'avait meurtri. Il se sentait les yeux congestionnés ; il ne pouvait plus les fermer. Sa langue était gonflée par la soif ; il en soulagea la fièvre en la projetant hors de sa bouche dans l'air froid. Quel doux tapis de gazon dans cette avenue inexplorée. Il ne sentait plus la route sous ses pieds.

Sans doute, malgré sa souffrance, s'était-il endormi tout en marchant, car à présent il assiste à une scène inattendue. Peut-être a-t-il eu simplement le délire. Il se tient devant la grille de sa maison. Tout est là comme il l'avait laissé. Tout brille dans la lumière du matin. Il doit avoir voyagé toute la nuit. Comme il pousse le battant de la grille et entre dans la large allée blanche, il aperçoit un frémisse-

ment de vêtements féminins ; sa femme, douce et fraîche, à l'aspect reposé, descend de la vérandah et vient à sa rencontre. Au pied des marches elle l'attend, avec un sourire de joie ineffable, dans une attitude inégalable de grâce et de noblesse. Comme elle est belle ! Il s'élance vers elle, les bras ouverts. Il va l'étreindre ! Alors il reçoit un choc étourdissant sur la nuque ; une aveuglante lumière blanche flamboie autour de lui. Un bruit éclate, pareil à un coup de canon. Puis tout devient obscurité et silence.

Peyton Farquhar était mort ; son corps, le cou rompu, se balançait doucement sous les poutres du pont d'Owl-Creek.

(Trad. V. M. LLONA)

AMBROSE BIERCE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LES PHILOSOPHES

Chez un des bouquinistes du Quartier qui ont pour spécialité les livres de philosophie, je m'étonnais du bon marché relatif de certains ouvrages épuisés et rares, Cournot, Renouvier. « Monsieur, me dit le marchand, les bibliothèques des philosophes se défont maintenant plus vite qu'elles ne se font. Jusqu'à la guerre il fallait généralement attendre la mort d'un philosophe pour avoir ses livres. Le nombre de bibliothèques constituées correspondait à peu près au nombre de bibliothèques liquidées, c'est-à-dire qu'autant il mourait de philosophes dans l'année, autant à peu près de jeunes philosophes devenus grands se poussaient, se meublaient, achetaient, en même temps que les livres de M. Alcan, ceux que vendaient après décès les familles de leurs aînés (car on ne philosophe point, dans une famille, deux générations de suite). Nous étions les intermédiaires, et nous vivions modestement d'un métier tranquille. La clientèle était limitée, mais sûre. Tous les professeurs de philosophie d'Europe passaient dans ma boutique. Français, Allemands, Américains, Italiens, je les connaissais comme un vieil appariteur connaît les professeurs de sa Faculté. Aujourd'hui les philosophes vendent plus de livres qu'ils n'en achètent. Ceux d'Allemagne, ceux d'Autriche, sont logés à la même enseigne, et même à pire enseigne, que leurs compatriotes de classe intellectuelle. Ceux de France ont aussi leurs misères Et le public philosophique s'éclaircit. Pourquoi ? Vous devez le savoir mieux que moi. C'est la crise des études secondaires, me disent les professeurs. Nous autres, fleurettes qui poussons sur

la montagne Sainte-Geneviève entre les racines du grand chêne des Ecoles, nous dépérissons avec lui. Gardez donc cette *Philosophie en France au XIX^e siècle* que vous avez en main. Vous ne la paierez pas cher. C'est la première édition, celle de l'Imprimerie Impériale. Je sais bien que les premières éditions des philosophes n'ont pas de valeur, quand il y en a d'autres. Ce qui en aura moins encore ce sera le rapport que le Ravaisson de 1968 fera sur la Philosophie en France au XX^e siècle. Un cahier de papier blanc... »

Mon marchand, qui trouvait, comme tous ses confrères, que les affaires n'allaient pas, en donnait peut-être une explication un peu fantaisiste. Il est possible que les philosophes vivent mal, mais la philosophie vit encore et vit assez bien. La *Revue de Métaphysique*, la *Revue Philosophique*, le *Journal de Psychologie*, s'ils ont dû parfois réduire le nombre de leurs numéros, ne l'ont pas fait par manque de copie. Même les vingt ans écoulés depuis que M. Boutroux donnait, à l'occasion de l'exposition de 1900, une suite au *Rapport* de Ravaisson, fourniraient autre chose que du papier blanc. C'est de ces vingt ans que date le développement du bergsonisme, c'est-à-dire de la philosophie française qui a eu, après le cartésianisme, et bien mieux que le comtisme, l'influence la plus universelle. C'est dans ce temps que Durkheim a creusé son sillon laborieux et profond. Ces derniers mois apportaient encore des contributions importantes. M. Meyerson continuait par *l'Explication dans les sciences* la forte synthèse d'*Identité et Réalité*. Si la sociologie n'a pas encore comblé le vide laissé par la mort de Durkheim (à quand la reprise de *l'Année Sociologique* ?) l'atelier psychologique continue à fonctionner à plein rendement. L'œuvre importante de M. Pierre Janet se continue. Le grand manuel de psychologie où M. Georges Dumas condensera vingt-cinq ans de travaux et d'enseignement aura probablement paru quand ces lignes seront publiées. M. Fr. Paulhan, à qui la psychologie doit tant d'observations et d'analyses de premier ordre, couronne ses travaux par cette interprétation psychologique de l'univers qu'est le *Mensonge du Monde*. Il y a encore une philosophie française.

Et pourtant, si on compare son état actuel à l'état d'il y a vingt ans, on constatera sur bien des points un recul. Lisez ce remarquable tableau de la *Philosophie française contemporaine*,

clair, raisonnable, impartial, que publiait l'an dernier M. Parodi. Presque tout le capital d'idées dont M. Parodi fait l'inventaire était constitué il y a quinze ou vingt ans. Les derniers lustres y ont en somme peu ajouté. Le moment était d'ailleurs favorable à un tel inventaire, car l'atmosphère philosophique est devenue très calme, bien plus calme que l'atmosphère littéraire, où, à l'émerveillement ironique et injustifié de quelques-uns, même les querelles entre classiques et romantiques ne sont pas terminées. Les congrès philosophiques mettaient aux prises, il n'y a pas longtemps, des pensées ardentes et entières : on n'a pas oublié la bataille d'idées qui se livra autour du pragmatisme au congrès de Heidelberg. Aujourd'hui, s'il y avait des congrès (depuis la guerre on a dû les remplacer par de vagues *symposia*) aucun problème proprement philosophique ne les animerait de la même façon.

Il est même certain qu'une atmosphère de défiance s'est créée autour de la philosophie. Si la philosophie a progressé réellement pendant la période qu'étudie M. Parodi, elle l'a fait en se tenant dans un contact plus étroit avec les sciences positives, et surtout en reconnaissant, en isolant, en étudiant d'une manière de plus en plus scientifique des groupes de faits, ici faits psychologiques et là faits sociaux. Le bergsonisme lui-même, qui a repris la tradition des Schelling, des Hegel, des Schopenhauer, et qui a été une recherche de l'absolu, ne s'est pas proposé d'abord de telles visées, ne les a, pour ainsi dire, réalisées qu'à l'état d'épiphénomène, et il a été d'abord et surtout une philosophie de la psychologie, puis une philosophie de la biologie. Aujourd'hui le philosophe de première classe n'est plus celui que Comte appelait le spécialiste en généralité, mais le spécialiste tout court, celui qui s'occupe de faits psychologiques ou de faits sociologiques. J'entendais dernièrement un maître de la psychologie dire : C'est un philosophe ! avec la même expression d'indulgente pitié qu'aurait pu mettre dans ce mot un adjudant en train de constater qu'un agrégé de philosophie s'acquitte déplorablement de la corvée de quartier.

Si d'anciens « philosophes » traitent ainsi ceux de leurs collègues qui ont rengagé dans la généralité, il n'est pas étonnant que le vulgaire soit encouragé à la même ironie. Le militaire appelle pékin tout ce qui n'est pas militaire, et le civil, comme

disait l'autre, appelle militaire tout ce qui n'est pas civil. Soyons donc incivil et injuste au point d'appliquer ce terme de vulgaire à un esprit aussi raffiné et aussi élégant que M. Vandérem. M. Vandérem, le plus parisien de nos critiques, indulgent et aimable pour chacun de ses contemporains en particulier, se rattrape quand il les tient par blocs, et de ces blocs il n'en est pas qu'il poursuive avec plus d'ironiques sarcasmes que celui des philosophes. Le jour même où j'allai chez mon bouquiniste, je venais de lire au Luxembourg la chronique de M. Vandérem, et je l'avais sous mon bras. M. Vandérem s'y scandalisait qu'il y eût encore des gens nommés philosophes, comme il y a toujours, paraît-il, des astrologues ou des exorcistes. Je le montrai à ce vieil Hamilcar, gardien somnolent de la cité des livres, en lui disant : « Etonnez-vous maintenant que les affaires ne marchent pas ! » Le vieillard lut, regarda la couverture, me dit en me désignant l'adresse : « Ce qu'il y a de terrible, c'est que cela se dise dans une revue de la rive gauche ! Le boulevard a passé l'eau. »

Le mot ferait aux *Deux Rives* une fin analogue à la dernière ligne de *Numa Roumestan*, si M. Vandérem s'avisait de refaire ce joli roman. Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui que M. Vandérem s'en va d'une rive à l'autre proférant son *Delenda Carthago*. Il y a près d'un quart de siècle que, frais émoulu de la classe de philosophie, il s'empressa de pousser contre elle le cri matricide de sa campagne dans la *Revue Bleue* : *Une classe à supprimer*. Avant cet article de la *Revue de France* il avait employé à peu près les mêmes termes dans une page de la *Revue de Paris*, que reproduit le second volume du *Miroir des Lettres*.

M. Vandérem, ayant écrit sur l'*Energie spirituelle*, des pages quelconques où il s'émerveillait que des « poules » lussent, à ce qu'on disait, Bergson, ajoutait : « Avez-vous réfléchi sur ce qu'était un philosophe et sur l'étrangeté de sa profession, ou, si l'on veut, de son art ? En général, le philosophe, à l'origine, c'était un élève excellent, qui, dès la classe de philosophie, a mordu au genre, montré pour les questions métaphysiques des dispositions précoces. Ses professeurs le louent, l'encouragent. Le voilà licencié, agrégé, maître à son tour. Supposez-le doué de l'esprit le plus méditatif, le plus distingué, le plus autonome, allons plus loin, mettons que ce soit un esprit supérieur. Au total

nous n'aurons qu'un homme — c'est-à-dire un être aux moyens limités, aux horizons bornés par la réalité, et sans aucune communication directe ou indirecte avec l'au-delà. C'est pourtant ce faible humain qui assumera la charge de dévoiler tous les mystères de nos destinées, de prononcer sur tout l'insoluble et le caché de l'univers, de dire le mot de toutes les énigmes que, depuis l'aube du monde, l'humanité s'acharne vainement à percer. ... Eh bien, cette immutabilité, cette infrangibilité de la foi métaphysique, après une telle succession de ratés que ne couperent jamais un succès net, une précision acquise, une solution franche, que voulez-vous, moi, cela me dépasse. Il y a vingt-cinq ans, au sortir des études, je ne pouvais me retenir d'en écrire ma stupeur. Et maintenant encore, chaque fois que j'y pense, je me sens rajeuni de vingt-cinq ans. »

Ne soyons donc pas étonné qu'il y pense si souvent, et retenons ceci, que ces réflexions ne lui viennent pas dans ses moments de maturité. Il y a toutes sortes d'illusions juvéniles. M. Vandérem s'imagine que la philosophie doit être une communication avec l'au-delà, et il lui demande les mêmes services qu'à l'enquête de l'*Opinion* : *Les morts vivent-ils ?* Ce n'est pas cela du tout. Le philosophe est, depuis Socrate, un homme en communication avec l'en-deça, si je puis dire, c'est-à-dire avec son monde intérieur, et qui cherche, et qui trouve, dans ce monde intérieur. Un être aux moyens limités, un faible humain, d'accord, mais ces faibles humains réunis en société sont bien forts ; le bon élève dont vous parlez, celui dont vous admettez que ce soit un esprit supérieur, il ne va pas plus à la philosophie avec la seule faiblesse de ses moyens individuels que l'ingénieur ne va à ses machines avec la seule ressource de ses dix doigts. Il est appuyé sur les vingt-cinq siècles de travail philosophique qu'il va tâcher de continuer, comme l'ingénieur est appuyé sur l'acquis du machinisme, de l'outillage et des calculs humains. Et, à moins d'être fou, il n'assumera pas « la charge de dévoiler tous les mystères de notre destinée », de « dire le mot de toutes les énigmes ». Il parlera de quelques-unes pour dire ce qu'on en sait, ce qu'on en ignore, ce qu'on en pourrait peut-être savoir..., comme M. Vandérem et moi parlons de matières littéraires. Que dirions-nous, l'un et l'autre, si un olibrius, un occiseur d'innocents, nous rencontrant sur le bou-

levard, nous désignait en ces termes à l'animadversion publique : « Avez-vous réfléchi, mesdames et messieurs, sur ce qu'était un critique et sur l'étrangeté de sa profession ? Et c'est pourtant ce faible humain qui assume tous les mois la charge de juger tous les livres, de prononcer sur le fin du fin, de discerner le bon et le mauvais, de vous indiquer les auteurs dont vous pourrez un jour revendre les premières éditions avec de gros bénéfices. Qu'a-t-elle fait jusqu'ici, la critique ? Lisez dans le *Miroir des Lettres* ce que le plus intelligent de ces deux cocos dit de Sainte-Beuve. Eh bien, cette imperturbabilité de la critique, après une telle succession de ratés, cela me dépasse. Chaque fois que j'y pense, je me sens rajeuni de cinquante ans, je fais des pâtés de sable et je monte dans la voiture aux chèvres ! » Je demeurerais stupide, mais M. Vandérem ne serait pas embarrassé pour expliquer à ce forcené que jamais critique n'eut de telles ambitions, et que ce qui existe vraiment ce n'est pas tel critique, lui ou moi, ou même un Sainte-Beuve et un Brunetière, mais la critique, c'est-à-dire un organisme dans le temps et dans l'espace, où plusieurs voix se font entendre, où leurs contradictions même sont bienfaisantes en ce qu'elles multiplient les points de vue, où chacun pousse son idée, et où la mise au point se fait par une collaboration involontaire et spontanée. Il n'en est pas autrement de la philosophie.

M. Vandérem, continuant patiemment à éclairer l'olibrius, pendant que moi-même j'écouterais et m'instruirais, ajouterait que cette critique, qui paraît à ce sauvage si conjecturale et si follement ambitieuse, est arrivée à établir beaucoup de vérités, le capital de vérités grâce auquel nous nous promenons dans les chefs-d'œuvre de notre littérature, non seulement en êtres sensitifs, mais en hommes intelligents et de plus en plus capables d'un plaisir réfléchi. Que si, jetant les derniers restes d'une fureur qui cède à regret à la persuasion, l'autre arguait encore des contradictions entre critiques, nous disait par exemple qu'après avoir interprété le théâtre de Corneille par la lutte du devoir et de la passion, on l'a interprété ensuite par la tension de la volonté, et qu'on y voit aujourd'hui un autre principe, en attendant un quatrième, mon éminent confrère lui ferait observer que précisément ce passage d'un point de vue plus extérieur à un point de vue de plus en plus intérieur, cette série de recti-

fications et de mises au point, représente une vérité vivante, une vérité en mouvement, celle dont sont susceptibles les réalités de l'ordre moral.

Il arrive à tous les philosophes comme à tous les critiques de se tromper. Mais d'abord ces erreurs se rectifient les unes les autres. Et ensuite il y a des manières de se tromper qui valent pour nous des vérités. Nous croyons que le mécanisme de Descartes a été une erreur. Et cependant quelle terrible lacune il y aurait dans notre capital de vérités si cette erreur n'avait pas été commise ! Quand M. Vandérem se livre à une exécution de *Dominique*, qu'il n'aime pas, et qui est pour lui ce qu'était *Madame Bovary* pour Pierre Gilbert, un faux chef-d'œuvre, je ne suis pas de son avis, mais je ne puis lui dire autre chose que d'y aller carrément et de pousser ferme. Car, après avoir lu M. Vandérem, je sais sur *Dominique* ce que je ne savais pas avant, ou que je savais mal, que le roman de Fromentin a tout ce qu'il faut pour ne pas intéresser le pur Parisien de Paris, et pour la même raison qui fait que ledit Parisien mettra Baudelaire infiniment au-dessus de Lamartine et de Mistral. Il y a beaucoup plus de vérité dans un critique que nous ne l'imaginons quand nous ne sommes pas de son avis. Et il en est de même des philosophes.

Dans leur principe, toutes les grandes philosophies ont leur âme de vérité, et, au-dessus de leur vérité, il faut voir la vérité du mouvement qui les complète les unes par les autres, du clair-obscur mutuel qui met en valeur leurs lumières et leurs ombres, de la philosophie qui les enveloppe comme la religion enveloppe les religions, comme le sentiment de la patrie enveloppe les patries. Il n'y a pas plus de quoi tomber en angoisse devant les contradictions apparentes de deux philosophies qui se complètent que devant l'hostilité et la haine héréditaires de deux nations ou de deux races dont chacune incarne une face de la réalité humaine et participe pour sa part à l'être de la planète. Mais le fait que l'illusion de M. Vandérem est un lieu commun nous l'indique comme naturelle et tenace. Et comme toutes les illusions de ce genre elle a une double raison, dans le sujet et dans l'objet. Elle tient à un caractère des esprits ingénieux et brillants comme M. Vandérem, et à un caractère de la philosophie elle-même.

La dernière phrase de M. Vandérem est bien en place pour nous montrer le bout de l'oreille. Il en est sur ce problème au point où il en était il y a vingt-cinq ans, c'est-à-dire qu'il exigeait autrefois de la philosophie une certitude instantanée, et qu'il continue à en exiger vainement une pareille. Lorsqu'il demandait à son professeur de physique comment se comporte une colonne de mercure sous la pression atmosphérique, à son professeur d'histoire quelles furent les conséquences du traité d'Utrecht, à son professeur de lettres quelle était l'originalité des *Méditations*, chacune de ces questions comportait une réponse immédiate, à peu près définitive, et à laquelle vingt-cinq ans d'intervalle ou de réflexion ne changent pas grand-chose. Certes il fallait apprendre tout cela, c'est-à-dire l'acquérir successivement et dans une durée, mais, une fois acquis, cela restait incorporé à un capital de connaissances, cela s'exprimait vingt-cinq ans après dans les mêmes termes que vingt-cinq ans avant. Une connaissance purement scientifique (les connaissances *purement* scientifiques ne font d'ailleurs qu'une faible partie d'une science), une fois acquise, est soustraite à la durée. Il n'en est pas de même de la philosophie, qui est une connaissance vivante, qui vit et dure avec nous : connaissance qui ne peut se transmettre immédiatement, se caser dans un cours, dans un dictionnaire, s'enregistrer à sa place et sur sa fiche. Si Socrate et Platon ont fondé la vraie philosophie, c'est qu'ils l'ont sentie et comprise ainsi : l'ironie, la maïeutique, l'induction sont les moments d'une durée qui ne peut pas s'abréger, les étapes d'une vie que l'esprit doit vivre, le progrès d'une intelligence qui fleurit et fructifie et à laquelle le livre n'apparaît que comme un pis-aller, comme un instrument ambigu qu'il faut savoir manier à bon escient. M. Vandérem a employé en bon Parisien et en galant homme vingt-cinq années de sa vie, et a acquis sur bien des points (singulièrement en littérature) une riche expérience. Mais en matière de philosophie ce qui était pour lui la « sortie des études » en était pour d'autres le commencement, et ceux-là, s'ils ont réfléchi pendant ces vingt-cinq ans, s'égayeront fort de ces lignes du sympathique critique : « La métaphysique... quelle faillite ! La métaphysique n'a que quelques problèmes à résoudre. Passez-les en revue et voyez ce qu'on nous a appris à leur sujet. Nature de l'âme, nature de la cons-

science, — néant. Rapports du physique et du moral, — néant. Liberté, volonté, — néant. Perception du monde extérieur, — néant. Survie ou anéantissement de l'âme après la mort — néant. Destinées originelles et futures de l'homme, de la création, — néant. » Ce qu'*on* nous a appris ! Le *on* du régiment ! *On* ne pouvait vous apprendre que ceci, que c'est vous-même qui devez vous apprendre à vous-même, vous aider, et le ciel des philosophes vous aidera.

On disait à Mac-Mahon, passant à Castelnaudary, qu'une bataille s'était livrée là au temps de Louis XIII. « Allons donc ! répondit le maréchal, si c'était vrai, ça se saurait ! » Et, bien que les certitudes de la philosophie ne soient point, je le répète, comparables à celles d'un manuel d'histoire, on peut assurer à M. Vandérem que sur tout ce qu'il dit et qu'il fait suivre du mot néant (sans nous occuper de ce qu'« on » a pu lui apprendre) si les philosophes ne savent pas tout (la métaphysique n'est qu'une coupe abstraite et verbale sur la totalité vivante de la philosophie) ils en savent déjà pas mal, depuis vingt-cinq siècles qu'ils travaillent. « Nature de l'âme, nature de la conscience ? » Depuis qu'avec les *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain* l'idée de petites perceptions, de subconscience, a été introduite dans la philosophie par Leibnitz, ne sont-ce pas vraiment des mondes nouveaux que la psychologie a découverts en nous ? Et l'étude de « l'âme », c'est-à-dire des faits psychiques, ne progresse-t-elle pas par des fouilles expérimentales et intérieures à la manière dont l'archéologie préhistorique ou grecque progresse par des fouilles dans la terre et dans le passé ? Une synthèse de psychologie cesse d'être vraie au bout de dix ans comme une synthèse de préhistoire. Ferez-vous de sa santé et de sa croissance un argument contre sa valeur ? Le vieillard qui peut porter toujours le même vêtement a-t-il meilleure santé que l'adolescent qui fait craquer le sien tous les six mois ? — « Rapports du physique et du moral. » C'est précisément une des questions que les philosophes, à force de tâtonner et de s'obstiner, ont fait entrer dans le domaine de l'expérimentation. — « Liberté, — volonté. » Le problème de la liberté est le type des problèmes que la philosophie, à vrai dire, ne peut pas prétendre résoudre, mais qu'il appartient à chaque philosophe de résoudre à ses risques et périls, en tant qu'il éprouve en lui, plus

consciemment que les autres hommes, la nature humaine : qu'on croie à la liberté, comme Descartes ou Bergson, au déterminisme comme Spinoza ou Stuart Mill, la philosophie est l'art de faire en soi de la liberté. Il n'est rien que la philosophie démontre mieux que la liberté intérieure, puisqu'elle est cette liberté. — « Perception du monde extérieur ? » Ici encore il n'y a qu'à ouvrir un manuel de psychologie pour voir que c'est un point sur lequel on sait beaucoup, et chaque jour de plus en plus. — « Survie et anéantissement de l'âme après la mort ? » Le philosophe fait beaucoup mieux que résoudre ce problème. Il atteint une région où ce problème ne se pose plus. La philosophie, disait Platon, est la préparation à la mort. Il n'est rien, dit Spinoza, à quoi le sage pense moins qu'à la mort. Deux pensées en apparence contraires et qui signifient la même chose (comme beaucoup de prétendues contradictions des philosophes) à savoir que la philosophie consiste à développer en nous cette intensité et cette clarté de vie intérieure qui excluent l'idée de la mort. Cela s'apprend en plus ou moins de vingt-cinq ans, en tout cas pas aussi rapidement que la loi de Mariotte ou le maniement de la mitrailleuse. — « Destinées originelles et futures de l'homme et de la création ? » Croyez-vous qu'elles soient écrites ou qu'elles aient été écrites quelque part, que cela puisse se trouver un jour tout fait comme une tragédie perdue de Sophocle, ou se recomposer dans un laboratoire comme la synthèse de l'albumine ? Le philosophe vous fait précisément comprendre la naïveté et la pauvreté de l'attitude qui croit que la question pourrait être résolue même par une intelligence infiniment plus puissante que la nôtre. Les destinées de l'homme et de la création seront ce que nous les aurons faites, ce que le travail de l'homme et l'effort de la création auront réalisé. C'est un problème d'action, non un problème de connaissance.

Je voudrais faire toucher à M. Vandérem sur un point plus précis le néant de son *Néant* ! Sa *Vie des Lettres* se termine généralement par une indulgente revue dramatique. Il aime le théâtre. Il aime y rire. Or le plus éminent de nos philosophes a composé un petit livre charmant et profond, capable d'expliquer à tout homme cultivé les raisons du rire et la nature philosophique du comique. Je ne pense pas que M. Vandérem soit assez béotien pour nous dire qu'il ne s'en soucie pas plus que Nicole

ne se souciait de savoir comment on fait U. Nicole au moins n'arrêtait pas dans l'escalier le maître de philosophie pour lui dire : « La philosophie, hein ! quelle faillite ! » Or voilà une théorie du rire qui date de vingt-cinq ans (ceux que retrouve si facilement M. Vandérem) et qui n'a pas bougé, et qui demeure vraie pour les philosophes, et qui résoud définitivement la question ou plutôt la partie de la question à laquelle elle s'applique. M. Georges Dumas, dans son *Traité de Psychologie*, après avoir énuméré les autres théories du comique, s'arrête à celle-ci, qu'il considère comme la bonne. Sur ce petit problème qui intéresse tout homme de théâtre et tout homme qui rit, la philosophie arrive à une solution, à une vérité. Et la théorie est telle que M. Bergson n'a pu la trouver que par application d'une théorie beaucoup plus générale, d'une théorie de la vie et de l'être. C'est du ciel de la métaphysique qu'elle descend, pour éclairer de conscience son plaisir, sur le fauteuil d'où M. Vandérem écoute *Mais ne te promène donc pas toute nue !* Le vieil apologue est toujours vrai : les boulevardiers de Milet se moquaient de Thalès et de ses inutiles spéculations philosophiques ; une spéculation du philosophe sur les olives les ramena à des vues plus justes.

Mais si les littérateurs frappent les philosophes de ces verges d'ailleurs bénignes, hâtons-nous d'ajouter que les philosophes en ont coupé au moins quelques-unes dans les osiers qui séparent leurs champs respectifs, les champs sur lesquels (car ils sont hommes) ils veillent parfois jalousement. Et ici nous touchons à un caractère de l'objet même des critiques de M. Vandérem, je veux dire de la philosophie. La philosophie progresse par les découvertes, par l'originalité des philosophes. Il est naturel, et nécessaire, et utile, que le philosophe, devant son invention, soit beaucoup plus frappé par les traits qui font différer cette invention des autres idées philosophiques que par les traits qui l'en rapprochent. Il sera porté à diviser la philosophie comme nous divisons tous l'histoire humaine : Avant moi. — Après moi. Avant moi un conflit de systèmes également probables, de dialectiques adverses qui disputaient indéfiniment sans solution certaine. Après moi la connaissance de la vraie philosophie, celle que j'apporte. C'est là un *idolum tribus* qui entre toujours dans l'équation personnelle d'un philosophe, même dans celle

de Leibnitz. Et pourtant Leibnitz se fait l'interprète de la *perennis philosophia* lorsqu'il dit cette parole profonde que les systèmes sont presque tous vrais en ce qu'ils affirment et faux en ce qu'ils nient. Une manière pour eux d'être faux consiste précisément à nier les autres systèmes, comme notre manière d'être injustes consiste à nier les autres individus. Mais entre nier tous les autres systèmes et nier toute la philosophie, il n'y a plus alors que l'épaisseur de ce système qui se croit privilégié, c'est-à-dire, pour le souffle de l'opinion, qu'une feuille de papier. Au contraire toutes ces feuilles de papier, réunies sous forme d'un livre qui n'est d'ailleurs jamais achevé, résistent au vent, et, à plus forte raison, à la bouffée de cigarette que M. Vandérem envoie négligemment contre elles.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DRAMATIQUE

GYMNASE : *Amants*, comédie en 5 actes, de M. Maurice Donnay.

Ubu-Roi, par Alfred Jarry, avec les croquis de l'auteur et une préface de Jean Saltas (Fasquelle, édit.)

Le Gymnase a repris *Amants*, de M. Maurice Donnay. Je me rappelle un médaillon de Jules Lemaître, évoquant M. Maurice Donnay au temps du Chat noir, semblable alors à un mandarin annamite, devenu depuis l'auteur d'*Amants*, qui était son chef-d'œuvre et qui était peut-être un chef-d'œuvre, quelque chose comme la *Bérénice* de notre temps. La page était jolie, gracieuse, ondoyante, nuancée, un peu sceptique, pleine de toute la finesse intelligente de Jules Lemaître. Vingt-six ans ont passé depuis la première représentation d'*Amants*. Si cette pièce est restée le chef-d'œuvre de M. Maurice Donnay, est-elle un chef-d'œuvre ? Voilà ce que je ne me mêlerai pas de rechercher ni de décider. Je ne sais trop, d'ailleurs, je l'avoue, ce qu'est un chef-d'œuvre. Il y en a tant, fermement reconnus comme tels, qui sont pour moi le vide, l'ennui le plus profond ! Ce que je puis dire, c'est qu'aujourd'hui encore la pièce de M. Maurice Donnay nous touche, qu'elle a gardé de la vérité et que nous pouvons, hommes et femmes, retrouver une part de nous-mêmes dans ses personnages. Le dialogue lui-même n'a vieilli en aucune façon. Sobre, juste, merveilleusement suggestif dans le domaine du sentiment et de la passion, donnant plus à entendre qu'il n'exprime, il semble écrit d'hier. Vingt-six ans ont donc laissé ces mérites intacts. Est-ce une épreuve suffisante et peut-on en conclure que ces mérites resteront tels désormais ? Alors, *Amants* est un chef-d'œuvre, pour les gens que ce mot intéresse.

On connaît le sujet. Nous sommes dans la société parisienne

élégante et oisive et même un peu noceuse. Un homme, une femme se rencontrent, se plaisent, s'aiment et deviennent amants. De la part de Claudine comme de la part de Vétheuil, c'est le grand amour, tempéré à la surface par les obligations mondaines et par ce fait que Claudine a à ménager un vieil amant, beaucoup plus âgé qu'elle, de qui elle a une fille et dont la fortune lui assure son existence luxueuse. Ce grand amour va sans encombres pendant huit mois. Puis, se refusant à tromper le vieil amant dont il est devenu l'ami, Vétheuil met Claudine en demeure de tout quitter pour partir avec lui, ou de rompre leur liaison. C'est à cette seconde alternative qu'ils se résignent. Nous les voyons dans la scène de leur séparation définitive, sur la terrasse de Pallanza, devant un paysage merveilleux, dont la beauté et la mélancolie s'accordent avec ce moment si déchirant pour eux. Vétheuil est toujours résolu. Claudine hésite encore, partagée entre son amour et l'idée de la souffrance qu'elle causerait à son vieil amant en suivant Vétheuil et en lui découvrant ainsi la vérité. Enfin, elle se résigne. Vétheuil partira. Tout sera fini. Tous deux se grisent de la grandeur de leur sacrifice. Il semble qu'ils offrent en exemple les amants qu'ils auront été, préférant renoncer à leur amour plutôt que de le souiller par la trahison et le partage et plutôt que de le conserver en faisant souffrir autrui. Vétheuil part et Claudine s'écroule avec les cris d'une femme à laquelle on arrache l'âme. Nous les retrouvons tous les deux deux ans après, dans une fête mondaine. Vétheuil, retour d'un grand voyage, va se marier. Claudine, de son côté, va épouser son vieil amant. Ils se donnent mutuellement la nouvelle en toute cordialité, comme deux amis qui se sont vus il y a huit jours, sans le moindre tremblement dans la voix, la moindre hésitation. Dirait-on qu'ils ont été l'un pour l'autre toute la tendresse et tout l'amour ? Ils en parlent pourtant, de cette tendresse et de cet amour. Ils cherchent le temps qu'ils ont duré. Huit mois ! Il semble qu'ils se rendent compte pour la première fois de cette longue durée et en aient quelque surprise. Ils échangent quelques souvenirs. Ils rappellent cette terrasse de Pallanza et ce paysage merveilleux, témoin de leurs derniers baisers, de leurs adieux, de leur cruel renoncement. Etions-nous assez fous ! semble-t-il qu'ils se disent chacun intérieurement. Ils se l'avouent d'ailleurs à demi-

mot. Comme cette terrasse était petite et mesquine, comme ce paysage était truqué, au fond ! Et ce chanteur, avec sa romance dans le lointain, qui semblait chanter là tout exprès pour eux ? Un compère sûrement aux gages de l'hôtel et qui, du reste, chantait affreusement du nez ! Ils sourient, amusés de tout ce passé, et ensuite se quittent, en se souhaitant à chacun tout le bonheur possible. Peinture exacte, sensible et émouvante de l'amour. Les gens qui aiment les grandes phrases, le désordre, les exagérations peuvent la trouver fade et insuffisante. Laissons les dire. Elle est vraie et elle est humaine, ce qui vaut mieux que le lyrisme et l'emphase. Son grand mérite, comme je l'ai dit, en plus de tout ce qu'elle exprime, est encore dans tout ce qu'elle suggère dans l'esprit du spectateur. Les personnages ne s'expliquent pas, ne se jugent pas, ne se racontent pas, ne se répandent pas en discours sur leur cas. Ils parlent, ils agissent. Nous tirons la conclusion. Nous rêvons, en les voyant, à ce qu'est l'amour. Vétheuil et Claudine se sont aimés. Pendant huit mois, une éternité ! ils ont été tout l'un pour l'autre, ils se sont fait souffrir mutuellement, l'un exigeant, l'autre jaloux à l'excès, ils se sont quittés tout l'être déchiré comme des êtres à qui on arracherait le cœur, et un jour, se retrouvant, ils sourient de tout cela, qui leur apparaît puéril, exagéré, un peu théâtral, un peu comique.

Après cela, j'aurais bien des choses à dire sur la morale de Vétheuil et celle de Claudine. Le premier préfère rompre plutôt que de tromper un ami et la seconde s'y résigne plutôt que de faire souffrir son vieil amant en le quittant. Le premier me semble manquer du sens du comique et la seconde s'exagérer la situation. L'homme qu'on trompe n'en souffre que s'il le sait. S'il l'ignore, et c'est un devoir en effet de tout faire pour qu'il l'ignore, il n'en souffre nullement. Vétheuil est un bon jeune homme, au fond, pour ne rien sentir ainsi de tout le piquant que donne à l'amour le spectacle de l'homme qu'on trompe et des mille ruses et adresses de la femme pour satisfaire son amour sans rien déranger de sa tranquillité. Molière seul a peint au vrai le mari trompé, personnage comique s'il en est. Ce qui est curieux également, dans ces sortes d'histoire, c'est qu'on y donne généralement beaucoup plus d'importance à des scrupules de morale purement inventés qu'à la répugnance physique

résultant du partage et, au moins à mon avis, autrement importante.

J'ai parlé du style sobre, juste, naturel d'*Amants*. Les personnages de cette pièce s'expriment comme ils le feraient dans la vie et les diverses scènes de l'action dans laquelle ils nous sont montrés n'en sont que plus éloquentes. C'est par là qu'ils nous touchent, qu'ils nous intéressent et que nous nous reconnaissons dans eux. Il paraît pourtant que ce style est passé de mode et ne dit plus rien aujourd'hui. Du moins un de nos critiques dramatiques l'a apprécié ainsi :

Il faut encore dire, qu'au moment où Maurice Donnay donnait *Amants*, on n'apercevait pas, comme aujourd'hui, que le mouvement réaliste avait substitué l'étude des instincts et des tempéraments au théâtre d'imagination, de psychologie superficielle ; une nouvelle et vaste route venait de s'ouvrir avec *Amoureuse*, la physiologie allait dorénavant élargir l'étude de la marionnette dramatique ; Henry Bataille venait, et comparez à présent le désespoir de Claudine Rosay avec les héroïnes pantelantes des grandes comédies de l'auteur de *la Femme nue*. *Amants* ne semble plus qu'une œuvre charmante où la passion n'est qu'à fleur de peau, dont la vie s'est peu à peu tirée.

On ne saurait nier, en effet, tout ce que MM. de Porto-Riche et Henry Bataille ont apporté de neuf dans la peinture des choses de l'amour. On parle dans leurs pièces un langage qu'on ne parle nulle part, et quiconque, dans un salon, s'aviserait de s'exprimer comme s'expriment leurs personnages, ferait éclater de rire pour tant de recherche et d'affectation. Ce critique dramatique a bien raison de les admirer sur ce point. Pour inventer des personnages, des situations et jusqu'à un vocabulaire et laisser bien loin derrière eux le naturel, la simplicité et la vérité, ils sont des maîtres.

Il y a deux écrits qui étaient merveilleusement de circonstance à la déclaration de guerre et pendant toute la durée de celle-ci. C'est le *Joujou patriotisme* de Remy de Gourmont et c'est *Ubu-Roi* d'Alfred Jarry. C'est sans doute pour cette raison que l'auteur du premier l'a si bien renié, aux applaudissements des patriotes d'antichambre, et que l'éditeur du second, alors qu'il était épuisé et introuvable en librairie, s'est soigneusement abstenu de le rééditer. Je n'exagérerai pas les méri-

tes d'*Ubu-Roi*, écrit par Jarry quand il avait quinze ans, et qui est avant tout une farce et n'est que cela. C'est toutefois une farce qui a sa portée et sa signification et ce n'est pas un signe négligeable que le nom d'Ubu soit entré dans la langue comme le synonyme de l'imbécile épais et prétentieux. *Ubu-Roi* est à lui seul tous les bouffons de la société humaine. C'est le personnage officiel étalant son importance et sa niaiserie. C'est le magistrat en costume de carnaval qui juge sans scrupules. C'est le discoureur civique qui abuse les foules et se fait un tremplin de leur crédulité. C'est le bon citoyen qui l'écoute bouche bée et réalise lui-même sa propre duperie. C'est le naïf, éternelle victime de son aveugle docilité, qu'entraînent un roulement de tambour et un claquement de drapeau et qui court se faire trouver la « gidouille » pour le grand profit de plus malins que lui. C'est le petit boutiquier, le petit employé, qui gobent comme paroles d'évangile les plaisanteries qu'ils lisent chaque matin dans les journaux. C'est le romancier genre M. Paul Bourget, avec ses romans solennels destinés à améliorer la race, la société, la morale et la politique. C'est... C'est en un mot la bêtise bourgeoise universelle dans toutes ses manifestations odieuses et grotesques, cruelles et poltronnes et contre laquelle rien ne prévaut que le rire et le mépris. Cette nouvelle édition qui vient de paraître d'*Ubu-Roi* permettra de relire cette énorme bouffonnerie souvent pleine de traits si humains. On l'a augmentée de dessins de l'auteur et d'une intéressante préface du docteur Jean Saltas, qui nous raconte les derniers jours d'Alfred Jarry dont il fut l'ami et le collaborateur. J'ai souvent pensé que les gens qui ont connu Alfred Jarry de très près devraient écrire leurs souvenirs sur lui. D'ici quelques années personne ne restera l'ayant connu et cette curieuse figure littéraire n'aura pas sa biographie exacte. On trouvera également aux dernières pages de cette nouvelle édition la fameuse *Chanson du Décervelage* que tout un cénacle littéraire savait par cœur et chantait aux environs de 1896. Où est-il ce temps que, traversant Paris sur l'impériale de Clichy-Odéon, tout le *Mercure*, en la personne de son directeur, accompagné de Madame Rachilde, de Jean de Tinan, Henry de Bruchard, Christian Beck, Fanny Zaessinger, Jarry lui-même et le signataire de ces lignes,

simple spectateur muet et amusé, chantait à grand renfort de voix les ébouriffants couplets de cette chanson :

*Je fus pendant longtemps ouvrier ébéniste,
 Dans la ru' du Champ d' Mars, d' la paroiss' de Toussaint,
 Mon épouse exerçait la profession d' modiste
 Et nous n'avions jamais manqué de rien.
 Quand le dimanch' s'annonçait sans nuage
 Nous exhibions nos beaux accoutrements
 Et nous allions voir le décervelage
 Ru' d' l'Echaudé ¹ passer un bon moment.*

*Voyez, voyez la machin' tourner,
 Voyez, voyez la cervell' sauter,
 Voyez, voyez les Rentiers trembler :*

(Chœur) *Hourra ! cornes au cul, vive le Père Ubu !*

.

MAURICE BOISSARD

1. Où se trouvait alors le *Mercur* de France.

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

MARS OU LA GUERRE JUGÉE, par *Alain* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

« Tout bon raisonnement offense. » — Un mauvais peut bien offenser aussi. Mais comment les distinguer, si d'abord vous tenez pour offense l'effort même de raisonner ? Ceux qu'irrite le livre d'Alain doivent convenir que le sujet mérite leur attention entière : « Il s'agit maintenant pour moi de la vie des autres, au sujet de laquelle je dois décider pourquoi et en quelles circonstances j'accepterai ou non, le cas échéant, qu'ils meurent pour mes idées. Soyons donc scrupuleux et non point léger. » Ils doivent convenir que l'heure est bien choisie, « car la Guerre a cette puissance qui lui est propre, qu'on ne peut plus rien contre elle dès qu'on voit par expérience ce que c'est. » Enfin le dessein d'y voir clair n'est pas refus d'action commune et révolte contre la loi ; mais « c'est déjà trop de subir les effets, conformément au pacte social et au serment d'obéissance, sans encore adorer les causes. » Que gagnerait-on à prendre, en face d'un tel livre, attitude d'adversaire ? Quel que soit son parti pris, Alain ouvertement affirme, tâche de suivre sa méthode ordinaire, qui est de décrire l'objet en le construisant par ses causes ; jamais il ne nous instruit mieux qu'en montrant à chacun ce qui le choque le plus, ce qu'il tâchait de ne point voir. Quant aux objections possibles, l'auteur en donne lui-même le principe : « Si la pensée est contre les passions, c'est par la contemplation riche. Non pas deux ou trois idées, mais toutes ; car il n'y a que le tout qui soit vrai. » Si je résiste aux conclusions d'Alain, si je n'y vois céder sans réserve que ceux qui, d'avance, étaient convaincus, la prévention peut y être pour quelque chose ; mais je crois surtout qu'Alain, reconstruisant l'objet, ne le montre pas tout entier.

En pareil cas, plus un livre trouve de lecteurs attentifs, plus ses lacunes ont chance d'être aperçues, même en l'absence de

toute discussion ; ce qui rend les polémiques moins nécessaires qu'on ne croit. Ainsi s'atténue mon regret d'abrégé ici une étude que j'aurais voulue plus complète : à moins d'opposer livre à livre, le critique peut tout juste indiquer au lecteur quelque face de l'objet, qu'il craint de lui voir négliger.

Contre la Guerre, Alain s'épargne de redire tout ce que d'autres ont bien dit. Les grandes visions de souffrance et de mort, il les suppose assez présentes à nos mémoires pour que peu de mots, au passage, suffisent à les réveiller. Son grand effort est d'insister sur « cette contrainte militaire que chacun voudrait bien oublier, parce qu'elle déshonore la guerre » : il y a d'abord ceci, que, dans l'abolition des libertés civiles, l'importance et la sottise et la tyrannie ont beau jeu ; il semble qu'Alain n'ait vu, dans toutes les actions des chefs, que l'orgueil de commander et non le zèle à bien servir. Laissons chacun estimer d'après sa propre expérience jusqu'à quel point la raison et la dignité froissées justifient la rancune du soldat mécontent. Voici qui doit nous troubler davantage : convaincu que les conflits d'intérêt ne sont que l'occasion des guerres, les causes profondes étant « dans les passions, et presque toutes nobles », Alain tient à cœur de prouver que la noblesse des causes disparaît toute dans l'effet ; ce soulèvement d'enthousiasme aboutit à « un massacre mécanique, où la force morale ne s'emploie jamais à choisir, mais toujours à supporter ». « Le devoir, dans le sens plein du mot, suppose une délibération à part soi, dont tout dépend, sans aucune contrainte » ; or ici « tous sont forcés ; il y en a seulement un bon nombre qui courent plus vite que le gendarme ne les pousse », tout le système étant monté de telle sorte qu'« il n'y a d'échappée que contre l'ennemi ». « Comment savoir si la bonne volonté suffirait à ces actions sublimes quand toutes les précautions sont prises pour le cas où elle manquerait ? » Là même où cette volonté s'affirme à voix claire et haute, assez de motifs mêlés expliquent un mensonge involontaire, mensonge aux autres et à soi. Un seul motif y suffirait : « Nul ne se battrait pour un différend entre nations, au lieu que n'importe quel homme se battra pour prouver qu'il n'est pas un lâche... Il s'agit de prouver, publiquement et solennellement, qu'on sait mourir. »

Ici, le but est sûrement dépassé. Il n'est pas vrai que les

hommes acceptent de mourir aussi bien pour n'importe quoi ; et le motif que la pensée avoue ne devient pas un mensonge dès que la grandeur de l'effort exige l'appui d'autres motifs. Contre le rigorisme kantien, la parole de Spinoza est bien forte : « il ne se peut pas que l'homme soit sans passions » ; c'est illusion que d'exiger d'un seul genre de sacrifice une pureté qui manque de même à la plupart des dévouements humains. Retenons seulement ceci : concevoir la guerre en réalité, c'est imaginer, pour soi-même et pour les autres, non pas seulement un péril volontairement affronté, mais cette détresse extrême où la volonté même sombre et ne retrouve rien de ses anciens motifs. Ce ne sera plus le moment de la délibération à part soi ; il faut donc qu'elle ait lieu d'avance. Alors seulement, ces précautions contre soi-même, cette contrainte future excédant tout vouloir, il restera vrai qu'on les a voulues, ainsi qu'une femme peut avoir voulu l'enfant qu'elle maudit à l'instant de ses couches et son propre danger de mort :

La guerre dépasse toujours les prévisions et le possible. Au moment où les forces humaines sont à bout, il faut marcher encore ; au moment où la position n'est plus tenable, il faut tenir encore. L'art militaire s'exerce au delà de ce qu'un homme peut vouloir. Dans un homme écrasé par des forces inexorables, il y a encore de puissantes convulsions après le dernier éclair de volonté. La guerre s'achève par de telles convulsions, liées, coordonnées, armées ; ce dernier sursaut de l'animal collectif donne la victoire. Jusque-là, la guerre est un jeu brillant, et non sans risques. Mais, comme on sait, le plus brillant courage s'accommode avec la fuite ou la capitulation, dès que la partie est jugée perdue. Or c'est ici que l'art militaire produit ses derniers effets, à la stupeur du guerrier libre, qui est régulièrement battu.

Nul n'ira se battre pour être battu ; guerre et contrainte vont donc ensemble. Tel est le mal au sujet duquel on se demande si les hommes sont vraiment réduits à l'accepter pour empêcher un mal plus grand. Ce qu'on ne peut décider sans considérer l'ennemi.

Un des traits qui mettent à part ce livre d'Alain sur la guerre, c'est le peu de place qu'y tient l'ennemi. Et c'est aussi le rôle qu'il y tient, conformément à l'expérience du soldat. Car en cette guerre plus qu'en toute autre, sous les balles et les obus, parmi les mines et les sapes, le soldat pensait fort à l'ennemi d'en face, au voisin du secteur, non pas à l'Ennemi

tout court, à ses desseins, aux conséquences de son triomphe éventuel ; cette pensée, disons-le sans ironie, étant plutôt réservée aux civils. L'auteur remarque autre chose : « Je finis par apercevoir ceci, que les hommes de troupe pensaient beaucoup à faire la guerre à l'ennemi, et que les officiers pensaient beaucoup à faire la guerre aux hommes de troupe ; et, quelle que fût la fortune des armes, nous étions vaincus, nous autres, dans cette guerre-là. » D'où ce soupçon, que l'ennemi (l'Ennemi, tout court), pourrait être une illusion que tout pouvoir entretient pour se conserver et s'étendre, un prétexte dont usent les Importants pour justifier leur Importance et brimer les Insouciants. Ils n'auraient pas même en cela besoin d'inventer ou de feindre, puisque l'illusion est ancienne, et crée sans cesse à nouveau son objet. « Les passions ont cela de redoutable qu'elles sont toujours justifiées par les faits ; si je crois que j'ai un ennemi, et si l'ennemi supposé le sait, nous voilà ennemis. » Vérité partielle à ne pas oublier ; bon conseil de sang-froid, bonne raison d'espoir. Mais qui ne dispense pas d'autres leçons. L'enchaînement de l'histoire en notre Europe est tel qu'une défiance préalable, mêlée à toute hostilité, paraît en être le facteur le plus constant. Toujours pourtant il s'y joint d'autres causes ; oserai-je affirmer qu'elles ne suffiraient point ? L'homme a-t-il si bien changé depuis la conquête du Nouveau Monde, que jamais plus un peuple confiant ne risque d'éprouver soudain ce que pèse un ennemi ?

Non pas l'homme ; plutôt les sociétés humaines. Les conditions de la richesse collective, sous un régime de production industrielle, n'encouragent pas les pilliers de trésors ; et les intérêts réels, à tout bien examiner, ne trouvent plus leur compte dans une agression. C'est qu'une agression coûte cher. La preuve cesserait d'être sûre, sitôt que l'agression redeviendrait facile ; ce qui gêne fort pour désarmer. Et cette preuve, si forte aujourd'hui, restait faible, tant qu'elle paraissait être démentie par le Fait. « Derrière tout document il y en a un autre », répète Alain quand on soulève le problème des responsabilités. Pour moi, cherchant dans ce passé récent quels concessions et accommodements étaient possibles de notre part, je m'arrête court devant cette garantie dernière qui devait nous être demandée. Remontant plus haut, j'évoque non le péché radical

d'une race, mais l'état d'esprit que créent chez un peuple trois entreprises audacieuses, impunies, suivies d'une éclatante prospérité. Dans une entreprise nouvelle, les risques passaient le profit ; seule une grande passion pouvait les masquer. Mais parmi les causes des guerres, Alain considère toujours ces passions brusques, ces passions chaudes qu'une parole claire et une sage attitude sont capables de calmer. Pourtant une passion froide et lente, bien enracinée dans l'être et une passion attentive à tous signes de faiblesse encore plus qu'à tous défis, dominant la pensée, est ce qui donne sa marque propre au dernier grand Événement.

Certes il est instructif de considérer d'abord l'Institution, le fait qui dure ou se répète, avant de passer à ces Événements dont la variable apparence trompe aisément nos regards. Car plus d'une fois l'Institution a créé l'Événement ; plus d'une fois l'organisation guerrière entraîna le retour des guerres. Mais à nier la différence réelle des événements et des intentions qui de part et d'autre en décident, à mettre ensemble volonté de défense et volonté d'attaque, appel à la contrainte et refus de la subir, à ne jamais supposer en leur place qu'une méprise mutuelle aggravée par la colère, ou ne comprendra qu'à demi la nature de l'Institution. Devant tant de guerres passées, sans m'attarder aux documents, j'admets pour chacune qu'il aurait mieux valu qu'elle n'eût pas lieu, et d'abord qu'il n'y eût personne à la vouloir ; mais non pas que tous l'aient voulue de même, ni que ceux qui ne la voulaient point aient eu tort de l'accepter. Avant de condamner la juste résistance, il faudrait mesurer tout ce que nous lui devons ; songer qu'elle a laissé sa trace dans ces égards imparfaits qu'aujourd'hui l'homme a pour l'homme dans le cas même d'une défaite ou d'une soumission docile ; songer aussi que sans la crainte d'une résistance toujours possible, les motifs plus élevés qu'elle devance et qu'elle appuie seraient menacés d'une prompte régression. Remettre le sort de l'opprimé au bon vouloir de l'oppresseur, n'est-ce pas à cela que mène la dialectique d'Alain, concernant les rapports de la Force et du Droit : « Chacun, dit-il, sait que la Force ne peut rien contre le Droit ; beaucoup sont disposés à reconnaître que la Force peut quelque chose pour le Droit. Mais il faut toujours que le droit soit reconnu, volon-

tairement et librement reconnu. L'homme sent bien que ce qu'il croit juste doit se montrer tel aux autres, et même à l'adversaire, et que cet accord est la marque du Juste, comme du Géométrique, comme de toute pensée... Dans le cas où celui qui croit avoir droit veut imposer ce droit par la force et y parvient, il est clair que cet établissement de force ne crée aucun ordre de droit entre le vainqueur et le vaincu. » Voilà l'Idée et le Fait correctement opposés ; après quoi, le problème est de les rejoindre, pour que l'Idée ne reste pas dans les nuages. C'est fort bien d'affirmer que le vrai Droit vise à la Paix véritable, et de n'appeler droits que les pouvoirs dont l'exercice garantirait, selon les lois de la nature humaine, un libre et durable accord ; mais il reste vrai que ces pouvoirs ou droits ne sont pas tous l'objet d'un accord présent. Partout où n'existe pas même cette condition d'un accord futur : la libre discussion sous une loi commune, on voit des droits, s'exerçant en dépit de la violence, n'apparaître sous leur vrai jour à l'adversaire et n'être enfin librement reconnus que bien longtemps après s'être exercés. Ainsi la Force, selon l'Idée juste ou injuste qui la guide, ne peut rien directement, qu'assurer ou empêcher l'exercice de certains pouvoirs ; mais comme la valeur de ces pouvoirs peut ne se révéler à la partie adverse que par leur exercice même et par l'expérience du fait, la Force agit donc indirectement, non sur la pure idée du Droit, mais sur les âmes où s'éclaire ou s'obscurcit la conscience des divers droits. De là passant aux traités, on voit d'abord qu'avant la guerre un ordre maintenu par force ou par menace n'est pas une véritable paix. Après la guerre, pas davantage : « La paix est un ordre de droit librement reconnu par les parties » ; la force du vainqueur ne supplée pas à l'assentiment du vaincu ; et l'assentiment fait toujours défaut, dans ces heures troubles de la défaite où chaque appétit déçu prend l'aspect d'un droit violé. Vouloir un traité juste, c'est viser l'avenir ; c'est vouloir un ordre tel que le vaincu, ses passions retombées, puisse et doive y consentir comme y trouvant, non moins que le vainqueur, toutes libertés compatibles avec les droits égaux d'autrui. Calcul difficile à faire, dans les heures troubles de la victoire ; calcul où chaque erreur crée un danger. Mais ne dites pas que tous ces traités se valent, ayant la force pour origine. Aucun n'est la paix véritable ;

chacun éloigne, ou bien rapproche, l'avènement de la Paix.

J'aurais honte d'écrire une ligne où la Guerre soit présentée comme fatale. Là-dessus Alain a raison : « Si l'on croit au Fatalisme par cela seul il est vrai. Si tout un peuple croit que la guerre est inévitable, elle sera réellement inévitable. » J'approuve donc sa maxime « de décréter au lieu d'attendre, pour les choses qui dépendent de nous ». Oui, pour autant qu'elles en dépendent. Il faut détruire « l'idée que ces grands mouvements des peuples ne dépendent pas plus de notre volonté que le vent, la pluie ou le volcan ». Ce ne sera pas en prétendant qu'ils dépendent d'elle seule comme le choix de nos paroles ou le geste de notre bras ! Une main ferme au volant peut beaucoup ; mais nous ne tenons pas seuls la route ; le choc peut se produire en dépit de nous. Et si, plutôt qu'un accident, la guerre est « un crime passionnel », ces crimes-là n'arrivent pas toujours par la haine des deux parties ; on en voit qui se consomment par la volonté d'un seul. Ainsi, l'homme le moins passionné, et sous la meilleure police, ne saurait jurer pourtant qu'il n'aura jamais à faire son choix entre frapper ou périr. De nation à nation, les risques sont plus grands. Mais justement « la guerre, reprend Alain, est une catastrophe qui réussit par les précautions que l'on prend contre elle ». Elle réussit autant et plus par les précautions qu'on néglige. Alors qu'on nous propose « une pression continue contre toute préparation à la guerre », une équivoque ne suffit pas à effacer la différence entre « préparer la guerre » et « s'y tenir préparés ».

Cette distinction, j'en conviens, restera peu sincère et pratiquement vaine si l'on ne prépare avant tout la paix — donc si l'on n'accepte d'abord et si l'on ne s'emploie à répandre les moins contestables enseignements d'Alain. Avec lui nous redirons :

Il y a deux erreurs capitales, également dangereuses, au sujet de la guerre ; l'une, c'est de la croire inévitable, et l'autre, c'est de la croire impossible...

La guerre vient principalement de ce qu'on suppose trop vite une méchanceté chez les autres...

Nul n'est assuré contre la colère. Mais adorer la colère et s'y jeter avec une joie mauvaise, adorer en esprit la violence, c'est cela qui est trahison...

L'esprit de paix est Intelligence d'abord, qui définit Paix et Guerre, Droit et Force » ; mais « il faut à l'esprit de paix quelque chose de plus que l'intelligence et en quelque sorte une lumière par provision, qui est Charité : chercher la liberté de l'autre, la vouloir, l'aimer...

Après toutes les réserves faites, ce ne sont point là formules vides ; leur affirmation engage ; elle ne va pas sans grandes conséquences dans la vie privée et publique, dans la pensée, le discours et l'action. Bonnes pour tous, elles le sont deux fois pour ceux que leur âge, leur sexe, ou quelque autre cause mettent dans le cas de n'avoir pas à choisir entre l'honneur et la vie, mais bien, comme on nous le rappelle, « entre leur honneur et la vie des autres ». C'est à eux que la passion sera le moins permise. D'où je ne puis conclure qu'ils n'auront qu'à se taire, si l'on se demande quels biens méritent d'être défendus. On ne gagnerait rien à tout remettre à la pensée des jeunes gens et en fait, ce n'est pas ainsi que se forme la pensée commune : là, quoi qu'on fasse, toutes les idées comptent ; le silence même est un avis... Si je choisis, dans l'histoire et dans les sciences qui font connaître l'homme, tout ce qui peut renforcer l'attente de conflits futurs, si je refuse ou néglige de comprendre l'étranger, si je relève en ses discours toute offense et ne consens pas à démêler de ses prétentions excessives quelque vœu compatible avec nos droits, si j'admets l'appel aux armes sans nécessité de salut public, demain le massacre peut être mon œuvre, et j'aurai sur moi le sang de mes fils. Mais si je me porte garant d'une bonne volonté étrangère en dissimulant à plaisir toutes marques d'intentions hostiles, si j'aide à croire que tout débat entre nations pourra se régler en paroles et qu'il suffit de tenir prêts des arguments, si j'affirme aux autres qu'à céder toujours il ne leur sera rien ôté de ce qui fait pour eux le prix de la vie, l'effet de mes conseils peut être qu'une confiante jeunesse s'éveille trop tard, impuissante, sous le coup d'une menace qu'elle ne saurait supporter ; ma façon de vouloir la paix me laisserait alors en partie responsable de la Guerre et de la Défaite, au sujet de laquelle il faut répéter ce que nous disions plus haut de la Guerre : « qu'on ne peut plus rien contre elle dès qu'on voit par expérience ce que c'est. » La seconde erreur, ou faute, n'est pas moins grave que la première ; si bien qu'à l'une comme à l'autre il faut savoir dire : Non.

MICHEL ARNAULD

*
* *

DE L'ÂGE DIVIN A L'ÂGE INGRAT (Mémoires), par
Francis Jammes (Plon et Nourrit).

Les mémoires sont à la mode. La mode n'en est pas neuve et, même dans les temps classiques, les précédents ne manquent pas. Mais le règne de Stendhal (qu'il prévoyait pour 1880 environ) et, ce qui est moins heureux, du *Stendhalisme*, déplorable en soi comme toutes les choses en isme, se conjuguant avec le règne éternel de Rousseau et de Chateaubriand à l'inépuisable prestige, vaut au genre un regain de faveur et de vie. L'homme, tant qu'il sera ce qu'il est, ne se lassera pas de se pencher sur l'homme et très spécialement un certain homme sur le certain homme qu'il est. Et cela d'autant plus que l'individualisme aura pris plus de force et que l'individu épris exclusivement de lui-même et indifférent à son créateur tendra à se substituer davantage à la communauté, à l'univers des êtres et des choses, à la création de Dieu. C'est un bien, c'est surtout un mal. Mais il nous apporte quelque lumière et tel écrivain orthodoxe qui n'échapperait pas au penchant surtout romantique de se confesser en public, pourra à l'occasion le faire sans trop de vanité, en se remettant à sa place qui n'est qu'une très petite place dans le tout. Ainsi Francis Jammes nous donne aujourd'hui le roman sans péripéties, sans retour sur soi, sans truquage aucun, avec une pointe à peine de systématisation littéraire, de son entrée dans le monde des paysages, des fleurs, des animaux, je ne dis pas des hommes, car jusqu'à nouvel ordre l'enfant qu'il est encore entre « l'âge divin et l'âge ingrat » ne semble pas saisir la différence entre l'animal bipède et les autres. Il vit dans la sensation, étant doué mieux que quiconque pour saisir et cliquer l'aspect ; c'est par le dehors qu'il conquiert ; aussi, né poète en face des fleurs ; il naît humoriste en face des hommes. Notez-le bien, il n'aura pas besoin par la suite de raffiner sur la sensation, de cultiver sa vue, son ouïe, son odorat, son goût, voire son toucher ; le don tardif de l'analyse qui fait qu'un Proust, en se tournant vers son passé d'enfant, recompose ses impressions « en homme » et sait les enrichir de tout l'acquis de la maturité, est aussi étranger que possible

à un Jammes. Sensoriellement parlant, il existe tout entier dès le premier jour.

Je crois, écrit-il, que ma sœur Marguerite était moins frappée que moi par l'étrangeté de ces bonshommes. (Ceci vient après la description du père Fleury qui représentait à ses yeux le Juif-Errant.) J'ai souvent compris que ce qui rend le poète tellement spécial, c'est qu'il s'impressionne à jamais, là où d'autres ne sont qu'effleurés. Lorsque tant d'amis me prêtent une si merveilleuse imagination dont ils s'amusent, ils ne se disent point qu'une vie de centenaire ne suffirait pas à l'invention de ce qui meuble la chambre de ma mémoire et qui est presque inépuisable. Là où tant d'autres laissent passer un geste, un mot, un fait, je le retiens. Ainsi l'araignée s'empare du moindre moucheron qui impressionne le prisme de sa toile.

Dans ce trésor inépuisable, Jammes n'aura donc qu'à puiser, en suivant autant que possible l'ordre chronologique, pour nous donner une idée à peu près exacte de son enfance — et c'est une innombrable succession d'images curieuses et simples, à peine enchaînées dans le temps, où nous retrouvons sans surprise les qualités ordinaires du poète. Ce qui en fait le charme, c'est la candeur. Tout lui est bon, tout lui est neuf ; tout lui reste bon, tout lui reste neuf, et « le parfum qui s'exhalait du bâton de houx, coupé par mon père dans l'une de nos promenades d'automne » et le premier poème qu'il a lu « sur le chien Mouffetard » et à la même époque cette prose « où deux petits garçons s'essuient les pieds avec de l'herbe fraîche avant d'aller rendre visite à une vieille dame qui coud à la machine... » et aussi l'étrange bonhomme qui s'éleva devant lui en aérostat, à l'occasion d'on ne sait quelle fête à Pau. Il vit parmi les choses, il vit des choses, non parmi les livres et des livres. « Je n'ai jamais vu, note-t-il, dans la plupart des œuvres des autres qu'un motif à m'exalter en y découvrant presque toujours ce *que j'avais déjà trouvé et ressenti au centuple directement.* » Un seul auteur vraiment aimé peut-être, ce sera Jules Verne. A une époque où on fait tant de cas de « romanciers d'aventure » qui souvent ne le valent pas, ceux qui ont éprouvé la même passion juvénile, sauront gré à l'auteur du *Roman du Lièvre* d'avoir osé rendre hommage à l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les Mers*. Ce goût unique s'explique particulièrement chez Jammes par une hérédité coloniale et

aussi bien son goût de la couleur. Nous tenons enfin la raison profonde de son génie sensoriel : il vient de pays chauds, des Amériques, et le poète qui nous est promis fera partout de « l'exotisme », trouvera partout à en faire, au pays basque ou en Béarn. Voilà son don.

On s'étonnera de la place infime que tiennent dans ce premier volume de mémoires, les choses de la religion, alors que quelques vingt années plus tard l'auteur des *Elégies* devait passer insensiblement dans ses vers et sans changer en rien sa poétique, d'un paganisme vaguement chrétien au catholicisme pur implicitement contenu dedans. Non, Jammes enfant ne connaîtra ni l'inquiétude ni l'appétence religieuses ; il a encore par éducation la foi du charbonnier, il a surtout la grâce qui suffit à tout d'admirer Dieu par les sens dans ses créatures. Disposition catholique, que l'on ne s'y trompe pas ! Elle n'a pas encore de nom ; mais ce sera bien à tort que nous la dirons panthéiste.

Ce qu'il advint de cet enfant, la suite des Mémoires nous l'apprendra. Mais nous devons transcrire en finissant le passage émouvant où nous est raconté comment eut lieu pour lui la révélation du « poème ».

« Un livre est ouvert devant moi. Et soudain, sans qu'on m'en ait prévenu, je vois et j'entends que ses lignes sont vivantes, que deux à deux, elles se répondent par la rime, comme des oiseaux ou des vendangeurs et que ce qu'elles racontent nous enchante à la manière des êtres et des choses *qui n'ont pas besoin qu'on les traduise*. Je ne pus parvenir au bout de ma leçon. Je venais de recevoir du ciel ce roseau aigu et sourd, bas et sublime, triste et joyeux, plus âpre que le dard d'un sauvage, plus doux que le miel... »

HENRI GHÉON

LA POÉSIE

LE LABORATOIRE CENTRAL (Au Sans Pareil), —
DOS D'ARLEQUIN, par *Max Jacob*, avec des dessins de
l'auteur (Editions du Sagittaire).

De tous les poètes de notre temps, M. Max Jacob aura connu les plus grands succès de conversation. La sienne est fort recherchée, et les histoires qu'il conte avec une fantaisie amère et cordiale ont fait la joie de ses amis et la fortune de certains

auditeurs, les mieux doués quant à la mémoire. S'il est vrai que « l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a », l'esprit qu'on vous prête n'est pas moins dangereux et M. Max Jacob, avec moins de souplesse, eût couru le risque de rester le prisonnier de la réputation qu'on lui voulut faire. Il n'est pas bon qu'un poète doive la sienne à sa légende plutôt qu'à son talent. Le *Cornet à dés* vint à point montrer que celui-ci était beaucoup plus intéressant que celle-là. Sa partie de zanzibar lyrique terminée, M. Max Jacob laissa négligemment le cornet traîner sur le comptoir. Des joueurs novices et qui se croyaient très roublards s'en saisirent aussitôt, mais il ne contenait plus que des dés truqués qui roulaient sur le zinc poisseux avec un bruit funèbre.

M. Max Jacob lui-même qui pourtant sait bien la règle du jeu ne gagne pas à tous les coups. Dans ce *Laboratoire central*, il y a quantité de petites fioles aux étiquettes fallacieuses, si bien qu'on n'est jamais sûr du contenu : amertume, ironie, sarcasme, bouffonnerie, éloquence satirique. Il faut déboucher tous les flacons et avaler en fermant les yeux ces petits poèmes dont le rythme acquiert irrésistiblement la volubilité du monologue comique.

Il sait choisir au hasard une poignée de mots qui feraient assez bien, dans la bouche d'un orateur désireux d'accroître la vitesse de son débit, l'office des cailloux de Démosthène.

Exhalaisons et salaisons en toutes saisons

Enseigne : Au Calicot de la Grande Espérance,

Paris au Paradis par le Pari Mutuel,

C'est celui de Pascal : Pari sauvez la France.

On ne saurait en vouloir à M. Max Jacob de cultiver le genre macaronique, auquel il doit tant de succès et l'on conçoit qu'il ne se résigne pas à laisser le champ libre à des imitateurs qu'il lui est si facile de décourager. Si nous regrettons les poèmes qu'il eût pu écrire, croyez qu'il les regrette aussi. En cette débauche d'équivoques et comme disait Bergerac, d'entretiens pointus, une vraie douleur cherche à s'étourdir. A lire le *Départ du marin*, *Quimper*, *Mort morale*, *Etablissement d'une communauté au Brésil*, on a le sentiment d'une vengeance raffinée, de représailles qu'exerce le poète contre lui-même, chaque fois qu'il s'est reconnu coupable d'une émotion vraie. Il n'écrit jamais que la parodie du poème rêvé d'abord, et la satire de ses accès lyriques involontaires. Il fait songer à ces artistes de

« music-hall » qui commencent par jongler avec des assiettes et finissent par un grand massacre de vaisselle, donnant ainsi au spectateur le spectacle de l'adresse bafouée par elle-même.

Si M. Max Jacob s'avise de pasticher, c'est avec une sûreté cruelle :

*Dis-moi quelle fut la chanson
Que chantaient les belles sirènes
Pour faire pencher des trirèmes
Les Grecs qui lâchaient l'aviron*

*Nausicaa a la fontaine
Pénélope en tissant la laine
Zeuxis peignant sur les maisons
Ont chanté la faridondaine !
Et les chansons des échantons ?*

*Echos déchus des longues plaines
Et les chansons des émigrants !
Où sont les refrains d'autres temps
Que l'on a chanté tant et tant ?
Où sont les filles aux belles dents
Qui l'amour par les chants retiennent ?
Et mes chansons ? qu'il m'en souviennne*

Voici un croquis de banlieue dominicale, léger dessin à la plume avec quelque touche d'aquarelle :

*Pour cueillir des fleurs aux rameaux
Nous déposerons nos vélos.
Devant les armures hostiles
Des grillages modern-style
Nous déposerons nos machines
Pour les décorer d'aubépine.
Nous regarderons couler l'eau.
En buvant des menthes à l'eau*

On trouverait sans peine beaucoup d'autres morceaux charmants et la quête est sans ennui, car aux endroits les plus burlesques, coule le même style fluide et brillant où les images ne traînent jamais comme de lourds poissons rouges, mais filent comme les truites.

Si M. Max Jacob n'avait abdiqué toute méchanceté, il serait capable de rénover l'épigramme :

*Je suis facile à satisfaire
Ce devant quoi passe mon temps*

— *Dit la clientèle à Figuière —*
Sans escompte on paie en sortant

« *Quoi ! tant d'idée en un roman*
Dit un auteur qui désespère
 — *Chez notre grand apocrisiaire*
On t'imprime et mieux on te vend !

Drame à signer pour millionnaire
Ou simples sonnets pour amant
Si tu n'as pas assez d'argent
L'éditeur en fait son affaire

Rien qu'une course en fiacre à faire
 — *Ah ! justement j'ai votre affaire*
Un vaudeville ! six cents francs
Payables à tempérament.

N'est-ce pas le ton de Voltaire satirique ? Mais le vers de M. Max Jacob sait imiter les cris déchirants du « piston vainqueur », le sinistre orchestrion des manèges forains, l'accordéon, cet élégiaque nasillard, la simple voix humaine aussi parfois, mais bien vite, rancune ou pudeur, il la déguise. C'est pourtant celle-là que l'on voudrait entendre plus souvent.

ROGER ALLARD

LE ROMAN

L'EPITHALAME, par Jacques Chardonne, 2 vol. (P. V. Stock).

« Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. » Je sais peu de romans français auxquels la phrase de Stendhal convienne aussi bien qu'à l'*Epithalame*. Et d'abord c'est d'une grande route qu'il s'agit : ainsi que le note François le Grix dans son si judicieux article de la *Revue Hebdomadaire*, « le sujet de l'*Epithalame*, ce n'est pas lui ; ce n'est pas elle ; c'est le couple, et le couple uni par les liens du mariage. »

Graduellement et comme prudemment, à travers des éclipses, des oublis suivis de reprises, mené beaucoup plus par les circonstances que ne le laisserait croire un faux air d'autorité, Albert Pacaris conquiert Berthe Degouy : il ne la séduit pas au sens strict du terme ; il ne prétend pas à la séduire, mais bien au contraire à la former en la mettant en garde précisément contre toutes les espèces de séduction y compris contre lui-même.

Lorsqu'il déclare à un ami : « Je l'ai élevée avec amour... J'ai toujours eu le sentiment que je l'élevais pour un autre qui aurait mes goûts », il n'exagère qu'à peine. Voici d'ailleurs ce qu'il lui dit à elle-même : « Croyez-moi, je ne suis pas bon. Si j'étais bon, au lieu de vous prêcher la piété filiale, je vous dirais de retourner bien vite chez vous et de ne plus revenir. Les hommes tâchent de cacher leurs faiblesses par des paroles. Ils troublent l'esprit et c'est leur plus grande faute. Il faut reconnaître maintenant que nous agissons mal. Tout à l'heure vous allez mentir. Vous sacrifiez la pureté de votre conscience parce que nous croyons nous aimer ; mais moi, qui n'ai jamais aimé personne, je ne vous aime pas comme vous pensez, et il demeure entre nous deux de subtils mensonges. Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il faut garder un jugement droit. Une vue claire. C'est l'égarement de l'esprit qui est le grand mal irréparable... Vous avez un esprit très rare, que j'aime beaucoup. Je ne voudrais pas l'abîmer. Le reste ne compte guère... Je serai toujours sincère avec vous. Nous parlerons de la vie... » Elle cependant c'est dans sa chair qu'elle est troublée, et c'est sa chair qui trouble à son tour son esprit. Les caresses d'Albert la bouleversent : elle entend moins ses paroles que sa voix : l'amour supprime chez elle ces qualités par lesquelles à l'origine Albert fut attiré, et lorsque celui-ci finalement l'épouse, il se trouve aux prises avec une force qu'il a lui-même éveillée et qu'il est également incapable de réduire ou de satisfaire. Dans les deux premiers tiers du second volume — qui marquent l'apogée de l'ouvrage — nous assistons à toutes les phases de ce malentendu fondamental jusqu'au moment où Berthe s'avoue qu'Albert a tué l'amour en elle et où elle éprouve un soulagement à le constater. Elle essaye alors de vivre comme si son mari ne comptait plus, se rattachant d'une part à tous les souvenirs auxquels il n'est pas mêlé, s'ouvrant de l'autre à ce que les jours peuvent lui apporter de nouveau ; puis un simple épisode, qui lui découvre soudain dans un camarade d'enfance cet inconnu qu'engendrent à la fois l'idée fixe du désir et la séduction-devoir, en lui faisant sentir toute sa faiblesse, la contraint à un retour sur elle-même, la ramène à « aimer ce qu'on connaît », et pour la première fois, regardant une photographie de son mari alors absent, elle voit le point de vue de l'autre : « A-t-il jamais ressemblé à ce portrait ? songeait Berthe

en cherchant à se rappeler ce visage d'autrefois, naguère si obsédant, et maintenant difficile à imaginer. Je n'aime pas cette photographie, se dit Berthe en la regardant de nouveau. La figure est jolie, mais vide... sans âme... sans vie... ; c'était sa figure de jeune homme... Nous étions jeunes, alors, tous les deux !... Nous n'avions pas vécu ensemble... Vivre ensemble, quelle expérience ! que de larmes, de luttes, de méprises, avant de s'ouvrir un peu l'un à l'autre !... J'ai cru qu'il ne m'avait pas aimée, qu'il me fuyait... Je sais qu'il m'aime autant qu'il peut... C'est lui-même qu'il fuit, partout — pauvre homme qui n'a pas de repos ! »

A voir ce qu'un tel sujet livre sous le traitement que lui fait subir Jacques Chardonne, force est bien de reconnaître que les romanciers français ne l'avaient guère attaqué de front. Un sujet éternel pourrait-il autrement rendre ce son de nouveauté. Et en fait quand on cherche hors de France des points de comparaison, on est aussitôt amené aux noms de Tolstoï et de George Eliot : on se rappelle alors que nuls romans plus que les leurs ne donnent cette sensation de grande route, et on en tire la conclusion que la peinture du couple conjugal, sans doute parce que celui-ci représente le normal et le quotidien, recèle une singulière vertu esthétique.

Que l'on m'entende bien ; il ne s'agit nullement d'égaler l'*Epithalame* à *Anna Karénine* ou à *Middlemarch* : il ne saurait prétendre à la race souveraine du premier, à l'arrière plan méditatif du second. Tout ce que je veux dire, c'est que voici un livre écrit dans le sillage de Tolstoï, sans qu'il y ait lieu de soupçonner l'auteur d'imitation, parce que les qualités tolstoïennes sont essentiellement de celles que l'on ne peut ni jouer ni acquérir.

Plus on pratique Tolstoï et plus on est frappé d'une particularité qu'on pourrait définir ainsi : une certaine indifférence au sein même de l'infailibilité. Lorsqu'on se promène en pleine campagne, à travers les herbes hautes, il arrive que machinalement on en casse une : on la porte à sa bouche, puis on la rejette. A travers l'impression que laisse au lecteur le choix du détail chez Tolstoï, il semble que l'on perçoive je ne sais quel geste analogue. Or cette impression d'une relative indifférence, c'est elle avant tout qui révèle chez le romancier son plain-pied

avec la vie et le pouvoir qu'il exerce sur elle. Le grand mérite de Jacques Chardonne, c'est que jamais le spectacle ne le prend au dépourvu, et que jamais non plus il ne l'induit à un soulèvement, — ou à un commentaire qui ne soit pas strictement indispensable, j'entends qui ne fasse pas partie de l'action au même titre que tout le reste.

Lorsqu'un auteur est investi de ce don, il court le danger de sa maîtrise même et je ne dis pas que l'*Epithalame* y échappe complètement. Une analyse très serrée y relèverait sans doute çà et là un chapitre où le don est exercé pour lui-même. L'épisode théosophique en particulier ne me paraît pas avoir sur la vie du couple un retentissement qui le justifie. Mais dans les romans-natures que définissait hier Albert Thibaudet (et l'*Epithalame* en est un), dans ces romans dont il disait si bien qu'ils sont « déposés » plutôt que « composés », il est toujours délicat de se prononcer trop vite sur ce point. Il convient en outre de ne jamais oublier ce que rappelle Percy Lubbock dans son admirable traité sur la *Technique du Roman*, à savoir que pendant qu'il écrit une page, un romancier véritable fait face à une double tâche : plus encore qu'il ne l'écrit pour elle-même, il l'écrit pour accroître la portée d'une autre qui viendra longtemps après, et le départ est très difficile à établir entre les moments où le romancier prépare tout en ayant l'air de marquer le pas et ceux où il le marque en effet.

Quand il s'agit d'un récit, il semble qu'un instinct nous guide à cet égard, et pour prendre un exemple récent qui nous soit à tous familier, le passage sur la vie de M^{me} Sagune constitue l'unique hors-d'œuvre dans le beau récit de Jean Schlumberger : *Un Homme Heureux*. Mais précisément, l'*Epithalame* n'est à aucun degré un récit, et le cas de ce livre me reporte à la distinction que voulait établir autrefois Paul Bourget lorsqu'il disait : « Un roman n'est pas de la vie représentée : c'est de la vie racontée. » Il faut relire dans l'étude sur Taine romancier l'intéressant développement où Bourget discute le point. Je ne serais pas éloigné de lui donner gain de cause toutes les fois où l'objectivité ressortit à une volonté délibérée, mais il existe un petit nombre de romanciers chez qui l'objectivité au contraire, parce qu'elle naît d'un don sur lequel son possesseur ne peut rien, rejoint ce naturel même dont Bourget regrette chez d'autres

l'absence. Or l'*Epithalame* est essentiellement cela : de la vie représentée ; non seulement il n'y a pas narrateur, mais il n'y a même pas, pour reprendre la définition de George Eliot, ce témoin qui fait sa déposition sur la foi du serment : il y a un miroir.

Car ce livre, dans tout le premier volume surtout, semble n'être qu'une succession de moments : que ce ne soit là qu'une apparence, rien ne le montre mieux que le fait que Jacques Chardonne ne tombe jamais dans le piège des Goncourt et de Daudet par exemple, celui de vouloir relever la discontinuité par une certaine trépidation de l'expression, — de mettre partout des rehauts. Contre ce danger d'ailleurs Chardonne possédait cette défense qu'il n'a pas de style dans l'acception propre du terme. « En réalité l'art de l'écrivain consiste surtout à nous faire oublier qu'il emploie des mots. » Jacques Chardonne pourrait prendre comme devise cette phrase de Bergson. Dans ce livre en tout cas, l'art de l'écrivain est cela, — et il n'est que cela. Ni cette inflexion de la voix, ni cette légère déviation que tels artistes font subir au sens courant des mots, ni ce contour tant soit peu accusé dont d'autres les cernent n'entrent ici en jeu. L'expression est exacte, précise même, mais comme sans le savoir et surtout sans paraître y attacher d'importance : d'un bout à l'autre une parfaite neutralité ; — et devant cette neutralité on se rappelle qu'aux yeux de certains connaisseurs la prose de George Eliot est inexistante ; que Tolstoï passe pour avoir écrit un russe qui ne se compare pas à celui de Tourgueneff ; et on est tout près de conclure que l'instrument idéal du romancier en tant que romancier n'est pas un style, mais un idiome.

Un miroir, — appliqué à l'ensemble de l'*Epithalame*, le mot reste le plus juste, mais il existe, par delà ce pouvoir réfléchissant, un don magique entre tous : celui de l'absolue présence, — le don que définissait naguère le critique anglais Saintsbury lorsqu'isolant, dans l'œuvre de Thackeray, *Pendennis*, *Esmoré* et *The Newcomes*, il disait : « C'est moins ici le miroir tendu à la vie que la présentation directe de la vie elle-même. » Dans la série des scènes qui entre les époux éclatent toujours plus graves, Jacques Chardonne atteint à cette présence. Il possède une étonnante maîtrise de toute la météorologie conjugale : ce calme fictif, obtenu, dont chacun des adversaires se sait gré, qu'il porte au débit de l'autre, et qui ne déclenche que plus

sûrement l'orage ; — la formidable, dérisoire disproportion entre le point de départ et les résultats de la querelle ; — le brusque débouché dans la haine, puis les mille variantes du retour ; maîtrise qui provient en partie de ce que Jacques Chardonne a un sens aigu de cette loi des contre-temps qui scande à l'ordinaire toute vie sentimentale. On ne peut lire les 225 premières pages du second volume de *l'Epithalame* sans qu'à chaque instant on se surprenne à les accompagner de tous les commentaires que l'auteur a eu soin de s'interdire.

Un des écueils dans le roman-nature, c'est de savoir trouver le moment où doit être mis le point final, et un juste instinct nous porte à ne pas accorder trop d'importance à leurs dénouements. Il est certain que si l'on écarte la mort — ficelle des médiocres, mais tremplin incomparable des plus grands — il n'y a jamais de raison tout à fait décisive pour qu'un roman-nature se termine : le plus souvent, la sagesse du romancier arrête le livre lorsque la vie des personnages en est arrivée à ce point où elle comporte encore les agitations indéfinies de la surface, mais non plus ces lames de fond qui viennent tout bouleverser. Ici cependant l'auteur du roman-nature est exposé au péril de réintégrer une de ces idées sur la vie dont jusque-là il a su si bien se passer. Jacques Chardonne a fait montre de beaucoup de tact dans la manière dont il a paré la difficulté : « Songeant à Emma et à elle-même, à l'amour, à la vie, et pour mieux définir ses réflexions, elle tâchait de se remémorer une phrase entendue naguère, et dont elle ne se rappelait que ces mots : « le lit du fleuve ». Lorsqu'elle se répétait « le lit du fleuve », ce bout de phrase au sens vague lui représentait la consistance d'une vie organisée autour du même axe, cette relation du présent au passé, cette réalité durable d'un sentiment consacré par les épreuves spirituelles ; et puis le court trajet des voies déviées. » Ce « bout de phrase au sens vague » ne vaut pas seulement ici par la justesse psychologique, — parce qu'il traduit le besoin qu'éprouve un esprit féminin à l'issue d'une crise de se raccrocher à quelque chose de concret qui la résume ; il tempère aussi par une image ce que l'idée générale pourrait prendre de trop mécanique et de trop arbitraire ; et la relative incertitude sur laquelle se clôt *l'Epithalame*, que Jacques Chardonne laisse planer sur l'avenir du couple, fait que dans le

livre non plus il n'y a pas déviation, le maintient dans la vérité de la vie au moment où il courait le risque d'en sortir.

Car ainsi que le remarquait André Gide à propos d'*Armanche* : « La vie nous propose quantité de situations qui proprement sont insolubles », et tout amour porte en lui-même ses éléments d'insolubilité ; mais au fait général venait s'ajouter dans le cas des Pacaris — jusqu'au moment où Berthe accepte d'entrer pleinement dans le point de vue de son mari — une insolubilité particulière, dont à vrai dire Albert est responsable, et qui précisément n'est pas une insolubilité amoureuse. Lorsque Albert dit à son meilleur ami, à Ensénat : « Je n'ai pas été amoureux. J'ai aimé une jeune fille pour ses vrais mérites », il nous livre l'explication. Sans doute de ce propos il y a quelque chose à décompter : comme nous tous, lorsqu'il parle, Pacaris force un peu sa pensée. Cependant ici il lit en lui-même plus avant peut-être qu'il ne le croit. Il possède la tare de l'intelligence toute distributive. Je ne dis pas qu'il soit incapable d'abandon : au contraire il lui advient constamment de se laisser vivre sans plus ; mais tour à tour il se laisse vivre, puis se reprend et ne veut plus alors que se conformer à une certaine idée préconçue de lui-même et de Berthe, et que Berthe aussi s'y conforme : il y a alternance des deux états, mais non pas influence de l'un sur l'autre, ni surtout persistance, mémoire du premier dans le second. Demi-sage, de cette sagesse de qui a tout recueilli et rien secrété, Albert Pacaris est l'homme des sautes, mais non celui des recommencements. Songez aux scènes entre Lévine et Kitty, puis à leurs réconciliations : ils n'ont même pas besoin d'explications pour se retrouver au même point qu'auparavant. C'est que Lévine bénéficie du souvenir toujours vivant en lui du premier amour, il n'a jamais aimé Kitty « pour ses vrais mérites » : savait-il seulement alors qu'elle en eût ? Ils ont pris le bon départ, et la beauté de l'attitude féminine en amour, c'est que le mouvement naturel de la femme — supérieure ou médiocre, libérale ou mesquine — est toujours celui-là. Ultérieurement, on peut obtenir d'elle les plus grands sacrifices, mais à la seule condition de ne pas ruiner de fond en comble ce point de départ. Parce qu'Albert n'est pas aidé, porté par son passé, il lui manque le soubassement qui soutient le mouvement édifice de la vie sentimentale : il faut que ce soit Berthe à

qui réapparaisse ce qui s'était voilé, que ce soit elle qui fasse à nouveau la pose de la première pierre, car c'est elle seule au fond qui la détient. En amour combien plus encore qu'en amitié ne vaut que l'inépuisable parole de Montaigne : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

CHARLES DU BOS

*
* *

LA CAVALIÈRE ELSA, par *Pierre Mac Orlan* (Nouvelle Revue Française).

La *Cavalière Elsa* est un roman qui semble avoir été rêvé par l'auteur de la *Force*, mais que celui-ci eût traité comme une épopée. Fidèle à ses conceptions, Pierre Mac Orlan ne s'est guère appliqué qu'à en faire ressortir l'horreur et le comique macabres. Ne prétend-il pas (*l'Aventure*, nov. 1921) que « l'horreur est un des éléments les plus fameux de l'aventure, et qu'il est difficile d'écrire un livre de ce genre sans y mêler l'humanité par ce qu'elle possède de plus anormal, mais aussi de plus coloré ». Formule contestable, du moins quant à la précellence de l'horreur. Quoi qu'il en soit, au cours de cette lecture attachante où brillent quelques morceaux de bravoure, l'esprit revient inlassablement à Paul Adam, s'applique à reconstruire les chapitres selon son ample manière, et souffre du disparate entre le sujet et l'exécution.

Qu'il me soit permis de préférer à la *Cavalière Elsa* la *Bête Conquérante*. Jusqu'ici le meilleur livre satirique de Pierre Mac Orlan, où palpite la veine de Swift, et qui me paraît correspondre plus exactement au tempérament de son auteur, dégagé du paradoxe et de l'artifice. Là, point d'abus du bas-langage : une uniformité d'expression qui contribue à rendre naturelle la plus extraordinaire fantaisie ; un ton demi-sérieux qui force à la réflexion, et surtout cette unité de *vitesse* qui convoie le lecteur sans pauses ni cahots et lui donne une constante impression de confiance et de sécurité. L'exemple de Swift avait heureusement guidé l'écrivain ; celui de Du Laurens, avec le *Compère Mathieu*, beau livre délaissé, mais que les nouvelles utopies peuvent rajeunir, aurait dû le guider pour la *Cavalière*. Cependant, je redoute que la *Mandragore* d'Ewers, où Dubus Delaforest

endosse la défroque souillée du Divin Marquis, n'ait eu sur Pierre Mac Orlan une fâcheuse emprise, ou que nous ne retournions en arrière, vers les charniers du *Rire Jaune*.

Un voyageur digne de foi raconte qu'étant allé rendre visite à Pierre Mac Orlan dans un village de la côte bretonne, il lui fut répondu qu'il le trouverait sur la grève déserte, où il avait coutume de sonner du cor. Le voyageur s'y rendit et ne tarda pas à découvrir son ami. Celui-ci, face au rocher, sonnait bien du cor comme il avait été dit, mais il jouait *en même temps* de l'accordéon... Démente qui voudra le voyageur ; quant à moi, qui viens de lire la *Cavalière*, j'affirme à mon tour que son auteur y joue simultanément du cor et de l'accordéon, et qu'il affecte parfois de tourner le dos au sujet. Pour le cor et l'accordéon, c'est un procédé que le virtuose croit propice à créer le *malaise*, à nous baigner dans cette atmosphère de cirque ou de champ de foire, où les dissonances, les oppositions forcées, les brusques alternatives d'ombre et de lumière, de silence et de tintamarre, sont une incantation en faveur du Démon de la Perversité. C'est aussi un renouvellement du style satirique, que l'on concevait jadis comme une bigarrure de lyrisme et de vulgarité.

Pierre Mac Orlan n'aurait-il pas laissé l'accordéon dominer trop souvent le cor ?... Mais, sans m'attarder aux méfaits de l'accordéon, je dois dire que cet étrange concert produit quelques effets surprenants, comme le récit du matelot Gardelli, et surtout la description des fêtes organisées par Dorojkine pour impressionner favorablement le peuple de Paris. Ce chapitre relevé de la grande satire sociale, où l'on souhaiterait que l'auteur se maintint si les dernières pages ne rappelaient une autre face de son talent, celle qui rayonna poétiquement sur l'*Etoile Matutine*. C'est quand la *Cavalière* morte reprend son apparence formelle et vogue dans le domaine des Ombres. Là, chatoient discrètement les dons les plus délicats de la sensibilité et de l'invention ; et, comme l'auteur y traite un sujet qui correspond à une évolution littéraire en secret préférée, il le garde des taches, il le soigne, il prend son temps, il l'aide, dirait-on, à déplier ses ailes : toutes choses dont il n'a pas toujours assez cure.

J'aimerais interpréter comme un gracieux présage l'envol de cette âme quittant son enveloppe sanglante et corrompue pour

errer dans les éthers en Sylphide de la Fantaisie. J'y vois le Génie de l'inspiration, dédaigneux d'un monde pervers et dérisoire contre lequel la Satire n'a plus de prise, regagner les îles Caraïbes ou les sabbats du pays des Fées, en faisant signe à Pierre Mac Orlan de l'y suivre. C'est, je crois, le vœu de beaucoup de lecteurs que Pierre Mac Orlan leur redonne à son tour, sinon les ailes d'Icare, du moins les balais enchantés de *Maitre Jean Mulin*, pour s'évader de l'affreux labyrinthe, où le Minotaure moderne doit les dévorer un jour, qu'il se nomme le *Compère Mathieu*, *Ubu-Roi* ou *Dorokhine*.

FERNAND FLEURET

*
* *

LE PREMIER DE LA CLASSE, par *Benjamin Crémieux* (Grasset).

Si Jean Rigaud se tue pour que sa mort prépare la résurrection de la vieille Occitanie, le coup de pistolet claquera quand sonneront quatre heures.

Il faut...

Faut-il ?

Quatre heures moins une minute.

Le livre se termine sur cette incertitude.

Jean n'est pas mort. Je le préfère. Il m'intéresse plus que les destinées occitanes. Ou, si l'on veut, l'Occitanie me préoccupe et va jusqu'à me passionner parce qu'elle est le bel objet des rêves d'une âme de prix. Cette haute pensée m'eût déplu, et paru odieuse, si elle avait été cause qu'un enfant eût péri pour elle. Mieux qu'un enfant, un jeune esprit plein de magnifiques promesses. Je sens la grandeur d'un tel songe ; mais je ne sens assez ni son utilité, ni les chances qu'il a de se réaliser, pour ne point aimer mieux la vérité d'une âme, sa vie, l'épanouissement qu'annonce sa jeunesse. C'est cette prédilection marquée qui rend poignant pour moi le débat final où la partie se joue entre l'existence de Rigaud et l'avenir problématique de l'Occitanie : et son âme est maîtresse du dénouement. Je n'hésite pas un instant à décider s'il vaut mieux qu'il vive ou qu'il meure. Et, précisément, à cause de cette certitude que j'ai, mon inquiétude croît, de voir si incertaine la lutte entre le bel et vain désir de sacrifice, qui lance vers la mort cette âme enthousiaste, et la raison, qui la détourne d'un trépas si probablement infécond, et

qui s'adjoint et déchaîne en sa faveur l'instinct de conservation, d'autant plus ardent à lutter que Jean sait, à n'en pouvoir douter, qu'une vie comme la sienne mérite d'être défendue. Et les deux enjeux sont de valeur si inégale (car fussé-je un peu Occitan, j'attendrais plus de l'influence d'un Rigaud vivant et agissant que d'un Rigaud tué dans sa fleur, sans que personne, sans doute, ne songe à dégager la leçon de sa mort), et cependant les motifs d'espérer et de craindre se balancent si également, qu'une double fièvre me saisit, de vouloir passionnément qu'il renonce à périr, et de douter si son esprit l'emportera sur le fol élan de son cœur.

Créer, entretenir jusqu'au bout cette angoisse, voilà déjà la marque d'un talent peu commun. Un débat dramatique n'est pas un simple dénouement ; c'est le terme, la conclusion, et en quelque façon l'objet d'un livre fondé, charpenté, et dressé tout entier pour que cette âme jaillisse. Autrement il ressemblerait à ces flèches de Viollet-le-Duc, qui ne sont point le chef de l'église gothique qu'elles couronnent, mais une manière de couvre-chef, qui les surmonte par artifice, et qu'il faudrait changer à chaque saison, pour suivre la mode. Notre émotion exige, pour se manifester, l'art de la présentation, et la science de la préparation logique, de façon que la crise finale soit, sinon prévue, du moins acceptée d'emblée. Ici, nous sommes satisfaits. Parvenir, sans effets de style, sans emphase, sans que nul élément étranger s'y ajoute, et simplement par des mots ordinaires, par une analyse étonnamment subtile et exactement déroulée, par la vérité, pour tout dire, mais une vérité saisie par un esprit qui n'en laisse rien échapper, et cependant sait y choisir précisément et n'en garder que l'essentiel, à créer une émotion que rien n'étonne, ni n'afflige, ni ne détourne, en dehors de la question posée, c'est une réussite assez remarquable. Mais le plus difficile était sans doute ailleurs, je veux dire de nous conduire à admettre qu'un enfant de treize ans puisse vouloir se donner la mort pour la défense d'une idée qu'il a conçue, sans nous paraître, ou bien une sorte de monomane qui relève plutôt de la médecine mentale que de l'art du roman, ou bien, tout simplement, un type exagéré, qui cesse d'intéresser, dans la mesure où il cesse de sembler véridique. Mais M. Crémieux a su peindre une âme singulière, supérieure, et pourtant enfantine, qui nous surprend, parce qu'elle

est rare, mais ne nous choque pas, parce qu'elle est parée des couleurs de la vie. Tous les éléments de cette âme sont des éléments naturels, seulement très développés ; leur réunion, leurs jeux, leurs rapports, pour être rares n'en sont pas moins logiques. Rigaud est un esprit exceptionnel, mais normalement constitué.

Enthousiaste et réfléchi, rêveur et laborieux, cet enfant cherche à découvrir, en songeant vers quel but magnifique il pourra tendre son effort. Il a l'esprit latin et l'imagination sarrasine, et cet esprit lucide, raisonnable, pratique, applique ces qualités à servir une cause qui enchante son âme brûlante. Son tort est de ne pas savoir attendre, de prétendre réaliser, à treize ans, un espoir, et de vouloir agir à l'âge où il convient seulement de se préparer à l'action. Son rêve est-il une grande idée, ou une belle illusion ? Je ne sais. L'idée vaut ce que vaut l'esprit qui la conçoit et qui la sert, et le prix d'une cause se mesure à la valeur de ses partisans. Rigaud, plus âgé, reprendra-t-il son effort, ou sourira-t-il en frémissant, de cette exaltation qui faillit lui coûter la vie ? Je ne sais. Je voudrais le savoir. C'est pourquoi il me plaît qu'il ne meure pas. — En êtes-vous si sûr ? — Sans doute ; ce n'est pas à treize ans qu'il a raconté sa jeunesse. Bien des minutes ont passé depuis que quatre heures ont sonné. Et nous voyons en le lisant que ce premier de la classe n'était pas un petit prodige, un feu de paille, qui donne l'illusion d'un foyer, et s'éteint vite, mais un jeune esprit, déjà vigoureux, qui n'a perdu, en mûrissant, ni sa flamme, ni sa raison.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

*
* *

TUVACHE OU LA TRAGÉDIE PASTORALE, par *Louis-Léon Martin* (Grasset).

M. Louis-Léon Martin a soulevé son masque d'humoriste professionnel, et c'est une sensibilité d'*écorché vif* qu'il nous a révélé. C'est dans l'ordre : neuf fois sur dix, le véritable humoriste est un hyper-sensible qui a la crainte du ridicule et l'horreur de la rhétorique.

M. Martin s'est astreint à une délicatesse, une retenue, une décence qui charment dans un sujet comme celui de *Tuvache* qui eût si aisément chaviré dans la grossièreté naturaliste, la

fadeur du roman paysan ou la sensiblerie humanitaire.

La grandeur et la décadence de Tuvache, paysan borné et résigné, bouffon, puis héros, puis victime de son village, ont le caractère inéluctable d'un phénomène naturel. Les joies et les peines se succèdent en Tuvache comme les bonnes et les mauvaises récoltes sur un champ. Et s'il me fallait chicaner M. Martin sur son héros, ce ne serait pas, comme on l'a fait, à cause des péripéties dramatiques accumulées vers la fin du récit, mais à cause de son dénouement. Un Tuvache, même ivre, ne se suicide pas. Il doit mourir d'accident au terme de son existence accidentelle. Rappelons-nous le *Caïet* de Michel Yell, frère aîné de Tuvache : ses camarades de chambrée le tuaient en jouant.

M. Martin s'est appliqué à trouver le style le plus propre à cette tragédie pastorale. On ne jurerait pas que le souvenir de Charles-Louis Philippe ne l'ait parfois hanté. Il s'est préoccupé de projeter fidèlement les pensées et les sentiments rudimentaires de son héros : les soliloques de Tuvache sont de premier ordre. Pour le reste, il a procédé par tableaux successifs d'un style tour à tour nu et enrubanné. On le lui a reproché. Je me garderai de m'associer à ce reproche. Cette alternance est piquante et fort originale. Elle donnait déjà son prix à une œuvre de George Sand, qui est délicieuse, que personne ne lit et qui s'appelle *le Diable aux Champs*.

Ce qui gêne dans ce roman, — tout fantaisiste qu'il soit — c'est qu'on cherche en vain le point d'insertion de cette histoire dans le réel. Tuvache s'admet sans difficulté, c'est la « vie unanime » du village qui paraît factice. Un village s'amuse d'un Tuvache jusqu'à la cruauté, mais un Tuvache n'aimante pas sur lui toute la vanité et toute la haine d'un village.

Mais on ne fait cette objection qu'après avoir fermé le livre, et on ne le ferme pas sans l'avoir lu jusqu'au bout et sans avoir été divertie d'abord, ému ensuite, selon le vœu de l'auteur.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LES ARTS

RÉFLEXIONS SUR LE SALON D'AUTOMNE.

La peur de se compromettre. Telle serait, aux yeux d'un visiteur impartial, la véritable tendance de ce Salon. Trop de prudence dans le choix du sujet et dans son exécution, une hâte trop

grande à répondre aux désirs de « Classicisme » que manifeste, sans grande conviction d'ailleurs, un public trop précipitamment converti aux idées nouvelles. Des apparences de maîtrise, succédant sans transition aux balbutiements des années précédentes. De faux chefs-d'œuvre, aussi rapidement exécutés que les pochades de jadis ; une fausse maturité, aboutissant à l'ennui le plus solennel. Pour qui se rappelle l'atmosphère des expositions « fauves » d'avant-guerre, il est indiscutable qu'une certaine fraîcheur manque aux Salons actuels, et que la jeunesse s'est assagi d'une façon trop rapide pour n'être pas un peu forcée.

Quelles sont les raisons d'une révolution aussi totale ? M. Vauxcelles, pour ne citer que le plus acharné, sinon le plus influent des apôtres de la sensibilité animale, m'accuse d'être le perturbateur moral de la jeunesse. Selon lui ce nouvel académisme dont les productions glacent le regard est tout simplement la conséquence de la campagne que j'ai menée dans cette revue, en faveur de la sensibilité intellectuelle.

Encore que j'écrive pour mon seul plaisir, et non par goût pédagogique (Dieu me garde de me prendre au sérieux autant que se prennent mes adversaires de plume) je ne peux résister au désir de montrer que le danger que courent certains peintres — dont beaucoup sont moins jeunes qu'on ne l'imagine — provient, non d'un goût ingresque ou davidien pour la forme et la composition, mais bien de cette impatience, de ce manque d'amour et de cette pauvreté intellectuelle qui sont entretenus par les articles bien intentionnés peut-être mais si maladroits d'une presse bourgeoise.

Il est de toute évidence qu'après le débordement de la sensualité pure qui nous valut tant de faux coloristes et de déments de la déformation expressionniste, un cycle pictural nouveau s'ébauche, où l'intelligence sensible doit jouer un rôle prépondérant. Ce règne de la raison, débrouillant le rythme plastique *découvert par l'instinct au contact de la réalité*, au lieu d'être encouragé, est constamment battu en brèche par des littérateurs trop jaloux de leurs prérogatives et qui, par leurs mercuriales périodiques, essaient d'éterniser la légende commode du « bon peintre illettré d'autrefois »¹. Cette légende prit naissance dans la forêt

1. Voir les articles de MM. Vanderpyl et Guillaume Janneau.

de Barbizon, il y a à peine un siècle et l'activité en tous sens dirigée des grands maîtres des siècles précédents lui inflige une contradiction formelle. Malgré cette vérité l'éloge du peintre ruminant a été si souvent prononcé que la mentalité de trop d'artistes doués en subit l'influence déprimante. Certains critiques, offrant une aide matérielle en échange d'une obéissance passive, ont provoqué, chez les peintres décidés à parvenir rapidement, une véritable panique spirituelle. On assiste à ce spectacle bien révélateur de nos mœurs, d'artistes réfléchis qui cachent leur culture comme une tare. On a même vu un des plus saturés de littérature, un des plus raisonneurs parmi les bons peintres de notre temps, prendre la plume, dernièrement, à seule fin de convaincre le monde entier qu'il n'écrivait jamais.

Un rappel incessant à la sensualité (indispensable, d'ailleurs) pourrait déterminer parfois une explosion de riches dons désordonnés. Le fauvisme, qu'on se prend à regretter devant tant de mornes toiles qui semblent porter le deuil de sa mort, n'était autre chose que la vigoureuse expansion de tempéraments non encore paralysés par les sermons actuels. On comprendrait à la rigueur, en effet, une campagne destinée à susciter d'agréables feux d'artifice picturaux. Mais où le manque de logique de nos censeurs s'affirme, où la nocivité de leurs manœuvres éclate, c'est lorsque, après avoir prôné la prédominance du seul tempérament, ils réclament des artistes ainsi mis en état d'infériorité « des œuvres complètes » ! On connaît l'antienne favorite de M. Vauxcelles : « Un Salon n'est pas un laboratoire où s'étaient des *expériences* picturales ; le jour de peindre des *tableaux* est arrivé, etc. » A force de haine pour les formules de peintres (« trouver la formule » disait Cézanne) notre critique en édifie une, toute littéraire, et contradictoire, dont ceux qui s'y plient nous apparaissent les innocentes victimes.

En effet : d'un côté M. Vauxcelles et ses alliés interdisent au peintre le droit — sacré à mon avis, et indispensable à la lente communion de l'artiste et du public — de soumettre à ce dernier les expériences au moyen desquelles il cherche honnêtement ses moyens d'expression (puisque personne ne peut les lui apprendre). De l'autre, ils lui interdisent le seul exercice qui pourrait hâter ses découvertes : la mise en œuvre de cette sensibilité orientée vers l'ordre que je définis intelligence sensible.

Ils exigent du peintre — c'est à mourir de rire ! — qu'il arrive au but suprême, *l'Œuvre*, en lui interdisant, non seulement l'accès du chemin qui y mène, mais encore les exercices par lesquels il peut apprendre à marcher ! Réalisez, clament-ils... Réaliser, soupirait Cézanne, qui cependant était mieux qu'aucun de nous armé pour le faire et qui eut réalisé en effet si d'admirables, si de saintes hésitations ne l'avaient poussé à faire en tous sens les expériences les plus merveilleuses en lesquelles l'esprit humain ait pu se consumer.

Grâce à cette guerre incessante aux « formules » et aux « théories », par lesquelles pourtant s'aiguisent — quelquefois puérilement, mais qu'importe ! — les recherches des jeunes peintres (on est jeune jusqu'à cinquante ans), ces critiques en sont arrivés à tarir la fraîcheur naturelle, et cette bonhomie qui fait le fond du tempérament français. C'est par goût du succès immédiat, et appel à l'applaudissement unanime que nous voyons des artistes doués renoncer prématurément aux aventures hasardeuses qui sont l'émouvant apanage de la jeunesse. Pour ceux qu'anime une sève généreuse, l'horizon est sans cesse bouleversé par les tempêtes du cœur et de la raison. Le peintre trop prudent, faisant plus de politique encore que de peinture, s'emprisonne peu à peu dans un cachot où ses facultés les plus généreuses sont étouffées. Les fils des joyeux impressionnistes, pointillistes, orphistes d'antan, sermonnés sans trêve, sommés de peindre des œuvres, du jour au lendemain, et ignorants de l'effort *logique* qu'un tel travail exige, ont fait place à de petits employés trop raisonnables, économes de leurs efforts, envieux et inquiets. La témérité des fauves a été remplacée par une triste stratégie d'atelier. Ainsi est né ce nouvel académisme, dont les produits égalent ceux que les pensionnés de Rome exposaient quai Malaquais dernièrement, et qui ne se montre pas, au Grand Palais, uniquement dans la salle n° 7, où, pour la commodité de leur besogne, nos critiques l'ont situé, mais qui, égrené savamment dans toutes les salles, contribue à donner au visiteur une fausse impression de Musée. Que ceux qu'attriste un tel état de choses ne s'en prennent qu'aux méthodes de travail aujourd'hui en honneur, et à l'à-priorisme florissant, à la théorie du « style d'abord », du « chef-d'œuvre coûte que coûte ».

Pour moi, si j'ai toujours préconisé un métier patient et surveillé, j'ai aussi fréquemment indiqué la sensation comme seul élément excitateur. Si j'ai fait sur l'œuvre de Delacroix les réserves que mes convictions techniques m'imposaient, j'ai toujours placé bien haut l'homme au cœur vibrant, à l'âme élevée que fut ce dernier rejeton de la grande famille des humanistes de la Renaissance. Delacroix, au point de vue humain, doit demeurer notre modèle, lui qui ne craignait pas de se compromettre en écrivant, en plus de son copieux journal et de ses longues lettres, des articles sur son art ; qui recherchait la société des littérateurs et des musiciens pour leur littérature et pour leur musique — et non par politique, comme cela se fait aujourd'hui — qui frémissait aux souffles venus du dehors, et qui s'inspirait (à la façon dont on s'inspirait de son temps, c'est-à-dire : littéralement) des événements qui bouleversaient les esprits. Que les artistes qui veulent donner au mot « Classicisme » un sens large et généreux cessent de flatter le public peureux en ornant leurs toiles de *baigneuses* aux gestes inutiles, en spéculant sur le compotier, la bouteille et les pommes de Cézanne, ou en « construisant » des paysages où tout le monde s'est promené. Qu'ils essaient d'acquérir, fût-ce au prix d'erreurs momentanées, ou de chutes (jamais inutiles) cette « intelligence universelle » que chantait Baudelaire. Aussi bien en ce Salon les œuvres les plus riches d'avenir sont celles qui s'inspirent directement de la réalité : repas, devant une fenêtre, de paysans lourds (Salle n° 2) ; nature-morte où des instruments maritimes encadrent un phare lointain ; draperies que magnifie une analyse patiente ; jeune fille endormie sous des arbres (Salle n° 7) ; extravagances poétiques du Carnaval (Salle n° 17), autant de toiles où la réalité n'est pas froidement suivie dans son contour décoratif, mais revêt aux yeux de l'intelligence sensible des formes nouvelles, qu'une ardente géométrie brise, pour les recomposer en un bouquet expressif.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XVII (JUILLET-DÉCEMBRE 1921)

ALAIN		
Les idées et les âges	425	(XCVII)
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT		
Ainsi tombent les feuilles	421	(XCVII)
ROGER ALLARD		
Sur M. Ingres	57	(XCIV)
<i>Noctambulismes</i> , par Jean de Tinan	101	(XCIV)
<i>La vie de P. J. Toulet</i> , par Henri Martineau	118	(XCIV)
<i>Béhanzigue</i> , par P. J. Toulet	118	(XCIX)
<i>Trois nouveaux contes de la vieille France</i> , par Jean Moréas	119	(XCIX)
<i>Les temps innocents</i> , par Emile Henriot	119	(XCIV)
<i>Amour et paysage</i> , par J. M. Junoy	119	(XCIV)
<i>Gestes</i> , par Alfred Jarry	120	(XCIV)
<i>La patience de Grisélidis</i> , par R. de Gour- mont	121	(XCIV)
<i>La comtesse de Ponthieu</i> , trad. par Fernand Fleuret	121	(XCIV)
<i>Le bûcher secret</i> , par Joachim Gasquet	195	(XCV)
<i>Souvenirs de mon commerce</i> , par André Rou- veyre	210	(XCV)
Madame de Noailles	301	(XCVI)
Jean Pellerin	345	(XCVI)
<i>Le poème des chimères étranglées</i> , par Tristan Derême	350	(XCVI)
<i>Le côté de Guermantes II ; Sodome et Gomor- rhe I</i> , par Marcel Proust	355	(XCVI)
<i>Autour de Toulouse-Lautrec</i> , par Paul Le- clercq	368	(XCVI)
<i>Cœurs à prendre</i> , par Georges Gabory	625	(XCVIII)
<i>Rayons croisés</i> , par Jean-Louis Vaudoyer	626	(XCVIII)
<i>Mythologies</i> , par Mélot du Dy	627	(XCVIII)
<i>Le Laboratoire central ; Dos d'Arlequin</i> , par Max Jacob	744	(XCIX)
AMIEL		
Fragments inédits du Journal Intime	681	(XCIX)
LOUIS ARAGON		
Les aventures de Télémaque	167	(XCV)
MICHEL ARNAULD		
<i>Mars ou la guerre jugée</i> , par Alain	733	(XCIX)

GABRIEL AUDISIO

Trompettes au soleil	698	(XCIX)
--------------------------------	-----	--------

JEAN BARUZI

<i>Les canciones</i> de Juan de Yepes, trad. René-Louis Doyon	230	(XCV)
---	-----	-------

FÉLIX BERTAUX

<i>Les Rustiques</i> , par Louis Pergaud	219	(XCV)
<i>La Chine</i> , par Émile Hovelague	233	(XCV)
Henri Aliès	624	(XCVIII)

AMBROSE BIERCE

(trad. V. M. LLONA)

Un incident au pont d'Owl-Creek	701	(XCIX)
---	-----	--------

MAURICE BOISSARD

Chronique dramatique	449	(XCVII)
Chronique dramatique	611	(XCVIII)
Chronique dramatique	727	(XCIX)

CHARLES DU BOS

<i>L'Épithalame</i> , par J. Chardonne	746	(XCIX)
--	-----	--------

LÉON BRILLOUIN

<i>Une nouvelle figure du monde : les théories d'Einstein</i> , par Lucien Fabre	121	(XCIV)
--	-----	--------

MAURICE CHEVRIER

Petite cantate sur l'absence de Marie Laurencin	164	(XCV)
---	-----	-------

PAUL CLAUDEL

Saint Joseph	411	(XCVII)
------------------------	-----	---------

MARCEL COHEN

<i>Linguistique historique et linguistique générale</i> , par A. Meillet	456	(XCVII)
--	-----	---------

LUCIE COUSTURIER

Inahilé Ibatan, tirailleur dahoméen	315	(XCVI)
---	-----	--------

BENJAMIN CRÉMIEUX

<i>L'Ecuyère</i> , par Paul Bourget	99	(XCIV)
<i>Les Juifs ou la Fille d'Éléazar</i> , par Elissa Rhais	100	(XCIV)
<i>Poèmes</i> , par Henry J. M. Levet	102	(XCIV)
<i>Penses-tu réussir</i> , par Jean de Tinan	211	(XCV)
<i>Sorties</i> , par Henri Hertz	220	(XCV)
<i>Rafaël Gatouna</i> , par Maurice Larrouy	221	(XCV)
<i>Le moqueur ?</i> par François de Bondy	222	(XCV)
<i>A bord de l'étoile matutine</i> , par Pierre Mac Orlan	359	(XCVI)
<i>Histoire d'une Marie</i> , par André Baillon	361	(XCVI)
<i>La pensée de Nicolas Machiavel</i> , par François Franzoni	380	(XCVI)

<i>L'ange du bizarre ; Mémoires d'un dada besogneux</i> , par Pierre Mille	464	(XCVII)
<i>Ma vie d'enfant</i> , par Maxime Gorki	498	(XCVII)
<i>Anthologie des poètes italiens contemporains</i> , par Jean Chuzeville	500	(XCVII)
<i>Storia di Cristo</i> , par G. Papini	501	(XCVII)
Jérôme et Jean Tharaud	557	(XCVIII)
<i>La lanterne magique</i> , par Th. de Banville	622	(XCVIII)
<i>Le passage de l'Aisne</i> , par Emile Clermont		
<i>Tuvache ou la tragédie pastorale</i> , par Louis-Léon Martin	757	(XCIX)
<hr/>		
EMILE DERMENGHEM		
Léon Bloy pendant la guerre	206	(XCV)
<hr/>		
ALAIN DESPORTES		
Un jeune intellectuel allemand	239	(XCV)
<hr/>		
P. DRIEU LA ROCHELLE		
<i>Anicet ou le panorama</i> , par Louis Aragon	97	(XCIV)
<hr/>		
GEORGES DUHAMEL		
On ne saurait tout dire	143	(XCV)
<hr/>		
FERNAND FLEURET		
<i>L'entrepreneur d'illuminations</i> , par André Salmon	628	(XCVIII)
<i>La cavalière Elsa</i> , par P. Mac Orlan	753	(XCIX)
<hr/>		
WALDO FRANK		
(trad. H. BOUSSINESQ)		
L'année américaine	369	(XCVI)
<hr/>		
GEORGES GABORY		
Soirées perdues	413	(XCVII)
<i>Le drageoir aux épices</i> , par J. K. Huysmans	621	(XCVIII)
<i>Premières aventures de Chéri-Bibi</i> , par Gaston Leroux	632	(XCVIII)
<hr/>		
HENRI GHÉON		
<i>La vie de Maurice Barrès</i> , par Albert Thibaudet	201	(XCV)
<i>Au théâtre du Jorat : le roi David</i> , par René Morax	362	(XCVI)
<i>Les sculptures de Degas et de Mme Spitzer</i>	367	(XCVI)
<i>De l'âge divin à l'âge ingrat (Mémoires)</i> , par Francis Jammes	741	(XCIX)
<hr/>		
ANDRÉ GIDE		
Préface à <i>Armance</i>	129	(XCV)
<i>Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne</i>	513	(XCVIII)
<hr/>		
NICOLAS GOGOL		
(trad. DENIS ROCHE)		
<i>Hyménée ! (Acte II)</i>	26	(XCIV)

BERNARD GRÆTHUYSEN

Lettre d'Allemagne	485	(XCVII)
------------------------------	-----	---------

RENÉ KERDYK

Intime	293	(XCVI)
------------------	-----	--------

JACQUES DE LACRETELLE

<i>La Fortune de Bécot</i> , par Louis Codet . . .	214	(XCV)
<i>Mademoiselle de la Ralphie</i> , par E. Le Roy . .	217	(XCV)

VALÉRY LARBAUD

<i>Paludes</i> , par André Gide	93	(XCIV)
<i>Le miroir des lettres</i> , par Fernand Vandérem	250	(XCV)
Amants, heureux amants	522	(XCVIII)

ANDRÉ LHOTE

Picasso et le respect de la nature	109	(XCIV)
A propos de Fragonard	225	(XCV)
Renoir, par Ambroise Vollard	227	(XCV)
Ingres vu par un peintre	274	(XCVI)
Réflexions sur le salon d'automne	759	(XCIX)

PERCY LUBBOCK

Lettre d'Angleterre	474	(XCVII)
-------------------------------	-----	---------

PIERRE MAC ORLAN

<i>La romance du retour</i> , par Jean Pellerin . .	104	(XCIV)
---	-----	--------

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

<i>Le chemin de paradis</i> , par Charles Maurras .	197	(XCV)
<i>Le Premier de la Classe</i> , par Benjamin Crémieux	755	(XCIX)

PAUL MORAND

Ballets suédois : <i>Les Mariés de la Tour</i>		
<i>Eiffel</i> , par Jean Cocteau	225	(XCV)
Inaugurations	299	(XCVI)
<i>La poésie d'aujourd'hui</i> , par Jean Epstein . .	338	(XCVI)
Au sujet de Maurice Barrès	340	(XCVI)
<i>Devoirs de vacances</i> , par Raymond Radiguet .	354	(XCVI)
<i>La jeunesse de Théophile</i> , par Marcel Jouhandeau	357	(XCVI)
<i>Les îles Aran</i> , par John M. Synge	484	(XCVII)
<i>Anthologie nègre</i> , par Blaise Cendrars . . .	504	(XCVII)

VLADIMIR PENIAKOFF

Responsabilités	176	(XCV)
---------------------------	-----	-------

HENRI POURRAT

<i>Les propos rustiques</i> , de Noël du Fail . . .	467	(XCVII)
<i>Chez nous</i> , par Joseph de Pesquidoux . . .	470	(XCVII)

MARCEL PROUST

Les intermittences du cœur	385	(XCVII)
En tram jusqu'à la Raspelière	641	(XCIX)

JACQUES RIVIÈRE

M. Paul Souday et la politique	251	(XCV)
Amiel	680	(XCIX)

JULES ROMAINS

Petite introduction à un cours de technique poétique	18	(XCIV)
--	----	--------

ANDRÉ SALMON

<i>La brebis galeuse</i> , par Henri Duvernois . . .	466	(XCVII)
--	-----	---------

BORIS DE SCHLÆZER

Alexandre Block	496	(XCVII)
---------------------------	-----	---------

JEAN SCHLUMBERGER

<i>Jéroboam ou la finance sans méningite</i> , par Paul Lafitte	108	(XCIV)
<i>Maria Chapdelaine</i> , par Louis Hémon . . .	212	(XCV)
<i>Le cœur des autres</i> , par Gabriel Marcel . . .	223	(XCV)
<i>La complainte du cyprès blessé</i> , par F. P. Albert	352	(XCVI)
<i>Le feu qui reprend mal</i> , par J.-J. Bernard . .	472	(XCVII)
<i>Mesure pour mesure</i> de Shakespeare, trad. G. de Pourtalès	482	(XCVII)
Césaire	573	(XCVIII)

PHILIPPE SOUPAULT

Le concierge	296	(XCVI)
------------------------	-----	--------

RABINDRANATH TAGORE

(trad. : H. MIRABAUD-THORENS)

Poèmes de Kabir	257	(XCVI)
---------------------------	-----	--------

ALBERT THIBAUDET

Réflexions sur la littérature : Unanimité . .	85	(XCIV)
<i>Tant pis pour toi</i> , par Gérard d'Houville . .	96	(XCIV)
<i>Anthologie du Félibrige provençal</i> , t. I. . .	106	(XCIV)
<i>Sainte-Beuve, l'homme et le poète</i> , par Louis-Frédéric Choisy	107	(XCIV)
<i>La mort de Sparte</i> , par Jean Schlumberger .	113	(XCIV)
<i>Platon</i> (t. II), par Alfred Croiset	120	(XCIV)
Réflexions sur la littérature : Une philosophie de l'histoire	187	(XCV)
<i>De Paris à Cythère</i> , par Gérard de Nerval .	205	(XCV)
<i>Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet</i> , par Maurice Brillant	216	(XCV)
<i>Tibériade</i> , par Gonzague Truc	221	(XCV)
Réflexions sur la littérature : Le voyage intérieur	329	(XCVI)
<i>Notes sur Mérimée</i> , par Charles du Bos . .	342	(XCVI)
<i>Victor Hugo</i> , par Mary Duclaux	342	(XCVI)
<i>Ecrivains français en Hollande</i> , par Gustave Cohen	343	(XCVI)
<i>Histoire de France contemporaine</i> , III, IV, V	344	(XCVI)

<i>La jeunesse de Nietzsche jusqu'à la rupture</i> avec Bayreuth, par Ch. Andler	344	(XCVI)
<i>Préséances</i> , par François Mauriac	358	(XCVI)
<i>Il y a une volupté dans la douleur</i> , par Joachim Gasquet	361	(XCVI)
Réflexions sur la littérature : Histoire romaine	441	(XCVII)
<i>Minerve ou Belphegor ?</i> , par Gaëtan Bernoville	460	(XCVII)
<i>Elise</i> , par René Boylesve	460	(XCVII)
Réflexions sur la littérature : Du roman anglais	602	(XCVIII)
<i>Visites aux paysans du centre</i> , par Daniel Halévy	620	(XCVIII)
<i>Sainte-Beuve</i> , par Gustave Michaut	621	(XCVIII)
<i>Jean de Tinan</i> , par André Lebey	621	(XCVIII)
<i>Les yeux neufs</i> , par Lucien Daudet	624	(XCVIII)
Réflexions sur la littérature : Les Philosophes	715	(XCIX)

ALBERT THIERRY

Le Secret du Polichinelle	62	(XCIV)
-------------------------------------	----	--------

PAUL VALÉRY

Ebauche d'un serpent	5	(XCIV)
--------------------------------	---	--------

GILBERT DE VOISINS

<i>Ainsi va toute chair</i> , par Samuel Butler, trad. V. Larbaud	115	(XCIV)
<i>Eurydice deux fois perdue</i> , par Paul Drouot	349	(XCVI)
<i>La nuit de Saint-Barnabé</i> , par Alexandre Arnoux	462	(XCVII)
Odelettes	676	(XCIX)

DIVERS

<i>A l'Ecole du Réel</i> , par Jean Lartigue	121	(XCIV)
Les revues	123	(XCIV)
Correspondance	127	(XCIV)
Les revues	252	(XCV)
Les revues	380	(XCVI)
Note	384	
Les revues	506	(XCVII)
Mementos anglais et allemand	511	(XCVII)
Les revues	635	(XCVIII)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE
CARNET
DES ÉDITEURS

JEAN LORRAIN : M. DE BOUGRELON, un vol. in-18 à 3 fr. ¹.

Personnage de fantasmagorie, M. de Bougreton, « sanglé dans une large redingote à tuyaux, les épaules larges et le buste mince, un énorme chapeau haut de forme incliné de côté », fait son entrée dans un bouge d'Amsterdam, quand deux Français, dont celui qui conte l'histoire, par ennui et lassitude, s'étourdissent d'alcool et de bière en compagnie de mornes filles.

Il s'offre pour les guider par les rues, le long des canaux gelés, dans les salles du Musée ou dans les vieilles aventures... Et Jean Lorrain lui fera porter son rêve. A travers ce proscrit lamentable, au verbe grandiloquent, mais gentilhomme de toutes matières, il nous montrera la ville mélancolique aux jours de gel ou sous la bruine désespérante.

Une perversité raffinée s'émane de ces visions, tempérée par un art subtil et maître de lui, un choix certain dans les images. A côté de M. de Bougreton, Jean Lorrain campe une curieuse et attachante figure de vieux dandy équivoque, M. de Mortimer, proscrit pour une louche histoire de duel :

« Il s'appelait Edgar comme le seigneur de Ravenswod, et cet Edgar ne manquait pas de Lucy, mais c'était des Lucy de *Nevermore*, et non pas de Lammermoor, car dans la vie comme dans le rêve, sa devise était ce glas d'orgueil : *Nevermore*. Jamais plus. »

Mais ce n'est qu'en souvenir qu'il nous apparaît, juste assez cependant pour que la plus bizarre luxure se devine... Et combien poignante cette visite au boudoir des Mortes où toute la tristesse désabusée de l'auteur s'ingénie à décrire d'anciennes fanfreluches, « vieux parfums, vieux baisers, vieux lampas ».

Puis le personnage s'effondre ; on le revoit une dernière fois dans un bastringue du port, râclant un violon et faisant danser des matelots ivres. Ainsi le vieux gentilhomme gagne son pain.

Deux contes complètent le volume : *La Dame Turque* et *Sonyeuse*, où se retrouve le talent troublant de l'auteur du *Vice Errant*, de *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, de *Maison pour Dames* ².

1. Librairie Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

2. En vente à la Librairie Ollendorff.

F. DE LA GUÉRINIÈRE : LE GRAND D'ESPAGNE, 1 vol. in-18 à 6 fr. 75¹ (Il a été tiré de cet ouvrage 30 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 30).

Une histoire fantastique, douloureuse, humaine. M. de la Guérinière nous conte l'épouvantable fatalité qui pèse sur l'une des plus vieilles et des plus nobles familles d'Espagne :

Baroncelle, à la mort du marquis son père, apprend sa ruine et tombe dans le plus sordide dénuement. Mais il est pourvu de ses licences et ses anciens maîtres — des religieux — lui procurent à propos une place de précepteur dans un château des environs de Tolède, pour parachever l'éducation de l'un des deux héritiers, un nain, grand d'Espagne et comte de Ségovie. Ce nain possède l'âme d'un Cid Campéador ; un immense besoin de domination et de conquête le tourmente : sa taille d'avorton lui est un insurmontable obstacle. Il aime une belle jeune fille, dona Conception, son amie d'enfance. Lorsque son frère, capitaine au Maroc, qu'il méprise, revient au château et prétend épouser la jeune fille, le comte de Ségovie l'enlève, en fait sa femme et l'emmène à Venise où commence, pour le couple, une vie étrange. Dona Conception, qui aime le comte, en plusieurs circonstances aura honte de lui ; elle regrettera même le beau capitaine à jamais perdu... Elle meurt en donnant le jour à deux jumeaux dont l'un aussi restera nain. Mais tous périssent, sauf le comte, que Baroncelle, des années après, reconnaît dans la personne d'un mystérieux prédicateur.

Avec une remarquable souplesse de style, M. de la Guérinière développe ce récit haut en couleur et d'une conception vraiment originale. Ses personnages vivent d'une vie intense, dans des décors à la Goya ou parmi les chatoyantes harmonies chères à Monticelli. Autour de l'intrigue, de sobres et puissantes descriptions — toute la magie du XVIII^e siècle italien évoquée en quelques pages — une action, une angoisse étrange prêtent à cet ouvrage un indiscutable attrait et en font une œuvre d'art à ranger auprès des livres d'Elémir Bourges, à qui, à notre sens, M. de la Guérinière s'apparente.

JEAN CHARDON : L'OFFRANDE A L'AMOUR, roman illustré par CHARLES GUÉRIN, 1 vol. ¹.

Une jeune femme, que les hasards de l'existence ont unie à un peintre de talent, grand collectionneur d'objets anciens et d'aventures nouvelles, se trouve amenée à pourvoir elle-même aux nécessités de l'existence, et au train de maison que sa situation comporte. En effet, de simple trottin qu'elle était, la voici directrice d'une grande maison de couture renommée pour l'originalité et la grâce de ses créations. Elle a su l'une des premières (et c'est cela même qui fit son succès) présenter ses modèles dans un cadre de parfaite élégance et de goût très sûr, où les clientes, femmes du monde ou actrices, aiment à se rencontrer. Elle a désiré un jour, pour enrichir la collection de gravures anciennes qui fait l'ornement de ses salons, acquérir dans une vente une estampe galante « L'Offrande à l'Amour ». Mais son mari dissipe au cercle l'argent destiné à cet achat et la jeune femme pour qui ce trait n'est pas le moins sensible de tous ceux qui l'ont déjà touchée, se laisse prendre à l'agrément d'une liaison sentimentale que vient interrompre une séparation brusque causée par les hasards de l'existence. Elle en garde toutefois un souvenir : c'est précisément cette gravure que le délicat soupirant a tenu à lui offrir. Quelques années se passent. Le voici revenu et reçu dans la famille comme un ami, puis comme le fiancé officiel de la jeune fille de la maison. Il l'épouse et la mère, le cœur plein d'amertume, offre en guise de cadeau de nocces aux nouveaux époux la gravure de « L'Offrande à l'Amour » dont la place n'est plus à son foyer que l'amour a déserté.

Des tableaux de la vie parisienne, vernissages, expositions, fournissent à l'auteur l'occasion de déployer des dons d'observateur et un sens très fin de quelques ridicules contemporains. Notamment, la silhouette d'un président d'un grand salon, grand révolutionnaire et homme d'avant-garde en paroles, mais toujours prêt à se répandre en congratulations et en courbettes devant toutes les autorités dispensatrices de rubans et de médailles est particulièrement bien venue et fort divertissante.

Au demeurant une œuvre charmante, écrite avec beaucoup d'aisance et de rapidité et que les croquis vivants et ingénieux de M. Charles Guérin ornent de la manière la plus heureuse.

Signalons en terminant le bon marché exceptionnel de cet ouvrage illustré qui lui vaudra la faveur du grand public.

JEAN DES BONNESFEUILLES

1. Editions Bossard, 43, rue Madame, Paris.

CAMILLE BLOCH, LIBRAIRE
366, RUE SAINT-HONORÉ A PARIS

ENT DE PARAITRE :

JEAN PAULHAN

LE PONT TRAVERSÉ

1 volume in-16 carré, tiré à 575 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme.. **7.50**

En vente à la même librairie :

GER ALLARD

L'APPARTEMENT DES JEUNES FILLES

Ouvrage orné de gravures au burin par J.-E. LABOUREUR.

500 exemplaires sur vergé rose à la forme.. .. **20 fr.**

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Ouvrage orné de cinq dessins par LUC ALBERT MOREAU.

340 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme **20 fr.**

UTEUR DES PROPOS D'ALAIN

VINGT ET UN PROPOS (première série)

Brochure in-8° **2 fr.**

LES MARCHANDS DE SOMMEIL

500 exemplaires sur velin de Rives **6 fr.**

T'SERSTEVENS

PETITES TRILOGIES

Joli volume in-16 carré, décoré d'un frontispice, de bandeaux et culs-de-lampe, tiré à 1.000 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme.. **15 fr.**

DRÉ SPIRE

TENTATIONS

750 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme **7 fr.**

N VARIOT-

LA ROSE DE ROSEIM

Evocation dramatique tirée d'un thème légendaire alsacien et ornée de dessins sur pierre par ANDRÉ HOFER.

500 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme.. .. **20 fr.**

LIBRAIRIE P.-V. STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU et C^{ie}, Edit^{rs} - PARIS

ÉDITION : 7, rue du Vieux-Colombier — PARIS-VI^e. Tél. Fleurus 00
Magasin de librairie : 155, r. S'-Honoré, Pl. du Théâtre-Français, PARIS-I^{er}. Tél. Cent.

EN SOUSCRIPTION pour paraître en Février 1922 :

LA NEF

par Elémir BOURGES

Première partie remaniée, et deuxième partie inédite réunies en un fort volume
raisonné de 470 pages, tiré à 1.100 exemplaires numérotés, plus 50 hors commerce.

Nos 1 à 25 sur Japon impérial.	165 fr.
— 26 à 100 — Hollande Van Gelder	88 —
— 101 à 1100 — vélin pur fil Lafuma	55 —

L'apparition de cet ouvrage, auquel le grand écrivain a consacré vingt années, est attendue par le public informé comme un événement de l'histoire littéraire. Un pareil triomphe dans le développement des plus hauts symboles poétiques et dans la recréation du mythe ne s'était pas rencontré depuis Richard Wagner et Victor Hugo.

L'édition annoncée ci-dessus est appelée à acquérir la plus grande valeur bibliophilique.

Envoyer dès maintenant les souscriptions à la LIBRAIRIE STOCK
7, rue du Vieux-Colombier, Paris-VI^e.

L'ÉPITHALAME, Roman, Vient de paraître

Dernières Publications :

Aug. STRINDBERG. La Danse de Mort. 1 vol.	5.
Rud. KIPLING. Trois Troupiers. 1 vol.	5.
— Nouveaux Contes des Collines. 1 vol.	5.
— La Cité de l'Épouvantable Nuit. 1 vol.	5.
Th. DE QUINCEY. Confessions d'un Mangeur d'Opium. Traduction intégrale. 1 vol.	5.

Demander à être inscrit au service gratuit du **BULLETIN PÉRIODIQUE** de
LA LIBRAIRIE STOCK. Se recommander de la *Nouvelle Revue Française*

NOUVEAUTÉS

Romans :

BÉRT DE VOISINS : Le Bar de la Fourche	5 fr.
N GALTIER-BOISSIÈRE : Loin de la Rifflette	5 fr.
URICE RENARD : L'Homme truqué	6 fr.
ODER-HAGGARD : She (Elle) , traduction intégrale de J. HILLEMACHER ..	6 fr.
PONCETTON : L'Aventure des 13 Filles de M^{lle} d'Oche	6 fr.
BERT WILTON : Les derniers jours des Romanof	6.50
CTOR SEGALÉN : Peintures	6 fr.
EXANDRE CASTELL : Les Jeux sur les Cimes	5 fr.
L'hiver en Suisse, avec 17 héliogravurés.	

Poésie :

BERT DE SOUZA : Mémoires	6 fr.
---	-------

Luxe :

Quelques Peintres Suisses : (HODLER, BURNAND, FONTANER, FORESTIER, GIACOMETTI, GIRÓN, IHLY, MEUN, PAHNKE, VIBERT).	
Quatre-vingts planches en autotypie et quatre planches en couleurs ..	18 fr.
AUDE FARRÈRE : L'Homme qui assassina , un volume in-4° orné de quarante-sept compositions dessinées et gravées sur bois par GÉRARD COCHET. 1.000 ex. sur pur fil Lafuma.. .. .	55 fr.
RBEY D'AURÉVILLY : Les Diaboliques , un volume in-4° sur vélin pur fil orné de dessins originaux gravés sur bois par PASTRÉ.. .. .	55 fr.
MY DE GOURMONT : Les Petits Crayons , un volume in-16 sur vélin pur fil Lafuma. Tirage limité à 1.100 exemplaires dont 100 hors commerce	13.75

Théâtre :

R. LENORMAND : THÉÂTRE COMPLET, TOME I. (Les Ratés . — Le Temps est un Songe).. .. .	6 fr.
R. LENORMAND : Le Simoun , pièce en 13 tableaux.. .. .	3 fr.

Finance :

RIEN PEYTEL, Docteur en droit, Avocat à la Cour d'Appel : Le Chèque (son utilité, son emploi, sa législation).. .. .	4 fr.
---	-------

Trente-troisième Année

M E R C V R E

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le MERCURE DE FRANCE est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons est divisée en deux parties très distinctes. La première est établie selon la coutume traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine » domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le MERCURE DE FRANCE paraît en copieux fascicules in-8, forme l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une Table générale des sommaires, une Table alphabétique par noms d'auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques publiées avec le numéro du 15 décembre et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le MERCURE DE FRANCE donne des matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois.. .. .	32 fr.	Six mois.. .. .	40 fr.
Trois mois	17 fr.	Trois mois	22 fr.
Un numéro.. .. .	3.50	Un numéro.. .. .	4 fr.

ENVOI FRANCO D'UN SPÉCIMEN

SUR DEMANDE ADRESSÉE 26, RUE DE CONDÉ, PARIS, 6^e,

DITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6^e

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

Vestigia Flammæ

POÉSIES

1 volume in-16. — Prix.. .. 7 fr.

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des pèteries Lafuma, savoir :

25 ex. numérotés de 629 à 2253, à 12 fr.

25 ex. marqués A à Z.. .. (hors commerce)

Il a été tiré et numéroté à la presse :

28 ex. sur hollandé, à 30 fr.

REMY DE GOURMONT

Lettres à Sixtine

1 volume in-16. — Prix.. .. 6 fr. 50

La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil des pèteries Lafuma, savoir :

75 ex. numérotés de 338 à 1412, à 12 fr.

25 ex. marqués de A à Z (hors commerce)

Il a été tiré et numéroté à la presse :

37 ex. sur hollandé, à 25 fr.

LOUIS CARIO ET CHARLES RÉGISMANSET

La Pensée Française

ANTHOLOGIE DES AUTEURS DE MAXIMES

DU XVI^e SIÈCLE A NOS JOURS

1 volume in-8 écu. — Prix. 12 fr.

Il a été tiré 100 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma

numérotés de 1 à 100, à 25 fr.

GEORGES DUHAMEL

Les

Hommes abandonnés

Volume in-16. — Prix.. .. 7

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir :

1625 exemplaires numérotés de 388 à 2.012, à 15

25 — marqués de A à Z. (hors comme

Il a été tiré et numéroté à la presse :

387 exemplaires sur Hollande à.. .. 30

LÉON BAZALGETTE

Le

“Poème-Evangile”

de Walt-Whitman

Volume in-8 écu. — Prix. 10

Il a été tiré 100 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma numérotés de 1 à 100 à 25

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 3, PLACE DU PANTHÉON, PARIS

PRÉSENTENT DE PARAÎTRE :

GEORGES VALOIS

D'UN SIÈCLE A L'AUTRE

CHRONIQUE D'UNE GÉNÉRATION

volume in-16 de 300 pages (6^e mille).. .. 7 fr.
La première édition sur pur fil Lafuma... 15 fr.

CHARLES MAURRAS

TOMBEAUX

COUVERTURE DE MAURICE DENIS — DEUX DESSINS DE FÉLIX ROY

volume in-8° carré de 350 pages sur beau vélin.. .. 12.50

PAUL LE FAIVRE

Ministre Plénipotentiaire

SOLEIL LEVANT — SOLEIL COUCHANT

ANGLETERRE — ÉTATS-UNIS — JAPON

petit volume, sur le problème du Pacifique 3.50

DOCTEUR POULIOT

Ancien interne des Hôpitaux de Paris

HYGIÈNE DE MAMAN ET DE BÉBÉ

CONSEILS POUR LA GROSSESSE, L'ACCOUCHEMENT ET L'ALLAITEMENT

volume in-16, relié toile, cinquante dessins, 350 pages.. .. 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE DE PHILOSOPHIE

ÉPIQUES MARITAIN. — THÉONAS OU LES ENTRETIENS D'UN SAGE ET
DEUX PHILOSOPHES SUR DES MATIÈRES INÉGALEMENT ACTUELLES. Un volume in-16
192 pages 6.50

GUÉNON. — LE THÉOSOPHISME. HISTOIRE D'UNE
ÉPOQUE-RELIGION. Un volume in-8° écu de 350 pages 12 fr.

GONNARD. — HISTOIRE DES DOCTRINES
ÉCONOMIQUES, Tome I : DE PLATON A QUESNAY. Un volume in-8°
de 350 pages.. .. 10 fr.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE
LEMERCIER

5, place Victor-Hugo, PARIS

TÉLÉPHONE : PASSY 86-12

LIVRES D'ÉTRENNES

Occasions : Collections de : VICTOR
HUGO, BALZAC, CHATEAUBRIAND,
LAMARTINE, LAROUSSE, DURUY, etc.

**ÉDITIONS
D'AMATEURS**

Souscriptions aux Ouvrages de Luxe

GRAND CHOIX
DE VOLUMES RELIÉS
NOUVEAUTÉS

ACHATS DE LIVRES

EXPÉDITION EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

ÉDITIONS ORIGINAL

Livres illustrés modernes

Autographes — Gravures

CHARPENTIER

7, rue de l'Eperon
PARIS (V)

Recherches de livres épuisés
Fournitures de livres neufs

ACHAT DE LIVRES ET
DE BIBLIOTHÈQUES

English Spoken

Se rend en Province

N'ACHETEZ PAS UN LIVRE

SANS AVOIR LU

**LE
LIVRE
DES
LIVRES**

Anthologie Critique Mensuelle
des Nouveaux Ouvrages Littéraires

DONT CHAQUE NUMÉRO CONTIENT

Une Critique impartiale

... **Un clair Résumé**

DES EXTRAITS

(Texte et illustrations)

des Volumes récemment parus

Cette revue d'une lecture attrayante et variée permet : 1° d'être rapidement et bien au courant des dernières productions ; 2° de faire son choix en connaissance de cause.

ABONNEMENTS

France :

Un an, 14 fr. ; six mois, 7 fr. 50 ; trois mois, 4 fr.

Etranger :

Un an, 16 fr. ; six mois, 8 fr. 50 ; trois mois, 4 fr.

Le numéro :

France : 1 fr. 50 — Etranger : 1 fr. 70

« Le Livre des Livres » procure rapidement tous ouvrages et se charge de l'édition et du lancement des volumes, plaquettes et revues.

Adresser la correspondance au Directeur : M. Gaston MOUSSE, 3, Rue
Marché-des-Patriarches — PARIS (5e)

DITIONS DE **LA SIRÈNE**
B^d Malesherbes, Paris
(8^e arrondiss.)

TÉL : ÉLYSÉES 62-20 ; 62-21 ; 62-22

JEAN COCTEAU

VOCABULAIRE

(POÉSIES)

volume in-8 couronne, à tirage restreint.
exemplaire sur bel alfa vergé d'Écosse.. .. 12 fr.

HENRY CHAMPLY

L'ÉTRANGER DANS L'ALCOVE

ROMAN

volume in-8 couronne.. .. 7 fr.

JOSEPH JOLINON

LE JEUNE ATHLÈTE, ROMAN

volume in-8 couronne.. .. 7 fr.

PENSÉES D'INGRES

volume in-32 raisin, à tirage restreint.. .. 7 fr.

PRÉFACE A

UN LIVRE FUTUR

PAR ISIDORE DUCASSE (Comte de Lautréamont)

volume in-32 raisin, à tirage restreint 7 fr.

MICHEL MANZI

R A B A

OU L'AMBITION

ROMAN

fort volume in-16 jésus de 563 pages.. .. 9 fr.



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43 — PARIS-VI^e

TÉLÉPHONE : FLEURUS 04-48



Les **Éditions Bossard**, jusqu'ici spécialisées dans l'Histoire, l'Orientalisme, la Philosophie et la Série des "Chefs-d'Œuvre Méconnus", inaugurent une collection nouvelle dans un format nouveau :

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE INÉDITS

DU ROMAN MODERNE RUSSE

publiera les œuvres récentes des illustres écrivains que sont les **Mérekjowsky**, **Bounine**, les **Kouprine**, les **Hipplu**, les **Grebenchtchikov**, et donne, même temps, les œuvres actuellement introuvables, des **Gontcharov**, **Aksak**, **Tourguéniev**, **Gogol** (dont, par exemple, le *Théâtre* n'a jamais été traduit), etc.

Le format de cette collection, qui, aussi bien, s'accompagne déjà de romans d'écrivains français, dont *l'Offrande à l'Amour*, par Jean CHARDON (illustrée de dessins de Charles GUÉRIN ; prix 3 fr. 60), est

l'In-12 Bossard,

regardé par les techniciens du livre comme un

Format Standard.

Il suffira au public d'ouvrir un in-12 Bossard pour évoquer l'élégance des anciennes éditions elzéviriennes et se rendre compte de *l'économie et d'argent et de place dans la bibliothèque*, qu'il fait réaliser, — sans compter que le magnifique papier employé est inaltérable.

Les ouvrages publiés à ce jour, et en vente dans toutes les bonnes librairies, sont :

DMITRI MÉREJKOWSKY

QUATORZE DÉCEMBRE

Traduit par MICHEL DE GRAMONT

Un volume in-12 Bossard, de 420 pages (contenant l'équivalent en matière des gros romans dont il a été fait 2 volumes se vendant 14 francs), orné d'un portrait de l'auteur gravé par OUVRE. 6

DMITRI MÉREJKOWSKY

LE RÈGNE DE L'ANTÉCHRIST

Traduit par HENRI MONGAULT

Un volume in-12 Bossard de 10.560 lignes, 485.760 lettres. Prix. 4

Le 25 Novembre paraîtra :

IVAN BOUNINE, de l'Académie russe

LE MONSIEUR DE SAN FRANCISCO

Traduit par MAURICE

Un vol. in-12 Bossard, orné d'un portrait de l'auteur dessiné par BAKST. Prix. 5

Dans le courant de la semaine, les **Éditions Bossard** annonceront dix ouvrages d'histoire ou d'orientalisme qui sortent de presse et sont d'un haut intérêt.

Demandez à votre libraire les merveilleux romans russes fidèlement traduits aux "ÉDITIONS BOSSARD"

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

IENT DE PARAÎTRE :

MARCELLE VIOUX

UNE REPENTIE

(Marie-Magdelaine)

ROMAN

avec **Une Enlisée**, primée l'an dernier par l'*Aide aux Femmes de professions libérales*, Marcelle Vioux a attiré d'emblée l'attention des lecteurs. Ce livre, après avoir acquis plusieurs suffrages pour le *Prix Goncourt*, a obtenu un grand succès de librairie atteignant le 15^e mille. Aussi est-ce avec une vive curiosité que l'on attendait la nouvelle œuvre de cet auteur.

Marcelle Vioux nous offre aujourd'hui **Une Repentie**. C'est l'évocation de la vie *Marie-Magdelaine* : une œuvre forte, d'une documentation attentive qui authentifie les moindres détails, sans pédantisme, et sans choquer jamais les croyances consacrées ; elle possède toute la grandeur d'un beau poème et toute l'émotion du roman le plus vivant.

Un volume in-16. — Prix 6 fr. 75

DU MÊME AUTEUR

Dans la *Bibliothèque-Charpentier* :

UNE ENLISÉE

15^e MILLE

Un volume in-16. — Prix 6 fr. 75

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi de chaque volume franco de port et d'emballage contre 7 fr. 50
(mandat ou timbres).

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ALFRED JARRY

12^e MILLIE

UBU ROI

avec les croquis de l'auteur

Cette réimpression tant attendue du truculent chef-d'œuvre de Jarry obtient immense succès.

Un volume in-16 raisin, couverture illustrée. — Prix 10

J. JOSEPH-RENAUD

SUR LE RING

Roman du monde de la boxe

Un volume in-16, couverture illustrée. — Prix 6 fr.

ADRIENNE LAUTÈRE

AMOUR ET SAGESSE

Poésies

Un volume in-16. — Prix 6 fr.

ALEXANDRE MILLERAND

CHOIX DE PLAIDOYERS

avec une Préface et des Notes de M^e Ch. LYON-CAEN

Un volume in-16. — Prix 6 fr. 75

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi de chaque volume franco de port et d'emballage, contre 7 fr. 50
(mandat ou timbres)

tions ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, PARIS

BIBLIOTHÈQUE SCANDINAVE

COLLECTION DE TRADUCTIONS D'AUTEURS SCANDINAVES

Directeur : Lucien MAURY — Secrétaire général : Paul DESFEUILLES

ENT DE PARAITRE :

AUGUST STRINDBERG

LE FILS DE LA SERVANTE

HISTOIRE D'UNE AME (1849-1867)

Traduit du suédois par C. POLACK, agrégé de l'Université

Avant-Propos de L. MAURY.

vol. in-16 7 fr. 50

Comparables aux " Confessions " de Rousseau, ces mémoires autobiographiques de Strindberg ajoutent
curieux chefs-d'œuvre de la " Bibliothèque scandinave ", un document littéraire et humain de
premier ordre.

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

HANS LARSSON

LA LOGIQUE DE LA POÉSIE

Traduit du suédois par E. PHILIPOT.

Préface de E. BOUTROUX, de l'Académie Française,
avec avertissement de Lucien MAURY.

volume in-8° 7 fr. 50

A.-L. KIÉLLAND

ELSE

Traduit du norvégien avec une notice sur l'auteur,

Par Alfred JOLLIVET, agrégé de l'Université.

volume in-8° 5 fr.

J.-P. JACOBSEN

MME MARIE GRUBBE

Traduit du danois par Mlle T. HAMMAR. Préface d'André BELLESSORT.

fort volume in-8°, br. 5 fr.

(Pour ces 3 derniers volumes, majoration de 100 %)

paraître ultérieurement :

Ouvrages de KIRKEGAARD, STRINDBERG, LEVERTIN, Y. HIRN, G. HELLSTRÖM,
et E. KINCK, FALKBERGET, FINNBOGASON, SAGAS, etc.

HORS SÉRIE :

Ces volumes écrits spécialement pour la Bibliothèque Scandinave :

SCHÜCK. — HISTOIRE de la LITTÉRATURE SUÉDOISE

ANDERSEN. — HISTOIRE de la LITTÉRATURE DANOISE

GRAN. — HISTOIRE de la LITTÉRATURE NORVÉGIENNE

Les Cahiers Idéalistes

exposent les idées avancées

en littérature

en art

en sociologie politique

DIRECTION : 56, boulevard Exelmans

DÉPOT GÉNÉRAL : POVOLOZKY ET Cie, 13, rue Bonaparte

UN NUMÉRO : France, 4 fr. ; Etranger, 4 fr. 50

ABONNEMENT : France, 15 fr. ; Etranger, 18 fr.

Publiés trimestriellement

Le numéro de décembre paraît ces jours-ci

Un numéro est envoyé comme spécimen contre 1 franc en France
1 fr. 25 à l'Etranger, sur demande adressée 56, boulevard Exelmans

EN SOUSCRIPTION (Editions des CAHIERS IDÉALISTES)

MARI MAGNO

POÈMES, 1917-1920

PAR ÉDOUARD DUJARDIN

Grave — mari magno turbantibus æquora ventis

'Suave — mari magno... Il est suave, a dit Lucrèce, lorsque sur grande mer les vents troublent les eaux, de contempler du rivage le spectacle de la tourmente...

Grave — mari magno... On reprend, en le corrigeant, le célèbre ; et certes il a été grave, il a été grave et il n'a pas été su de contempler l'affreux spectacle...

Ces poèmes ne sont rien que les réactions des événements et du spectacle de la tourmente dans la conscience, ou plutôt dans l'incendie d'un homme qui est resté sur le rivage.

(EXTRAIT DE L'AVANT-PROPOS.)

Edition de bibliophile, format in-16 carré, tirage à 400 exemplaires seulement, papiers de luxe et numérotés ; une fois épuisée, l'édition ne sera jamais réimprimée.

Le tirage comportera :

310 exemplaires sur papier de luxe, numérotés :

Par souscription	10 francs
Après la parution.. .. .	15 francs

40 exemplaires sur grand papier, numérotés et signés par l'auteur :

Par souscription	15 francs
Après la parution.. .. .	25 francs

et 50 exemplaires réservés à l'auteur et hors tout commerce, qui seront marqués initiales E. D.

Adresser les souscriptions à la direction des CAHIERS IDÉALISTES
56, boulevard Exelmans, Paris. — Paiement à la réception du volume.

Le Vieux Colombier

Tél. Location : Saxe 64-69

ue en Décembre :

LES FRÈRES KARMAZOV

5 actes de Jacques Copeau et Jean Croué
d'après Dostoïevsky

LA NUIT DES ROIS

5 actes de William Shakespeare

LE MARIAGE DE FIGARO

5 actes de Beaumarchais

CROMEDEYRE-LE-VIEIL

5 actes de Jules Romains

LA NAVETTE

1 acte d'Henri Becque

LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU

3 actes de Roger Martin du Gard

UN CAPRICE

1 acte d'Alfred de Musset

Le Vieux-Colombier joue

TOUS LES JEUDIS EN MATINÉE

Du 15 Décembre au 1^{er} Juin :

13 Matinées classiques du Jeudi (tarif réduit de 25 %)

Abonnement spécial

Donnez votre nom et votre adresse au Secrétariat du Théâtre :
vous recevrez chaque quinzaine une Carte-Programme

1, rue du Vieux-Colombier — PARIS (VI^e)

ALBERT MESSEIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

LOÏS LABÈQUE

POÈMES VISIONNAIRES

Un vol. in-16 broché.. .. 33 fr.

Il a été tiré 10 ex. sur hollandaise, numérotés.. .. 33 fr.

LOÏS LABÈQUE, *inconnu hier, sera célèbre demain*, car il s'est révélé aujourd'hui un des plus grands visionnaires de notre époque.

DU MÊME AUTEUR : **POÈMES PRIMITIFS**. 2^e édition. 1 vol. in-16.. 4

Société des "Trente" CLAUDE FARRÈRE

N°

Croquis d'Extrême-Orient

— 1898 —

NOZIÈRE N°

Un Spectacle sur un Divan

LA COUR MAURESQUE

Chaque volume tiré à 500 ex. sur papier d'Arches 10

et 12 sur papier japon impérial (tous numérotés).. .. 44

JACQUES D'ADELSVAERD-FERSEN

HEÏ HSÏAN

« Le Parfum Noir »

— POÈMES —

L'Asie lointaine, ses temples et leur ombre musquée, les jasmins d'Afghanistan, la Chine en laque violette et noire, et l'opium — surtout l'opium — de tels poèmes les ont rendus avec évocation. **HEÏ HSÏAN** plaira, peut-être, aux âmes fines. *L'artiste, par ailleurs, ne donne ses fêtes qu'à soi seul.*

Un volume in-16, tiré à 500 exemplaires sur papier d'Arches, numérotés.. .. 10 fr.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE — PERRIN & C^{ie}, ÉDITEURS
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VI^e)

VIENNENT DE PARAÎTRE :

ARMAND PRAVIEL

L'ASSASSINAT DE MONSIEUR FUALDÈS

Préface de M. Marcel PRÉVOST, de l'Académie Française

Un volume in-16. Prix.. 7 fr.
Il a été imprimé vingt exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries
Lafuma. Prix.. 22 fr.

SELMA LAGERLOF

LE CHARRETIER DE LA MORT

Traduit du suédois par T. HAMMAR

Avec un portrait de l'auteur

Un volume in-16. Prix .. 6 fr. 50

ROBERT-HUGH BENSON

L'AMITIÉ DE JÉSUS-CHRIST

Traduit avec l'autorisation de l'auteur, par A. DE MENTHON

Préface du R. P. Auguste VALENSIN, S. J.

Un volume in-16. Prix.. 7 fr.

G. DU BOURG

SOUS L'UNIFORME ET SOUS LE FROC

DOM ANTOINE DU BOURG, o. s. b. 1838-1918

Un volume in-16. Prix .. 7 fr.

ERNEST HELLO

DU NÉANT A DIEU

**L'Amour du Néant pour l'Être — La Prière du Néant à l'Être
Contradictions et Synthèse — La Connaissance de l'Être par le Néant**

Fragments recueillis par Jules Philippe HEUZEY

Deux volumes in-16. Prix .. 10 fr. (les deux vol.)

LES CARNETS. D'UNE AME

SŒUR MARIE SAINT-ANSELME

Des Sœurs Blanches de Notre-Dame d'Afrique, 1889-1918

Journal et Méditations

Lettre de S. G. Mgr. MARNAS, Evêque de Clermont

Préface de Georges GOYAU

Un volume in-16 orné de sept gravures. Prix.. 10 fr.

FRANÇOIS BOUSGARBIES

LES ROSES SOUS LES CYPRÈS

Poésies

Un volume in-16. Prix.. 6 fr.

..Ajouter 10 % en sus pour frais de port et d'emballage.

ÉDITIONS RENÉ KIEFFER

18, RUE SÉGUIER :: PARIS-VI^e :: TÉLÉPHONE : Gobelins 48-41

EXTRAIT DU CATALOGUE : 1^{re} partie dans le n^o d'octobre 1922

FRANCIS JAMMES. — **Les Géorgiques chrétiennes**

Bois originaux de J.-B. VETTNER

Justification du tirage :

10 exemplaires sur japon ancien à la forme avec suite chine	épu.
10 exemplaires sur japon impérial avec suite chine	250 fr.
500 exemplaires sur vélin teinté	80 fr.
Reliure veau plein avec décor d'attributs d'agriculture (serpe, gerbe de blé, faucille, etc.)	80 fr.

CHARLES BAUDELAIRE. — **Les Fleurs du Mal**

Illustrations décoratives en couleurs de ANDRÉ DOMIN. Présenté sous couverture noire, or et couleurs

Justification du tirage :

* 10 ex. sur japon impérial avec une suite et une AQUARELLE INÉDITE	épu. s.
2, exemplaires sur vélin de fil avec une suite et un DESSIN ORIGINAL	épu. s.
40 exemplaires sur vélin de fil (<i>presque épuisés</i>)	100 fr.
La reliure en veau plein avec fers d'ornements spéciaux	80 fr.

D^r MARDRUS. — **Histoire du Portefaix avec les Jeunes Filles**

(Conté des Mille et une Nuits)

Illustrations en couleurs de J. HAMMAN

Justification du tirage :

50 exemplaires sur vergé de cuve des Papeteries d'Arches, à la forme, avec la suite de vignettes à part, une AQUARELLE INÉDITE de l'illustrateur et un DESSIN ORIGINAL	250 fr.
500 exemplaires sur vélin de cuve	90 fr.
Reliure spéciale en veau plein avec décor de personnages	80 fr.

PAUL FORT. — **Pontoise ou la belle Journée**

Illustrations en couleurs de E. LEGRAND

Justification du tirage :

50 exemplaires sur vélin de cuve à la forme des Papeteries d'Arches, avec la suite en noir des illustrations	180 fr.
500 exemplaires sur vélin de cuve	66 fr.
Reliure en veau plein avec décor moderne	80 fr.

MOLIÈRE. — **Monsieur de Pourceaugnac**

Illustrations en couleurs de JOSEPH HÉMARD

Justification du tirage :

20 ex. sur japon avec une AQUARELLE INÉDITE et une suite en bistre (385 fr.)	épuise.
60 ex. sur japon avec un DESSIN ORIGINAL et une suite en bistre (275 fr.)	épuise.
500 exemplaires sur vélin de pur fil	165 fr.
Reliure en veau plein avec décor de personnages moliéresques dans un encadrement d'époque	80 fr.

EDGAR POE. Trad^{on} BAUDELAIRE. — **Manuscrit trouvé dans une bouteille**

Illustrations en couleurs de PIERRE FALKÉ

Justification du tirage :

10 exemplaires sur japon impérial avec une suite en noir et une AQUARELLE ORIGINALE	225 fr.
500 exemplaires sur vélin de pur fil	90 fr.
Reliure en veau plein avec décor moderne	80 fr.

RUDYARD KIPLING. — **L'Habitation forcée**

Traduction de LOUIS FABULET et R. D'HUMIÈRES. — Illustrations en couleurs de JESSIE KIN

Justification du tirage :

10 exemplaires sur japon impérial avec suite chine	220 fr.
40 exemplaires sur vélin Blanchet-Kléber	88 fr.
Reliure en veau plein avec décor dans le genre anglais	80 fr.

ENVOI DU CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS

11, RUE DE CHATEAUDUN, PARIS (IX^e).

ditions de Luxe illustrées par LÉON LEBÈGUE :

ONORÉ DE BALZAC : **La Mie du Roy**, conte drolatique manuscrit et enluminé par LÉON LEBÈGUE, l'excellent artiste qui a su joindre, par son crayon et sa plume, un commentaire vivant et spirituel à ce pur joyau.

Un beau volume petit in-4, tiré à 200 ex. numérotés sur vergé à la forme, auquel on a joint une suite des dessins en noir, sur chine et avant la lettre.. .. **150 fr.**

Les Facétieuses Nuits du Seigneur de Straparole, racontées par deux jeunes gentilshommes et dix demoiselles. Traduit de l'italien par JEAN LOUVEAU et PIERRE DE LARIVEY ; ornées de 50 illustrations hors-texte en couleurs, et 97 lettres ornées composées pour cet ouvrage par LÉON LEBÈGUE.

2 vol. in-8 sur papier vergé d'Arches, édition limitée à 750 ex., sortie des presses de l'Imprimerie Nationale. Prix.. .. **150 fr.**

BRANTOME : **Les Vies des Dames Galantes**. Edition de 1666 augmentée de notes et d'additions.

2 beaux volumes in-8 carré, imprimé sur vergé d'Arches filigrané au nom de l'auteur et de l'éditeur, orné de 50 illustrations hors-texte, coloriées à la main, de AD. LAMBRECHT **125 fr.**

GODARD D'AUCOURT : **Themidore ou mon histoire et celle de ma Maîtresse**. Un vol. in-8 raisin tiré à 475 ex. numérotés. Orné de 25 illustrations d'ALFRED PLAUZEAU, gravées à l'eau-forte par ALBERT BESSÉ (Prix de Rome). Préface de JULES DE MARTHOLD **75 fr.**

PIERRE DUFAY : **Le Pantalon Féminin**. Edition ornée d'un frontispice à l'eau-forte et de vingt dessins hors-texte. Un fort volume in-8 écu de 600 pages.. **10 fr.**
Ouvrage amusant, historique et rempli d'anecdotes.

DEMACHY (J.-F.) : **Histoires et Contes**, précédées d'une étude historique, anecdotique et critique sur J.-F. DEMACHY, Maître Apothicaire de Paris, par L.-G. TORAUDE. Un fort volume de 730 pp., gr. in-8, avec 3 portraits et 2 autographes de l'auteur, 6 hors-texte et 55 dessins originaux de G. GRELET. Limité à 600 ex. num.. .. **60 fr.**

LAURENT TAILHADE : **Les Châtiments de jadis**, préface de L. TAILHADE à l'Histoire de la Torture et des punitions corporelles en Angleterre par WILLIAM ANDREWS. Un fort volume, orné de 73 illustrations documentaires.. .. **26 fr.**

GALLONIO ANTONIO : **Traité des Instruments de Martyre** et des divers modes de supplice employés par les Païens contre les Chrétiens. Un volume in-8 carré, papier vergé, orné de 46 planches hors-texte, d'après les célèbres gravures sur cuivre d'Ant. Tempesta. Texte encadré de filets rouges.. .. **30 fr.**

Gynécocratie (*Souvenirs du Vicomte de Robinson*) précédée d'une copieuse étude sur le masochisme dans l'histoire et les traditions par le maître écrivain LAURENT TAILHADE. Un vol. in-8 raisin, tiré à 750 ex. sur papier de hollande et orné de 40 illustrations de MARTIN VAN MAELE.. .. **75 fr.**

ACHER MASOCH, JEAN DE VILLOT, LISTE DES OUVRAGES DE CES AUTEURS ENVOYÉE SUR DEMANDE.

**CONSIDERABLE STOCK OF ENGLISH BOOKS,
NEW AND SECONDHAND.**

LA VIE UNIVERSITAIRE

JEAN FINELLE, EDITEUR, 13, QUAI DE CONTI

PARIS-VI^e

**a commencé, avec son numéro de
NOVEMBRE**

le troisième volume de sa collection nouvelle

CHAQUE NUMÉRO illustré, contient 40, 48, ou 64 pages d'articles, d'études, de reportages, d'informations, de résumés ou extraits de cours.

LA VIE UNIVERSITAIRE

organe de la colonie universitaire étrangère en France, poursuit sa campagne
POUR LA SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE DES NATIONS

Pour ses lecteurs **LA VIE UNIVERSITAIRE** a créé un service d'impression et d'édition de thèses (et autres travaux) qui pratique des Prix de 20 à 25 % inférieurs aux tarifs actuels.

ABONNEZ-VOUS

(France : 20 francs. — Étranger : 25 francs)

Numéro spécimen : 2 francs

Chaque année "La Vie Universitaire" forme un volume de 550 à 600 pages (format 19 × 27 cm.) : 10.000 lignes de texte, nombreuses illustrations.

JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE, les abonnés recevront, à titre de prime, avec le numéro de Novembre, un relieur perfectionné, pour le classement des douze numéros de l'année.

LE PREMIER VOLUME DES

Cours de la Sorbonne

VIENT DE PARAÎTRE

(1 volume : 6 francs. — Abonnement annuel aux quatre volumes : 20 francs)

Les principaux Cours de la Faculté des Lettres y sont publiés, analysés, résumés, commentés chaque trimestre.

LA RONDA

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

DIRIGÉE PAR

VINCENZO CARDARELLI et AURELIO E. SAFFI

Parmi toutes les revues de la péninsule, **LA RONDA** est la seule qui, puisant dans les profondes souches du passé, travaille à la restauration de la culture italienne. C'est en reposant sur de telles bases, que **LA RONDA** est une revue bien vivante et grosse d'avenir.

3^e ANNÉE

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AOUT-SEPTEMBRE 1921

FILIPPO BURZIO : *Giolitti*. — FRAMMENTI DI UN DIARIO INEDITO SU LEONE TOLSTOÏ. — G. K. CHESTERTON : *Avventure di un uomo vivo (Manalive)*, 3^a puntata. — EMILIO CECCHI : *Il Paradiso dei Pedanti*. — LUIGI SICILIANI : *Erotici latini*. — INCONTRI E SCONTRI : LA FARINA ACCADEMICA E LA CRUSCA IDEALISTA. — R. BACCHELLI : *Lemmonio Boreo* di A. Soffici, *Il Re Bello* di A. Palazzeschi, ecc. — A. GARGIULO : *Salvatore di Giacomo* di Luigi Russo. — A. SAVINIO : *Tendres Stocks* di Paul Morand, ecc. — M. CORA : *Die Doppelköpfige Nymphe* di Kasimir Edschmid, *Goethe* di Emil Ludwig. — CHEFLIN : *Lettera dall' America*. — LORENZO MONTANO : *Commento alla Cronaca* (Esatta descrizione di Montecitorio). — M. BACCHELLI : *Pittura*. Dalle riviste e dai giornali : X. Exempla elocutionum.

PRIX DE CHAQUE FASCICULE :

ITALIE : L. 4 — ÉTRANGER : L. 6

PRIX DE L'ABONNEMENT :

ITALIE : L. 35 — ÉTRANGER : L. 50

ÉDITIONS DE "LA RONDA"

A paru :

IL TESTAMENT (LETTERAIO DI GIACOMO LEOPARDI

Extraits des pensées littéraires du *Zibaldone*. Cette œuvre, dont la première édition a été vite épuisée, vient d'être réimprimée en un beau volume de 250 pages, avec notes et introduction, accompagné d'un portrait de Leopardi.

IL TESTAMENTO LETTERARIO n'est pas seulement une œuvre littéraire, c'est un document historique : on y apprend l'esprit, les causes, le développement de la culture italienne, la place que tient celle-ci dans le mouvement intellectuel de l'Europe.

A cette heure où les lettres italiennes s'acheminent vers une nouvelle Renaissance, IL TESTAMENTO LETTERARIO DI GIACOMO LEOPARDI constitue un guide sûr pour ceux qui veulent apprendre à connaître le sens véritable et toute la portée de la culture italienne moderne.

PRIX DU VOLUME : ITALIE, L. 10. — ÉTRANGER, L. 15

Contre mandat **LA RONDA** envoie aux bibliophiles les recueils des années 1919 et 1920 de la revue, reliés en de beaux volumes.

ADRESSER TOUTES LES REQUÊTES A : **LA RONDA**, TRINITA DEI MONTI, 18, ROME



LIBRAIRIE DORBON-AINE

LIVRES D'OCCASION
ANCIENS ET MODERNES DE
TOUS GENRES — ÉDITIONS
DE LUXE ET DOCUMENTAIRES

19, BOULEVARD HAUSSMANN, 19
PARIS-9^e — TÉLÉPHONE : CENTRAL 96-09

Vient de paraître :

CLAUDE DEBUSSY

Monsieur Croche anti-dilettante

Un vol. pet. in-4, tiré à 500 exemplaires numérotés.. .. 25 fr.

Plus 50 ex. sur papier Edogawa du Japon, avec un portrait au vernis mou, par A. RASSENFOSSE, tiré pour ces seuls exemplaires.. 66 fr.

Du même format et dans la même collection que **CLAUDE DEBUSSY**, par LOUIS LALOY, maintenant épuisé.

CLAUDE FARRÈRE

Contes d'outre et d'autres mondes

Un vol. pet. in-4, tiré à 1.000 ex. numérotés 25 fr.

Plus 100 ex. sur papier Edogawa du Japon, avec un portrait au vernis mou par A. RASSENFOSSE, tiré pour ces seuls exemplaires.. 66 fr.

Du même format et dans la même collection que **TROIS HOMMES ET DEUX FEMMES** et **FIN DE TURQUIE**, du même auteur, maintenant épuisés.

LIBRAIRIE DORBON-AINÉ, 19, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS

L'UNIVERS & L'HUMANITÉ

PRINCIPALES DIVISIONS

L'Écorce Terrestre

L'Écorce Terrestre et l'Humanité

La Physique du Globe

Apparition et Développement du Genre Humain

Apparition et développement des Plantes

Apparition et développement des Animaux

Cosmographie

et Astronomie descriptive

PRINCIPALES DIVISIONS

Étude de la Surface Terrestre

Océanographie

Aspect, Grandeur et Densité de la Terre

Les Commencements de la Technique

Étude et Utilisation des Forces Naturelles

Difficultés des Observations Scientifiques

Influence de la Civilisation sur la Santé
de l'Homme

Ouvrage publié par H. KRAEMER

PRÉFACE DE M. E. PERRIER

Membre de l'Institut, Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris

Très nombreux collaborateurs, choisis parmi l'élite des Savants les plus universellement connus

Magnifique Publication, du format in-4* (30 × 21), sur beau papier glacé

Près de 2.000 illustrations. — Nombreux suppléments en noir, en couleur et en fac-similé

Planches hors texte, combinées d'après un nouveau système

5 VOLUMES RICHEMENT RELIÉS, CUIR, TOILE, LETTRES DORÉES, PLAQUE DE CUIVRE

Prix **150 francs**

LES ANIMAUX

Dans la Légende — Dans la Science — Dans l'Art — Dans le Travail

LEUR UTILISATION ET LEUR EX. LOTATION PAR L'HOMME

Ouvrage publié avec la collaboration de MM.

HOLLET.

Armand DAYOT, Inspecteur général des
Beaux-Arts.

Henri NEUVILLE, du Muséum National
d'Histoire Naturelle.

A. SCHALK de la FAVERIE, Bibliothécaire
à la Bibliothèque Nationale.

Docteur BERHING, Professeur à l'Université
de Marbourg.

Etc...

DEUX VOLUMES GRAND IN-4°, reliure artistique absolument nouvelle dessinée par Armand Ségaud

Plus de 500 illustrations — Très nombreuses planches hors-texte en couleurs

Documentation prise aux sources les plus précises

Lecture instructive, attrayante et captivante pour tous

(Cet ouvrage peut être mis entre toutes les mains)

Prix **65 francs**

GRANDES DIVISIONS DE L'OUVRAGE

TOME I

Les Animaux dans le Culte et dans la Légende. — Les Animaux dans l'Art. — Répartition géographique des Animaux. — La Domestication des animaux. — L'Evolution de la Chasse. — Les Animaux ennemis de l'Agriculture et de la Sylviculture.

TOME II

Les Animaux au service de l'Agriculture et des Relations commerciales. — Les Animaux et le Sport. — Les Animaux et la Guerre. — La Cellule, base fondamentale de la vie. — Les Protozoaires Agents pathogènes. — Les Animaux au service de la Science et de la Thérapeutique. — Expériences faites sur les Animaux pour la lutte contre les Épidémies. — Poisons et Médicaments de provenance animale. — Produits tirés des animaux. Mise en œuvre et Exploitation.

LE CARNET CRITIQUE

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE (Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : M. Gaston RIBIÈRE-CARCY

Spécimen : 0 fr. 75

(Chèques postaux N° 215-97)

208, rue de la Convention — PARIS (XV^e)

(Téléphone : Saxe 82-1)

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	18 »	ÉTRANGER	Un an	21 »
	Six mois	9 50		Six mois	11 »
	Trois mois	5 »			

BIBLIOTHÈQUE DU CARNET CRITIQUE

Conditions exceptionnellement avantageuses (France, Colonies et Etranger,

ABONNEMENTS :

	(1 ^{re} SÉRIE)	(2 ^e SÉRIE)	(3 ^e SÉRIE)	(4 ^e SÉRIE)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	12 francs	23 francs	34 francs	45 francs
Pendant 6 mois	6 » 50	12 »	17 » 50	23 »
Pendant 3 mois	3 » 50	6 » 50	9 »	12 »

Catalogue, avec notice explicative, 0 fr. 50

LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE Service rapide. — Achats de livres et Abonnements aux périodiques à des conditions uniques. — Demander spécialement la **notice gratuite**.

PAPETERIE DU CARNET CRITIQUE 3.000 articles divers. — Toutes Fournitures de Bureaux. — Toutes Fournitures scolaires. — Gravure. — Photogravure. — Reliure de luxe et ordinaire. — Impression sur devis; cartes de visite et papier à lettre chiffré, etc., etc. Demander le **catalogue gratuit**

Librairie ancienne et moderne

A. CORNU

5, Rue Guénégaud, PARIS-VI^e

OUVRAGES SUR LES
BEAUX-ARTS
HISTOIRE — LITTÉRATURE
MÉMOIRES ET VOYAGES

Spécialité de

Catalogues illustrés

de ventes de tableaux, dessins,
estampes, objets d'art et de curiosités

Achat au COMPTANT

Catalogues périodiques de livres d'oc-
casion envoyés franco sur demande

(Prière de mentionner cette Revue)

Librairie Ancienne
et Moderne

F. BONNEAU

221, rue St-Honoré, 221

NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE
HISTOIRE — LITTÉRATURE
:-: BEAUX-ARTS, ETC. :-:

Spécialité de Reliures à dos
:-: orné et à Prix modérés :-:

RECHERCHES D'OUVRAGES
:-: :-: ÉPUISÉS :-: :-:

ACHATS DE LIVRES ET DE
BIBLIOTHÈQUES EN TOUS GENRES

Pour les clients de province et de l'étranger
la maison se charge de fournir tous rensei-
gnements et ouvrages qu'on voudra bien
lui demander.



ÉDITIONS "ATHÉNA"

Téléph. :
Fleurus 11-15

3, PLACE DE L'ODÉON, PARIS (6^e)

Collection "L'Univers littéraire"

Dans cette collection, les Éditions "ATHÉNA" présenteront au public, sous une forme attrayante et dans des traductions soigneusement établies, les

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE MONDIALE.

La première série comprendra des ouvrages signés :
BLASCO IBAÑEZ, ALBERTO INSUA, EÇA DE QUEIROS, GABRIELE D'ANNUNZIO, RUDYARD KIPLING, A. BENNETT, G. MEREDITH ;
Les Mille et une Nuits, etc.

Le premier volume paraîtra incessamment ; il contiendra un roman et une nouvelle de V. BLASCO IBAÑEZ, le plus grand romancier espagnol contemporain : **Luna Benamor** et **Les Plumes du Cabouré**. La traduction française de M^{me} RENÉE LAFONT rend parfaitement la souple énergie du style de BLASCO IBAÑEZ ; les illustrations d'HIPPOLYTE LÉTY soulignent d'une façon saisissante le talent original du Maître espagnol.

En plus des exemplaires ordinaires, il sera tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 20, avec trois fac-similés hors texte et une aquarelle originale. L'exemplaire	net	200 fr.
30 exemplaires sur hollandaise Van Gelder, numérotés de 21 à 50, avec trois fac-similés hors texte. L'exemplaire.. .. .	net	60 fr.
100 exemplaires sur simili-japon, numérotés de 51 à 150, avec trois fac-similés hors texte. L'exemplaire.. .. .	net	40 fr.
150 exemplaires sur alfa, numérotés de 151 à 300, avec trois fac-similés hors texte. L'exemplaire	net	20 fr.

Tous ces ouvrages comprendront en outre des frontispices et culs-de-lampe d'H. Léty et des lettres initiales imitées de Léonard de Vinci.

Les exemplaires de luxe sont réservés aux PREMIERS SOUSCRIPTEURS.

Il n'en sera pas fait de dépôt, et les commandes ne seront reçues qu'en compte ferme. Les exemplaires non souscrits le 30 novembre 1921 seront mis en vente avec une majoration de 50 %.

Pour paraître prochainement :

Collection « Les Chefs-d'Œuvre Éternels ».

M^{me} de La Fayette : *La Princesse de Clèves*. — Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie*. — Abbé Prévost : *Manon Lescaut*.

Collection « Paris Pittoresque ».

Charles Fegdal : *Choses et Gens des Halles*.

Collection « Tous les Arts ».

Guillaume Apollinaire : *Les Peintres cubistes*.

Collection « Les Maîtres Contemporains » (Prose).

Han Ryner (Œuvres complètes) : *Petit Manuel individualiste* (réédition). — *Les Paraboles cyniques* (réédition). — *Le Cinquième évangile* (réédition). — *Les Véritables Entretiens de Socrate* (inédit).

5, AVENUE DE LOWENDAL,
(à deux pas de l'École Militaire)

LA PLUS JOLIE LIBRAIRIE DE PARIS

Toutes
les revues
françaises
et étrangères

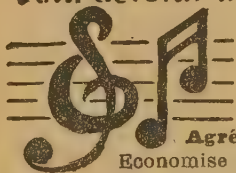
Tous
les livres
nouveaux

Toutes
les publications
modernes
et artistiques

ABONNEMENT DE LECTURE
LIBRAIRIE SIX

5, AVENUE DE LOWENDAL, 5

Pour devenir un parfait pianiste



Cours
SINAT

par Correspondance

Agréable et facile à suivre.

Economise les $\frac{3}{4}$ du temps d'étude.

Donne : merveilleuses qualités de style, son splendide, virtuosité, sûreté de jeu. — Supprime l'étude mécanique et la remplace par un travail intelligent, qui permet d'étudier seul avec beaucoup de profit.

Rend facile tout ce qui semblait difficile.

Enseigne tout ce que les leçons orales n'enseignent jamais.

« Ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons. »

L. DIÉMER, I Q , O F , Prof. au Conservat.

COURS SINAT D'HARMONIE (très recommandé)

pour composer, accompagner, improviser.

EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE

Cours tous degrés, Violon, Mandoline. Solfège, Chant par corresp.

Demandez très intéressant programme gratuit et f^{co}.

D. F. SINAT 1, rue Jean-Bologne, Paris, XVI^e.

Le Monde Nouveau

REVUE MENSUELLE INTERNATIONALE

Paraissant le 15 de chaque mois

REDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ :

42, Boulevard Raspail, PARIS-7^e — Tél. : Fleurus 27-65

BUREAUX A LONDRES :

8, Stone Buildings, W. C. 2 — Trl. Musuel 6398

DIRECTEUR :

Ebed VAN DER VLUGT

RÉDACTEUR EN CHEF :

Gustave-Louis TAUTAIN

DANS CHAQUE NUMÉRO :

Politique — Sociologie — Sciences financières et économiques
Littérature et Beaux-Arts

REVUE DU MOIS

Politique — Artistique — Social — Commercial — Industriel

NOS COLONIES

UNE DOUBLE ÉDITION DE LANGUE ANGLAISE ET DE LANGUE FRANÇAISE

PARAIT SIMULTANÉMENT A PARIS, A LONDRES ET A NEW-YORK

150 PAGES DE TEXTE FORMAT IN-8° CARRE

ABONNEMENTS : Edition française Un an : **40** francs
Etranger Un an : **50** francs
Edition anglaise Un an : **21** sh.

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR, 10, RUE CASSETTE, PARIS (6)

LA PHILOSOPHIE MODERNE

DEPUIS BACON JUSQU'A LEIBNIZ

ÉTUDES HISTORIQUES PAR G. SORTAIS

Plan et division de l'ouvrage :

TOME I. — INTRODUCTION : Questions de méthode et d'autorité au XVII^e siècle.

L'état de l'Europe au XVII^e siècle.

LIVRE I. — L'Empirisme en Angleterre et en France : Article 1 : Francis Bacon (1561-1625).

In-8, x-592 pp., orné de 3 gravures 20 fr. ; franco 21.50

TOME II. — LIVRE I. — L'Empirisme en Angleterre et en France (suite). — Article 2 :

Pierre Gassendi (1592-1655). — Article 3 : Thomas Hobbes (1588-1679).

In-8, xii-570 pp., orné de 4 gravures (paraîtra le 10 Décembre) 20 fr. ; franco 21.50

Chaque volume peut se vendre séparément

L'Histoire et les Histoires dans la Bible, les Pharisiens d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, par Mgr LANDRIEUX, évêque de Dijon, in-8° carré 2.50 ; franco 2.90

Cette étude philosophique de la question juive se tient au-dessus des discussions passionnées de l'antisémitisme, mais elle éclaire singulièrement le problème, et les événements actuels lui donnent un intérêt très particulier.

Silhouettes de Vaillants tombés au champ d'honneur 1914-1918, par Y. d'ISNARD, in-8° raisin, orné de portrait 8 fr. ; franco 8.90

Ce livre est l'œuvre magnifique des benjamins de notre armée ; il fait revivre et fixe à jamais les traits héroïques de nos enfants, fleur de la jeunesse française, qui restent devant nous comme un exemple permanent.

ÉDITIONS DE LA GALERIE SIMON

29 BIS, RUE D'ASTORG — PARIS VIII^e

VIENT DE PARAÎTRE :

Cœur de Chêne

POÈMES

PAR

PIERRE REVERDY

Illustré de Gravures sur bois

PAR

MANOLO

90 ex. sur hollande Van

Gelder 115 fr.

10 ex. sur japon impérial .. 225 fr.

A LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL

6 FRANCS

6 FRANCS

Apprendre à Mourir

PAUL ODINOT

« Je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes. »

(BOSSUET.)

« Qui apprendrait aux hommes mourir, leur apprendrait à vivre. »

(MONTAIGNE.)

« Apprendre à mourir c'est chercher une raison qui nous fasse accepter la mort comme un bonheur, une délivrance, sans l'espoir d'une vie future. »

Compagnie anonyme d'assurances

CONTRE

L'INCENDIE

FONDÉE

EN 1828

L'UNION

Compagnie

anonyme d'Assurances

CONTRE

LE VOL
ET LES ACCIDENTS

Fondée en 1909

BRIS DES GLACES — DÉGATS DES EAUX

ASSURANCES CONTRE LA GRÊLE

S'ADRESSER

{ à Paris, au siège social, 9, place Vendôme ;
en province, à MM. les Agents principaux.



IMAGERIE DE L'OISEAU D'OR

35, RUE DES PETITS CHAMPS — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

LA BACCHANTE

POÈME EN PROSE DE MAURICE DE GUÉRIN

1 volume in-4° raisin, imprimé en Grasset de 24, sous couverture noir et or, orné de
lettrines gravées sur bois par Georges BAUDIN et tiré à 221 exemplaires.

1 exemplaire sur Japon ancien à la forme avec croquis et suite des bois

sur Chine

souscrit

10 exemplaires sur Japon impérial avec suite sur Chine.. .. . 180 fr.

10 exemplaires sur Japon impérial.. .. . 90 fr.

200 exemplaires sur Hollande Van Gelder à la forme 60 fr.

Ces prix sont majorés de 10 % pour les exemplaires non souscrits

Paru antérieurement :

LES ODES DE SAPHO

Ornées de vignettes gravées sur bois et tirées à 221 exemplaires

Les exemplaires sur Japon et sur chanvre sont épuisés.

Il reste quelques exemplaires sur papier d'Arches à la forme à.. .. . 65 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

ARCHITECTURES

SOUS LA DIRECTION DE LOUIS SÛE ET ANDRÉ MARE

Un volume in-4^o grand-aigle

Composé dans le caractère DIDOT de PEIGNOT, corps 24, et tiré sur papier vélin de pur chiffon fabriqué spécialement par les papeteries LAFUMA-NAVARRÉ, par l'imprimerie COULOUMA, d'Argenteuil, sous la direction de M. H. BARTHELEMY.

TABLE DES MATIÈRES

1^{re} PARTIE

DIALOGUE SOCRATIQUE, de PAUL VALÉRY

HORS-TEXTES :

LA CONQUÊTE DE L'AIR, peinture de R. DE LA FRESNAYE, gravée sur bois, en couleurs, par ANDRÉ CHAPON.

BUSTE DE BAUDELAIRE, par R. DUCHAMP-VILLON, gravé à l'eau-forte par JACQUES VILLON.

PEINTURE, DE MARIÉ LAURENCIN, gravée sur bois, en couleurs, par J. GERMAIN.

LE KIOSQUE A JOURNAUX, gravure au burin de J. E. LABOUREUR.

LITHOGRAPHIE ORIGINALE, de J. L. BOUSSINGAULT.

EAU-FORTE ORIGINALE, de A. D. DE SEGONZAC.

Frontispice, ornements, en-tête, culs de lampe, etc., dessinés et gravés sur bois, en noir et en couleurs, par ANDRÉ MARE, PAUL VERA et CHAPON.

2^e PARTIE

HOTEL DE LA CONDESA DE GOYENECHÉ, à Madrid, SALON DES JORDAENS, chez le duc de Medina-Celi, à Madrid, SALON DE M. CHARLES STERN, à Paris, VESTIBULE ET SALLE A MANGER, SALLES DE TOILETTE, APPARTEMENT DE M. ANDRÉ BERNHEIM, APPARTEMENT DE M. MONTEUX, HOTEL DE LA LEGATION DE FRANCE, à Varsovie.

Plans, ensemble et détails de la construction et de la décoration des meubles, des tentures, etc., environ 70 planches gravées sur bois et sur cuivre, en noir et en couleurs par J. VILLON, P. VERA et CHAPON, d'après les dessins de LOUIS SUE, ANDRÉ MARE, RICHARD DESVALLIÈRES, G. J. JAULMES, B. BOUTET DE MONVEL, J. L. BOUSSINGAULT, L. A. MOREAU, etc...

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné (Nom et Prénoms)
déclare souscrire à exemplaire... de la publi-
cation **ARCHITECTURES** tirée à cinq cents exemplaires numérotés au prix de
600 francs l'exemplaire payables à la livraison, ci-joint mandat, chèque (1).

Ma commande s'élève à la somme de

Nom A le 192...

Adresse (Signature)

(1) Rayer l'indication inutile.

LIBRAIRIE GALLIMARD
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.050.000 FRANCS
5, BOULEVARD RASPAIL, PARIS-VII^e — TÉLÉPHONE : FLEURUS 24-84

VISITEZ LA LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL, PARIS VII^e
VOUS Y SEREZ BIEN ACCUEILLI,
DANS UN LOCAL VASTE ET CLAIR ;
VOUS Y TROUVEREZ
LES MEILLEURES ÉDITIONS,
LES PLUS BEAUX LIVRES,
DES OUVRAGES D'ART,
UN CABINET DE LECTURE
VOUS Y AUREZ À VOTRE DISPOSITION
UNE SALLE DE CORRESPONDANCE ET DE LECTURE,
UNE CABINE TÉLÉPHONIQUE

UN "CASIER PERSONNEL" POURRA VOUS ÊTRE AFFECTÉ, DANS LEQUEL SERONT
DÉPOSÉS, DÈS LEUR APPARITION, LES VOLUMES DES AUTEURS OU DE LA
CATÉGORIE QUE VOUS NOUS AUREZ SIGNALÉS AVOIR VOTRE PRÉDILECTION
COMMANDEZ TOUS VOS LIVRES À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
PAR LETTRE OU PAR TÉLÉPHONE (FLEURUS : 24-84)
Ils VOUS SERONT EXPÉDIÉS DANS LE MINIMUM DE TEMPS

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENNELLE, PARIS, VI^e — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

POUR PARAÎTRE LE 1^{er} DÉCEMBRE. Numéro spécial de la REVUE MUSICALE

LE BALLET AU XIX^e SIÈCLE

Poème d'EDGAR DEGAS

Texte de : André Cœuroy, Victor du Bled,

M^{me} Jean Hugo, André Levinson, Henry Prunières,

André Suarès, Paul Valéry, Emile Vuillermoz.

Nombreuses reproductions hors texte de Documents de l'époque romantique

Portraits, Scènes de Ballets, Décors, etc. — Dessins inédits et

bois gravés en hors texte, par EDGAR DEGAS, JOSEPH

BERNARD, D. GALANIS, D. DE SEGONZAC,

GEORGES AUBERT, F.-L. SCHMIED.

Cet ouvrage, de 130 pages environ, sur beau papier, magnifiquement illustré est spécialement recommandé à MM. les Libraires pour les cadeaux du jour de l'an

PRIX

Broché

Dans un cartonnage très artistique

France .. 13 fr.

France .. 15 fr.

Etranger .. 16 fr.

Etranger .. 18 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

1^{er} numéro de la 2^e année 1921-1922 de

LA REVUE MUSICALE

Directeur : HENRY PRUNIÈRES

La plus importante revue française d'art musical ancien et moderne
1.200 pages de texte, 100 pages de musique inédite, 12 portraits gravés hors texte

Le Numéro ordinaire : France, 5 fr. — Autres pays, 6 fr.

La REVUE MUSICALE publiera deux numéros spéciaux
dans le cours de l'année 1921-1922.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

Un an : France, 50 fr. — Autres pays, 60 fr.

LES NUMÉROS SPÉCIAUX SONT COMPRIS DANS LE PRIX DE L'ABONNEMENT

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT
NOUVELLES A PARTIR DU 1^{er} JANVIER 1922

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 38 FR. — SIX MOIS : 20 FR.

ÉTRANGER : UN AN : 45 FR. — SIX MOIS : 24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 75 FR. — ÉTRANGER : 90 FR.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 16933

*Adresser toute la correspondance concernant l'administration et la rédaction
à M. Jacques RIVIÈRE*

M. JACQUES RIVIÈRE REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

*Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adresse,
accompagnées de 1 franc, en timbres-poste ou mandat, doivent parvenir à la
Revue avant le 15 du mois.*

*Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont priés
d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi une
somme de 0.50 pour la France et de 0.75 pour l'étranger.*

*Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés imperson-
nellement à la Revue en double exemplaire
Les manuscrits ne sont pas retournés.*

*Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de
leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les Pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1921*

A PARTIR DU

1^{er} Janvier 1922

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

paraîtra de nouveau sur

BEAU PAPIER D'ALFA

et

COÛTERA MOINS CHER

NOUVELLES CONDITIONS DE L'ABONNEMENT
A PARTIR DU 1^{er} JANVIER 1922

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN.. .. 38 FR. — SIX MOIS.. .. 20 FR.
AUTRES PAYS : UN AN .. 45 FR. — SIX MOIS .. 24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE .. 75 FR. — AUTRES PAYS .. 90 FR.

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE.. .. 4 FR. — AUTRES PAYS.. .. 4 FR. 50

Spécimen sur demande

